BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A 51 2
NAPOLI

Digitized by Google

451

627.036 SBN

RECUEIL

DES PLUS BELLES PIECES

DES

POETES FRANÇOIS,

Depuis VILLON *juſqu'à* BENSERADE.

TOME SECOND.

Contenant REGNIER, DESPORTES, DU BARTAS, PASSERAT, BERTAUD, DU PERRON, MALHERBE & RACAN.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

REGNIER.

REGNIER, Poëte François, neveu de Deſportes, chanoine de Chartres, fils d'un tripotier de la même ville, mérita beaucoup de gloire en ſon tems. On voit encore avec admiration dans ſes ouvrages pluſieurs beaux traits, qui n'ont point vieilli. Il eſt le premier qui ait fait des Satyres en vers François; & quoiqu'il ait imité quelques fameux originaux parmi ceux qui l'ont précédé, il a pourtant lui-même un certain caractere original. Ce qu'il y a de plus beau dans ſes ouvrages, eſt excellent; & ce qui paroît d'un moindre prix, a toujours quelque choſe de piquant. Il a peint les vices avec naïveté, & les vicieux d'une maniere fort plaiſante. Le R. P. Rapin remarque que *Regnier* avoit le génie fort heureux pour la Poëſie; mais qu'il ne garde aucune bienſéance. On ne

peut rien ajoûter à ce que Monſieur Deſpreaux en dit :

De ces maîtres ſçavans diſciple ingénieux,
Regnier, ſeul parmi nous formé ſur leurs modéles,
Dans ſon vieux ſtyle encore a des graces nouvelles.
Heureux, ſi ſes diſcours, craints du chaſte lecteur,
Ne ſe ſentoient des lieux où fréquentoit l'auteur;
Et ſi, du ſon hardy de ſes rimes cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.

Regnier mourut l'an 1613. On prétend que les excès qu'il fit abrégerent ſa vie; car il étoit fort débauché. Il ne s'en cachoit pas; on en voit des marques en pluſieurs endroits de ſes Poëſies, & particuliérement dans cette Epigramme, qu'il fit, à ce que l'on dit, pour ſon Epitaphe :

J'ay veſcu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et ſi m'eſtonne fort pourquoy
La Mort oſa ſonger à moy,
Qui ne ſongeay jamais en elle.

REGNIER.

A Monſieur l'Abbé de Beaulieu, nommé par Sa Majeſté à l'Eveſché du Mans.

SATYRE.

CHARLES, de mes pechez j'ay bien fait penitence.
Or toy, qui te cognois aux cas de conſcience,
Juge ſi j'ay raiſon de penſer eſtre abſous.
J'oyois un de ces jours la Meſſe à deux genoux.
Faiſant mainte oraiſon, l'œil au ciel, les mains jointes,
Le cœur ouvert aux pleurs, & tout percé de pointes
Qu'un devot repentir eſlançoit dedans moy,
Tremblant des peurs d'enfer, & tout bruſlant de foy;
Quand un jeune friſé, relevé de mouſtache,
De galoche, de botte, & d'un ample pennache,

Me vint prendre, & me dict, penſant dire un bon mot
Pour un Poëte du temps, vous eſtes très-devot.
Moy civil, je me leve, & le bon jour luy donne.
(Qu'heureux eſt le folaſtre, à la teſte griſonne,
Qui bruſquement euſt dit avecq' une ſambieu :
Ouy, bien pour vous, Monſieur, qui ne croyez en Dieu.)

SOTTE diſcretion, je voulus faire accroire
Qu'un Poëte n'eſt biſare & faſcheux qu'après boire.
Je baiſſe un peu la teſte, & tout modeſtement
Je luy fis, à ma mode, un petit compliment.
Luy, comme bien appris, le meſme me ſçeut rendre,
Et ceſte courtoiſie à ſi haut prix me vendre,
Que j'aymerois bien mieux, chargé d'age & d'ennuis,
Me voir à Rome pauvre, entre les mains des Juifs.

IL me prit par la main, après mainte grimace,
Changeant ſur l'un des pieds à toute heure de place,
Et danſant tout ainſi qu'un barbe encaſtelé,
Me dit, en remaſchant un propos avalé :
Que vous eſtes heureux, vous autres belles ames,
Favoris d'Apollon, qui gouvernez les dames,
Et par mille beaux vers les charmez tellement,
Qu'il n'eſt point de beautez que pour vous ſeulement !
Mais vous les méritez : vos vertus non communes
Vous font digne, Monſieur, de ces bonnes fortunes.

GLORIEUX de me voir ſi hautement loué,
Je devins auſſi fier qu'un chat amadoué ;
Et ſentant au palais mon diſcours ſe confondre,
D'un ris de ſainct Medard il me fallut reſpondre.
Je pourſuis. Mais, amy, laiſſons le diſcourir,
Dire cent & cent fois Il en faudroit mourir,
Sa barbe pinçoter, cageoller la ſcience,
Relever les cheveux, dire; En ma conſcience,
Faire la belle main, mordre un bout de ſes gants,
Rire hors de propos, monſtrer ſes belles dents,
Se carrer ſur un pied, faire arſer ſon eſpée,
Et s'adoucir les yeux ainſi qu'une poupée :
Cependant qu'en trois mots je te feray ſçavoir,
Où premier à mon dam ce faſcheux me put voir.

J'ESTOIS chez une dame, en qui, ſi la Satyre
Permettoit en ces vers que je le puſſe dire,
Reluit, environné de la divinité,
Un eſprit auſſi grand, que grande eſt ſa beauté.

CE fanfaron, chez elle eut de moy cognoiſſance,
Et ne fut de parler jamais en ma puiſſance,
Luy voyant ce jour là ſon chapeau de velours,
Rire d'un faſcheux conte, & faire un ſot diſcours ;
Bien qu'il m'euſt à l'abord doucement fait entendre
Qu'il eſtoit mon valet, à vendre & à deſpendre :
Et deſtournant les yeux, Belle, à ce que j'entens,
Comment ! vous gouvernez les beaux eſprits du temps !

Et faiſant le doucet de parole & de geſte,
Il ſe met ſur un lict, luy diſant: Je proteſte
Que je me meurs d'amour, quand je ſuis près de vous;
Je vous ayme ſi fort, que j'en ſuis tout jaloux.
Puis rechangeant de note, il monſtre ſa rotonde:
Ceſt ouvrage eſt-il beau? Que vous ſemble du monde?
L'homme que vous ſçavez, m'a dit qu'il n'aime rien.
Madame, à voſtre advis, ce jourd'huy ſuis-je bien?
Suis-je pas bien chauſſé? Ma jambe eſt elle belle?
Voyez ce taffetas; la mode en eſt nouvelle;
C'eſt œuvre de la Chine. A propos, on m'a dit
Que contre les clinquants le Roy fait un edict.
Sur le coude il ſe met, trois boutons ſe delace:
Madame, baiſez-moy. N'ay-je pas bonne grace?
Que vous eſtes faſcheuſe! A la fin on verra,
Roſette, le premier qui s'en repentira.

D'ASSEZ d'autres propos il me rompit la teſte.
Voylà quant & comment je cogneus ceſte beſte;
Te jurant, mon amy, que je quittai ce lieu,
Sans demander ſon nom, & ſans luy dire adieu.

JE n'eus depuis ce jour de luy nouvelle aucune;
Si ce n'eſt ce matin, que de male fortune
Je fus en cette égliſe, où, comme j'ay conté,
Pour me perſecuter Satan l'avoit porté.
Après tous ces propos qu'on ſe dit d'arrivée,
D'un fardeau ſi peſant ayant l'ame grevée,

Je chauvy de l'oreille, & demourant penſif
L'eſchine j'alongeois comme un aſne retif,
Minutant me ſauver de ceſte tyrannie.
Il le juge à reſpect. O ! ſans ceremonie,
Je vous ſuply, dit-il, vivons en compagnons.
Ayant, ainſi qu'un pot, la main ſur les roignons;
Il me pouſſe en avant, me préſente la porte,
Et ſans reſpect des ſainctz, hors l'égliſe il me porte;
Auſſi froid qu'un jaloux qui voit ſon corrival.
Sortis, il me demande : Eſtes-vous à cheval ?
Avez vous point icy quelqu'un de voſtre troupe ?
Je ſuis tout ſeul, à pied. Luy, de m'offrir la croupe.
Moy, pour m'en depeſtrer, luy dire tout exprès :
Je vous baiſe les mains, je m'en vais icy près
Chez mon oncle diſner. O Dieu ! le galant homme !
J'en ſuis. Et moy pour lors, comme un bœuf qu'on aſſomme,
Je laiſſe choir la teſte ; & bien peu s'en falut,
Remettant par deſpit en la mort mon ſalut,
Que je n'allaſſe alors, la teſte la premiere,
Me jetter du pont neuf à bas en la riviere.

INSENSIBLE il me traîne en la court du Palais,
Où trouvant par hazard quelqu'un de ſes valets,
Il l'appelle & luy dit ; Hola hau, Ladreville,
Qu'on ne m'atende point, je vay diſner en ville.

DIEU ſçait ſi ce propos me traverſa l'eſprit !
Encor n'eſt-ce pas tout : il tire un long eſcrit,

Que voyant je fremy. Lors, ſans cageollerie,
Monſieur, je ne m'entends à la chicannerie,
Ce luy dis-je, feignant l'avoir veu de travers.
Auſſi n'en eſt-ce pas, ce ſont des meſchans vers,
(Je cogneu qu'il eſtoit véritable à ſon dire)
Que pour tuer le temps je m'efforce d'eſcrire;
Et pour un courtiſan, quand vient l'occaſion,
Je monſtre que j'en ſçay pour ma proviſion.

Il lit: & ſe tournant bruſquement par la place,
Les banquiers eſtonnez admiroient ſa grimace,
Et monſtroient en riant qu'ils ne luy euſſent pas
Preſté ſur ſon minois quatre doubles ducats,
(Que j'euſſe bien donnez pour ſortir de ſa pate).
Je l'eſcoute; & durant que l'oreille il me flate,
(Le bon Dieu ſçait comment) à chaſque fin de vers,
Tout exprès je diſois quelque mot de travers.
Il pourſuit, nonobſtant, d'une fureur plus grande,
Et ne ceſſa jamais qu'il n'eut faiſt ſa legende.

Me voiant froidement ſes œuvres advouer,
Il les ſerre, & ſe met luy meſme à ſe louer;
Doncq' pour un cavalier n'eſt-ce pas quelque choſe?
Mais, Monſieur, n'avez-vous jamais veu de ma proſe?
Moy de dire que ſi, tant je craignois qu'il euſt
Quelque procez verbal, qu'entendre il me falluſt.
Encore, dites-moy en voſtre conſcience,
Pour un qui n'a du tout acquis nulle ſçience,

Cecy n'eſt-il pas rare ? Il eſt vray ; ſur ma foy,
Luy dis-je, ſouriant. Lors ſe tournant vers moy,
M'accolle à tour de bras ; & tout petillant d'aiſe,
Doux comme une eſpouſée, à la joue il me baiſe :
Puis me flattant l'épaule, il me fit librement
L'honneur que d'approuver mon petit jugement.
Après ceſte carreſſe, il rentre de plus belle.
Tantoſt il parle à l'un, tantoſt l'autre il appelle,
Tousjours nouveaux diſcours ; & tant fut-il humain,
Que tousjours de faveur il me tint par la main.
J'ay peur que ſans cela, j'ay l'ame ſi fragile,
Que le laiſſant d'aguet, j'euſſe peu faire gile :
Mais il me fut bien force, eſtant bien attaché,
Que ma diſcretion expiaſt mon peché.

QUEL heur ce m'euſt eſté, ſi, ſortant de l'eſgliſe,
Il m'euſt conduit chez luy, & m'oſtant la chemiſe,
Ce beau valet, à qui ce beau maiſtre parla,
M'euſt donné l'anguillade, & puis m'euſt laiſſé là !
Honorable defaite ! heureuſe eſchappatoire !
Encore de rechef me la fallut-il boire.

IL vint à reparler deſſus le bruict qui court,
De la Royne, du Roy, des Princes, de la Court ;
Que Paris eſt bien grand ; que le pont-neuf s'acheve ;
Si plus en paix qu'en guerre un empire s'eſleve.
Il vint à definir que c'eſtoit qu'amitié,
Et tant d'autres vertus, que c'en eſtoit pitié.

Mais il ne definit, tant il eſtoit novice ;
Que l'indiſcretion eſt un ſi faſcheux vice,
Qu'il vaut bien mieux mourir de rage ou de regret ;
Que de vivre à la geſne avec un indiſcret.

TANDIS que ces diſcours me donnoient la torture ;
Je ſonde tous moyens, pour voir ſi d'aventure
Quelque bon accident euſt peu m'en retirer,
Et m'empeſcher en fin de me deſeſperer.

VOYANT un Preſident, je luy parle d'affaire ;
S'il avoit des procez, qu'il étoit neceſſaire
D'eſtre tousjours après ces Meſſieurs bonneter ;
Qu'il ne laiſſaſt, pour moy, de les ſolliciter ;
Quant à luy, qu'il eſtoit homme d'intelligence,
Qui ſçavoit comme on perd ſon bien par negligence ;
Où marche l'intereſt, qu'il faut ouvrir les yeux.
Ha ! non, Monſieur, dit-il, j'aimerois beaucoup mieux
Perdre tout ce que j'ay, que voſtre compagnie ;
Et ſe miſt auſſi toſt ſur la ceremonie.

MOY, qui n'ayme à debattre en ces fadèſes là ;
Un temps, ſans luy parler, ma langue vacila :
En fin je me remets ſur les cageolleries,
Luy dis (comme le Roy eſtoit aux Tuilleries)
Ce qu'au Louvre on diſoit qu'il feroit ce jourd'huy ;
Qu'il devroit ſe tenir tousjours auprès de luy.

Dieu ſçait combien alors il me dit de ſottiſes,
Parlant de ſes hauts faits, & de ſes vaillantiſes;
Qu'il avoit tant ſervy, tant faict la faction,
Et n'avoit cependant aucune penſion;
Mais qu'il ſe conſoloit, en ce qu'au moins l'hiſtoire,
Comme on faict ſon travail, ne deſroboit ſa gloire;
Et s'y met ſi avant, que je creu que mes jours
Devoient pluſtoſt finir, que non pas ſon diſcours.

MAIS comme Dieu voulut, après tant de demeures,
L'orloge du Palais vint à frapper unze heures;
Et luy, qui pour la ſouppe avoit l'eſprit ſubtil:
A quelle heure, Monſieur, voſtre oncle diſne-t'il?
Lors bien peu s'en falut, ſans plus long temps attendre,
Que de rage au gibet je ne m'allaſſe pendre;
Encor l'euſſé-je fait, eſtant deſeſperé:
Mais je croy que le ciel, contre moy conjuré,
Voulut que s'accompliſt ceſte avanture mienne,
Que me diſt, jeune enfant, une Bohemienne:
Ni la peſte, la faim, la verolle, la tous,
La fievre, les venins, les larrons, ny les lous,
Ne tueront ceſtuy-cy; mais l'importun langage
D'un faſcheux: qu'il s'en garde, eſtant grand, s'il eſt ſage.

COMME il continuoit ceſte vieille chanſon,
Voicy venir quelqu'un d'aſſez pauvre façon.

Il ſe porte au devant, luy parle, le cageolle ;
Mais ceſt autre à la fin ſe monta de parole :
Monſieur, c'eſt trop long-temps.... Tout ce que
vous voudrez....
Voicy l'arreſt ſigné.... Non, Monſieur, vous
viendrez....
Quand vous ſerez dedans, vous ferez à partie....
Et moy qui cependant n'eſtois de la partie,
J'eſquive doucement, & m'en vais à grand pas,
La queue en loup qui fuit, & les yeux contre bas,
Le cœur ſautant de joye, & triſte d'aparence.
Depuis aux bons ſergens j'ay porté reverence,
Comme à des gens d'honneur, par qui le ciel voulut
Que je receuſſe un jour le bien de mon ſalut.

MAIS craignant d'encourir vers toy le meſme vice
Que je blaſme en autruy, je ſuis à ton ſervice ;
Et pri' Dieu qu'il nous garde, en ce bas monde icy,
De faim, d'un importun, de froid, & de ſoucy.

A Monſieur Rapin.

SATYRE.

RAPIN, le favorit d'Apollon & des Muſes,
Pendant qu'en leur meſtier jour & nuict tu t'amuſes,
Et que d'un vers nombreux non encore chanté,
Tu te fais un chemin à l'immortalité :
Moy, qui n'ay ny l'eſprit, ny l'haleine aſſez forte,
Pour te ſuivre de près & te ſervir d'eſcorte,
Je me contenteray, ſans me precipiter,
D'admirer ton labeur, ne pouvant l'imiter;
Et pour me ſatisfaire au deſir qui me reſte
De rendre ceſt hommage à chacun manifeſte.
Par ces vers j'en prens acte, afin que l'advenir
De moy par ta vertu ſe puiſſe ſouvenir;
Et que cette memoire à jamais s'entretienne,
Que ma Muſe imparfaite euſt en honneur la tienne;
Et que, ſi j'eus l'eſprit d'ignorance abbattu,
Je l'eus au moins ſi bon, que j'aimay ta vertu :
Contraire à ces reſveurs, dont la Muſe inſolente,
Cenſurant les plus vieux, arrogamment ſe vante
De reformer les vers, non les tiens ſeulement,
Mais veulent deterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hebrieux, & toute l'antiquaille,
Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.

Ronſard en ſon meſtier n'eſtoit qu'un apprentif,
Il avoit le cerveau fantaſtique & retif ;
Deſportes n'eſt pas net ; du Bellay trop facile ;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville,
Il a des mots hargneux, bouffis & relevez,
Qui du peuple aujourd'huy ne ſont pas approuvez.

COMMENT ! il nous faut doncq', pour faire une œuvre grande,
Qui de la calomnie & du temps ſe deffende,
Qui trouve quelque place entre les bons autheurs,
Parler comme à Saint Jean parlent les crocheteurs ?

ENCORE je le veux, pourveu qu'ils puiſſent faire,
Que ce beau ſçavoir entre en l'eſprit du vulgaire ;
Et quand les crocheteurs ſeront Poëtes fameux,
Alors, ſans me faſcher, je parleray comme eux.

PENSENT-ils, des plus vieux offençant la memoire,
Par le meſpris d'autruy s'acquerir de la gloire ?
Et pour quelque vieux mot, eſtrange, ou de travers,
Prouver qu'ils ont raiſon de cenſurer leurs vers ?
(Alors qu'une œuvre brille & d'art & de ſcience,
La verve quelquefois s'égaye en la licence.)

IL ſemble en leurs diſcours hautains & genereux,
Que le cheval volant n'ayt piſſé que pour eux ;

Que Phœbus à leur ton accorde ſa vielle ;
Que la mouche du Grec leurs levres emmielle ;
Qu'ils ont ſeuls icy bas trouvé la pie au nit ;
Et que des hauts eſprits le leur eſt le zenit ;
Que ſeuls des grands ſecrets ils ont la cognoiſſance ;
Et diſent librement que leur experience
A rafiné les vers, fantaſtiques d'humeur,
Ainſi que les Gaſcons ont fait le point d'honneur ;
Qu'eux tous ſeuls du bien dire ont trouvé la metode ;
Et que rien n'eſt parfait, s'il n'eſt fait à leur mode.

CEPENDANT leur ſçavoir ne s'eſtand ſeulement,
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphtongue,
Eſpier ſi des vers la rime eſt breve ou longue,
Ou bien ſi la voyelle à l'autre s'uniſſant
Ne rend point à l'oreille un vers trop languiſſant ;
Et laiſſent ſur le verd le noble de l'ouvrage.
Nul eſguillon divin n'eſleve leur courage ;
Ils rampent baſſement, foibles d'inventions ;
Et n'oſent, peu hardis, tenter les fictions,
Froids à l'imaginer : car s'ils font quelque choſe,
C'eſt proſer de la rime, & rimer de la proſe,
Que l'art lime & relime, & polit de façon,
Qu'elle rend à l'oreille un agreable ſon ;
Et voyant qu'un beau feu leur cervelle n'embraſe,
Ils attiſent leurs mots, enjolivent leur phraſe,

Affectent leurs discours qu'ils relevent par art,
Et peignent leurs deffaux de couleur & de fard.
Aussi je les compare à ces femmes jolies,
Qui par les affiquets se rendent embellies;
Qui gentes en habits, & sades en façons,
Parmy leur poinct coupé tendent leurs hameçons;
Dont l'œil rit molement avecque affeterie;
Et de qui le parler n'est rien que flatterie;
De rubans piolez s'agencent proprement,
Et toute leur beauté ne gist qu'en l'ornement;
Leur visage reluit de ceruse & de peautre,
Propres en leurs coiffure, un poil ne passe l'autre;

Où, ces divins esprits, hautains & relevez,
Qui des eaux d'Helicon ont les sens abreuvez,
De verve & de fureur leur ouvrage estincelle;
De leurs vers tout divins la grace est naturelle;
Et sont, comme l'on voit, la parfaicte beauté,
Qui contente de soy, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au Palais ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grace n'accompagne:
Son front, lavé d'eau claire, esclate d'un beau teint,
De roses & de lys la nature l'a peint;
Et laissant là Mercure, & toutes ses malices,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

Or, Rapin, quant à moy, je n'ay point tant d'esprit,
Je vay le grand chemin que mon oncle m'aprit,

Laiſſant là ces docteurs que les Muſes inſtruiſent
En des airs tous nouveaux : & s'ils ſont, comme ils diſent,
De ſes fautes un livre auſſi gros que le ſien,
Telles je les croiray quand ils auront du bien ;
Et que leur belle Muſe, à mordre ſi cuiſante,
Leur donra, comme à luy, dix mille eſcus de rente ;
De l'honneur, de l'eſtime, & quand par l'univers
Sur le lut de David on chantera leurs vers,
Qu'ils auront joint l'utile avecq' le delectable,
Et qu'ils ſçauront rimer une auſſi bonne table.

On faict en Italie un conte aſſez plaiſant ;
Qui vient à mon propos, qu'une fois un payſant,
Homme fort entendu & ſuffiſant de teſte,
Comme on peut aiſement juger par ſa requeſte,
S'en vint trouver le Pape, & le voulut prier
Que les preſtres du temps ſe puſſent marier ;
Afin, ce diſoit-il, que nous puiſſions, nous autres,
Leurs femmes careſſer, ainſi qu'ils font les noſtres.

Ainsi ſuis-je d'avis, comme ce bon lourdaut,
S'ils ont l'eſprit ſi bon, & l'intellect ſi haut,
Le jugement ſi clair, qu'ils faſſent un ouvrage
Riche d'inventions, de ſens & de langage,
Que nous puiſſions draper comme ils font nos eſ-
ctits,
Et voir, comme l'on dit, s'ils ſont ſi bien appris.

Qu'ils montrent de leur eau, qu'ils entrent en carriere:
Leur âge deffaudra pluſtoſt que la matiere.
Nous ſommes en un ſiecle où le Prince eſt ſi grand,
Que tout le monde entier à peine le comprend.
Qu'ils facent, par leurs vers, rougir chacun de honte.
Et comme de valeur noſtre Prince ſurmonte
Hercule, Ænée, Achil'; qu'ils oſtent les lauriers
Aux vieux, comme le Roy l'a fait aux vieux guerriers:
Qu'ils compoſent une œuvre; on verra ſi leur livre,
Après mille & mille ans, ſera digne de vivre,
Surmontant par vertu l'envie & le deſtin,
Comme celuy d'Homere, & du chantre Latin.

MAIS, Rapin mon amy, c'eſt la vieille querelle.
L'homme le plus parfaict a manque de cervelle;
Et de ce grand deffaut vient l'imbecilité,
Qui rend l'homme hautain, inſolent, effronté;
Et, ſelon le ſubject qu'à l'œil il ſe propoſe,
Suivant ſon appetit il juge toute choſe.

AUSSI, ſelon nos yeux, le Soleil eſt luiſant.
Moy meſme, en ce diſcours qui fais le ſuffiſant,
Je me cognoy frappé, ſans le pouvoir comprendre;
Et de mon ver-coquin je ne me puis deffendre.

SANS juger, nous jugeons, eſtant noſtre raiſon
Là haut dedans la teſte, où, ſelon la ſaiſon
Qui regne en noſtre humeur, les brouillards nous
embrouillent,
Et de lievres cornus le cerveau nous barbouillent.

PHILOSOPHES reſveurs, diſcourez hautement:
Sans bouger de la terre allez au firmament;
Faites que tout le ciel branle à voſtre cadence;
Et peſez vos diſcours meſme dans ſa balance;
Cognoiſſez les humeurs qu'il verſe deſſus nous;
Ce qui ſe fait deſſus, ce qui ſe fait deſſous;
Portez une lenterne aux cachots de nature;
Sçachez qui donne aux fleurs ceſte aimable peinture;
Quelle main ſur la terre en broye la couleur,
Leurs ſecrettes vertus, leurs degrez de chaleur;
Voyez germer à l'œil les ſemences du monde;
Allez mettre couver les poiſſons dedans l'onde;
Deſchiffrez les ſecrets de Nature & des Cieux.
Voſtre raiſon vous trompe, auſſi bien que vos yeux.

OR, ignorant de tout, de tout je me veux rire,
Faire de mon humeur moy meſme une Satyre,
N'eſtimer rien de vray qu'au gouſt il ne ſoit tel,
Vivre, & comme Chreſtien adorer l'Immortel,
Où giſt le ſeul repos, qui chaſſe l'ignorance:
Ce qu'on void hors de luy n'eſt que ſotte apparence,
Piperie, artifice: encore, ô cruauté
Des hommes & du temps! noſtre meſchanceté
S'en ſert aux paſſions; & deſſous une aumuſſe,
L'ambition, l'amour, l'avarice ſe muſſe.
L'on ſe couvre d'un froc pour tromper les jaloux;
Les temples aujourd'hui ſervent aux rendez-vous;
Derriere les pilliers ont oit mainte ſornette;
Et, comme dans un bal, tout le monde y caquette.

On doit rendre, ſuivant & le temps & le lieu ;
Ce qu'on doit à Ceſar, & ce qu'on doit à Dieu.
Et quant aux appettis de la ſottiſe humaine,
Comme un homme ſans gouſt, je les ayme ſans peine.
Auſſi bien rien n'eſt bon que par affection ;
Nous jugeons, nous voyons, ſelon la paſſion.

Le ſoldat aujourd'huy ne reſve que la guerre ;
En paix le laboureur veut cultiver ſa terre ;
L'avare n'a plaiſir qu'en ſes doubles ducas :
L'amant juge ſa dame un chef d'œuvre icy bas ;
Encore qu'elle n'ait ſur ſoy rien qui ſoit d'elle
Que le rouge & le blanc par art la faſſe belle,
Qu'elle ante en ſon palais ſes dents tous les matins ;
Qu'elle doive ſa taille au bois de ſes patins,
Que ſon poil dès le ſoir frizé dans la boutique
Comme un caſque au matin ſur ſa teſte s'applique ;
Qu'elle ait comme un piquier le corcelet au dos,
Qu'à grand' peine ſa peau puiſſe couvrir ſes os,
Et tout ce qui de jour la fait voir ſi doucette
La nuict comme en depoſt ſoit deſſous la toillette :
Son eſprit ulceré juge, en ſa paſſion,
Que ſon teint fait la nique à la perfection.

Le ſoldat tout ainſi pour la guerre ſouſpire ;
Jour & nuict il y penſe, & touſjours la deſire ;
Il ne reſve la nuict que carnage & que ſang :
La pique dans le poing, & l'eſtoc ſur le flang ;

Il penſe mettre à chef quelque belle entrepriſe ;
Que, forçant un chaſteau, tout eſt de bonne priſe ;
Il ſe plaiſt aux treſors qu'il cuide ravager,
Et que l'honneur luy rie au milieu du danger.

L'AVARE, d'autre part, n'ayme que la richeſſe ;
C'eſt ſon Roy, ſa faveur, ſa cour, & ſa maiſtreſſe ;
Nul object ne luy plaiſt, ſinon l'or & l'argent ;
Et tant plus il en a, plus il eſt indigent.

LE payſant d'autre ſoin ſe ſent l'ame embraſée.
Ainſi l'humanité ſottement abuſée
Court à ſes appetits, qui l'aveuglent ſi bien,
Qu'encor qu'elle ait des yeux ſi ne voit elle rien.
Nul chois hors de ſon gouſt ne reigle ſon envie ;
Mais s'aheurte où ſans plus quelque apas la convie.
Selon ſon appetit le monde ſe repaiſt,
Qui fait qu'on trouve bon ſeulement ce qui plaiſt.

O debile raiſon ! où eſt ores ta bride ?
Où ce flambeau, qui ſert aux perſonnes de guide ?
Contre la paſſion trop foible eſt ton ſecours ;
Et ſouvent, courtiſane, après elle tu cours ;
Et ſavourant l'appas qui ton ame enſorcelle,
Tu ne vis qu'à ſon gouſt, & ne vois que par elle.
Delà vient qu'un chacun, meſmes en ſon deffaut,
Penſe avoir de l'eſprit autant qu'il luy en faut.
Auſſi rien n'eſt party ſi bien par la Nature
Que le ſens : car chacun en a ſa fourniture.

Mais pour nous, moins hardis à croire à nos raiſons,
Qui reiglons nos eſprits par les comparaiſons
D'une choſe avecq' l'autre, eſpluchons de la vie
L'action qui doit eſtre, ou blâmée, ou ſuivie;
Qui criblons le diſcours, au choiſis ſe variant,
D'avecq' la fauſſeté la verité triant,
Tant que l'homme le peut; qui formons nos ouvrages
Aux moules ſi parfaits de ces grands perſonnages
Qui depuis deux mille ans ont acquis le credit,
Qu'en vers rien n'eſt parfaict que ce qu'ils en ont dit;
Devons nous aujourd'huy, pour une erreur nouvelle
Que ces clers devoyez forment en leur cervelle,
Laiſſer legerement la vieille opinion,
Et ſuivant leur advis croire à leur paſſion?

POUR moy, les huguenots pourroient faire miracles,
Reſſuſciter les morts, rendre de vrais oracles,
Que je ne pourrois pas croire à leur verité.
En toute opinion je fuis la nouveauté.
Auſſi doit-on pluſtoſt imiter nos vieux peres,
Que ſuivre des nouveaux les nouvelles chimeres.
De meſme, en l'art divin de la Muſe, doit-on
Moins croire à leur eſprit, qu'a l'eſprit de Platon.

MAIS, Rapin, à leur gouſt ſi les vieux ſont profanes,
Si Virgile, le Taſſe & Ronſard ſont des aſnes,
Sans perdre en ces diſcours le temps que nous perdons,
Allons comme eux aux champs, & mangeons des chardons.

DES PORTES.

JAMAIS Poëte n'a été ſi bien payé de ſes vers que PHILIPPE DES PORTES, natif de Chartres, Abbé de Tiron, de S. Joſaphat des Vaux, de Cernay, de Bon Port, & chanoine de la Sainte Chapelle de Paris. Il eut du Roi Henri III, qu'il accompagna en Pologne, huit cens écus d'or & trente mille livres, pour mettre ſes ouvrages au jour; l'Amiral de Joyeuſe, beaufrere de ce Prince, lui donna une Abbaye de dix mille écus de rente pour un Sonnet. C'eſt ce qui fait dire à Balſac, que *le loiſir de dix mille écus que s'eſt fait* des Portes *par ſes vers, eſt un écueil contre lequel les eſpérances de dix mille Poëtes ſe ſont briſées:* Mais auſſi on peut dire, avec le Cardinal du Perron & Monſieur de Sainte Marthe, qu'il avoit un génie excellent pour la Poëſie, le jugement ad-

mirable, & la critique fort fine. Il fut beaucoup eſtimé à la cour de Henri III; ce Prince le fit ſon Lecteur, & l'appelloit ſouvent dans ſon Conſeil Etroit où ſe traitoient les plus importantes affaires de ſon royaume. La langue Françoiſe a obligation à *des Portes* d'une partie de ſa beauté. Il a purgé la Poëſie de ce mélange ridicule du Grec & du Latin. La tendreſſe & la facilité de ſes vers le firent comparer à Tibulle. Il avoit emprunté des Italiens le ſtyle fleuri & enjoué, les belles figures, les traits brillans, & les vives deſcriptions qui ſe voient dans ſes ouvrages. Ses envieux le lui ſçurent bien reprocher, & firent un livre contre lui, intitulé *la Conformité des Muſes Italiennes & Françoiſes*: mais *des Portes* prit cela en galant homme, & dit ſeulement que, *s'il avoit ſçu que l'auteur de ce livre eût eu deſſein d'écrire contre lui, il lui auroit fourni des mémoires; qu'il avoit beaucoup plus pris chez les Italiens, que l'auteur de ce livre ne diſoit.* Il a célébré dans ſa premiere jeuneſſe trois de ſes maî-

treſſes, Diane, Hypolite, & Cleonice : il avoit même, à ce qu'on dit, une ſi grande tendreſſe pour elles, qu'envoyant les ouvrages de Petrarque à celle qu'il aimoit le mieux pour lors, il lui mandoit que ſa beauté ſurpaſſoit celle de Laure ; & que, ſi Laure avoit quelque avantage ſur elle, c'eſt que Petrarque écrivoit mieux que lui ; mais qu'il le ſurpaſſoit en amour ;

Car ſa Laure mourut, il demeura vivant ;
Si ma dame mourroit, je mourrois avec elle.

Et dans un autre endroit, étant obligé d'accompagner le nouveau Roi de Pologne, il dit qu'il ne devoit pas quitter ſa maîtreſſe pour le ſuivre :

Mais qu'euſt-on dit de moy ? J'euſſe laiſſé mon maiſtre,
Serviteur infidéle, ingrat & mal-heureux ?
Ah ! j'ai trop de raiſon pour un homme amoureux ;
Avec tant de ſageſſe amour ne ſçauroit eſtre.

Il vêcut toûjours à la cour pendant le

regne de Henri III. Mais après la mort de ce Prince, il se retira en Normandie, où il contribua beaucoup à ramener cette province à l'obéissance de Henri le Grand. Sa modestie fut assez grande pour refuser l'Archevêché de Bordeaux. Il mourut l'an 1606, âgé de soixante-un ans. Sa Bibliotheque étoit devenue celle du public, par l'honnêteté avec laquelle il recevoit tout le monde, & la liberté qu'il donnoit à ceux qui vouloient y aller.

DES PORTES.

SONNET.

UN jour l'aveugle Amour, Diane & ma maiſtreſſe,
Ne pouvant s'accorder de leur dexterité,
S'eſſayerent de l'arc à un but limité,
Et mirent pour le prix leur plus belle richeſſe.

AMOUR gaigea ſon arc; & la chaſte Déeſſe
Qui commande aux foreſts, ſa divine beauté;
Ma maiſtreſſe gaigea ſa fiere cruauté,
Qui me fait conſommer en mortelle triſteſſe.

LAS! Madame gaigna, remportant pour guerdon
La beauté de Diane & l'arc de Cupidon,
Et la dure impitié dont ſon ame eſt couverte.

POUR eſſayer ſes trait, elle a percé mon cœur;
Sa beauté m'eſblouit, je meurs par ſa rigueur:
Ainſi ſur moy chetif tombe toute la perte.

PLAINTE.

QUAND je penſe aux plaiſirs qu'on reçoit en aimant,
Et que le feu d'Amour eſt une vive flame,
Qui fait mouvoir l'eſprit & qui reveille l'ame,
Rien ne me plaiſt ſi fort que l'eſtat d'un amant:

MAIS quand je voy qu'Amour ſes ſujets tyranniſe,
Qu'il les tient priſonniers, qu'il les paiſt de douleurs;
Quand j'oy tant de regrets, quand je voy tant de pleurs,
J'eſtime bien heureux qui garde ſa franchiſe.

O Dieu! que de douceur, de croire aſſeurément
Que l'unique beauté qui noſtre ame a ravie
Auprès de noſtre amour n'eſtime rien ſa vie!
Lors il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'un amant.

MAIS ſi l'on trouve après que c'eſt toute feintiſe,
Et que ſon cœur volage eſt ailleurs diverti,
Tout ce premier plaiſir en rage eſt converti.
Il eſt donc bien heureux qui garde ſa franchiſe.

C'EST

C'EST pourtant un grand heur que d'aimer hautement :
Car un eſprit divin tend aux choſes hautaines ;
Puis mille beaux penſers adouciſſent les paines.
Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'un amant.

OUY : mais le grand peril ſuit la grand' entrepriſe,
Et qui monte bien haut peut bien bas trebûcher ;
Et puis, en ſe brûlant, il faut ſon feu cacher.
Il eſt donc bien heureux qui garde ſa franchiſe.

CELUY qui, tout ravi, contemple inceſſamment
La royne de ſon cœur, que le ciel a fait telle
Qu'il y trouve tousjours quelque beauté nouvelle ;
N'eſtime rien plus doux que l'eſtat d'un amant.

MAIS quand il voit après que la belle ſe priſe,
Ou qu'elle eſt fantaſtique & ſe plaiſt à changer,
Il maudit la fureur qui le fait enrager,
Et nomme bien heureux qui garde ſa franchiſe.

SI eſt-ce un grand plaiſir, après un long tourment ;
D'adoucir à la fin la rigueur de ſa dame,
Baiſer ſon front, ſa bouche, & ſes yeux pleins de flame :
Non, il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'un amant.

MAIS ſi, durant le temps qu'elle nous favoriſe,

Un rigoureux depart nous force à la laiſſer ;
Quelle extrême douleur peut la noſtre paſſer ?
Il eſt donc bien heureux qui garde ſa franchiſe.

ENCOR on ſe contente en cét éloignement ;
Car l'eſprit s'entretient de douces ſouvenances,
On penſe à la revoir, on ſe paiſt d'eſperances :
Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'un amant.

MAIS, après le retour, trouver ſa place priſe,
Luy voir le cœur changé, n'eſtre plus reconnu,
Et ſe voir delaiſſer pour un nouvean venu,
Eſt-il pas plus heureux qui garde ſa franchiſe ?

VOUS qui gouſtez d'Amour le doux contentement,
Chantez qu'il n'eſt rien tel que l'eſtat d'un amant :
Vous qui la liberté pour Deeſſe avez priſe,
Chantez qu'il n'eſt rien tel que garder ſa franchiſe.

SONNET.

AMOUR, trie & choiſi les plus beaux de ces vers,
Et raye à ton plaiſir ceux de moindre merite ;
Qu'à ce faſcheux labeur ta louange t'excite :
C'eſt deſſous ton beau nom qu'ils vont par l'univers.

ILS ſont naiz de ta flamme, & des tourmens divers
Dont tu me fis preſent quand je vins à ta ſuite :
Ma priſe & ta victoire au vray s'y voit décrite ;
C'eſt le papier journal des maux que j'ay ſouffers.

CEUX qui ne t'ont connu ſinon par ouir dire,
Ne doyvent curieux s'arreſter à les lire :
Aux ſeuls vrais amoureux ce livre eſt reſervé.

LES autres ne croiroyent tant d'eſtranges alarmes.
Las ! ſi n'ay-je rien dit que je n'aye eſprouvé ;
Et chacun de ces vers me couſte mille larmes.

SONNET.

AMOUR de ſa main propre a portrait ceſt' image,
Afin qu'un pays froid, lourd, barbare, indonté,
Qui demeuroit rebelle à ſa divinité,
Fuſt contraint de ſe rendre, & de luy faire hommage.

IL choiſit le parfait d'un ſi divin ouvrage
Dans le ciel, ſur le vray de la meſme beauté,
Vaquant à ſon labeur d'eſprit tant arreſté,
Que ſur la Beauté meſme on voit quelque avantage.

LES Amours luy ſervoyent: l'un braſſoit les couleurs,
L'autre les deſtrempoit en l'argent de mes pleurs,
L'autre plus curieux admiroit l'artifice.

QUAND il eut achevé, luy-meſme en fut épris;
En devint idolatre: & ſoudain je fus pris,
Afin que de mon cœur il luy fiſt ſacrifice.

SONNET.

AU ſaint ſiege d'Amour, des grands dieux le vainqueur,
J'ay fait venir plaider ceſte beauté rebelle;
Et l'accuſe, en pleurant, comme une criminelle;
De vol, d'ingratitude, & d'injuſte rigueur.

HELAS! Amour (ce dy-je) elle a vollé mon cœur;
Et ne reconnoiſt point mon ſervice fidelle:
Elle m'a traverſé d'une fleche mortelle,
Et me fait conſommer en cruelle langueur.

JE ne te puis prouver comme elle me tourmente;
Mon cœur en eſt teſmoin: qu'elle le repreſente,
Tu verras, le voyant, ſa rigueur & ſon tort.

ET ſi tu crains trop fort les traits de ſon viſage;
Ne donne pas ſentence à ſon deſadvantage;
Mais fay tant qu'elle & moy nous demeurions d'accord.

SONNET.

MARY jaloux, qui me defens la veue
De la beauté ſi bien peinte en mon cœur,
De tes fureurs mon deſir prend vigueur,
Et mon amour plus forte continue.

PLUS une place eſt cherement tenue,
Plus elle acquiert de louange au vainqueur:
Plus tu ſeras vers moy plain de rigueur,
Plus je rendray ma conſtance connue.

QUAND on ne peut un cœur froid allumer,
Il faut ſans plus luy deffendre d'aimer;
Tout auſſi toſt le voilà plain de flamme.

DONC ſi tu veux vivre bien aſſeuré,
Ferme les yeux, ne garde point ta femme:
Le bien permis eſt le moins deſiré.

SONNET.

AMOUR peut à ſon gré me tenir oppreſſé,
Et m'eſtre (helas à tort!) rigoureux & contraire:
Je veux demeurer ferme; & ne faut qu'il eſpere
Qu'en adorant vos yeux je ſois jamais laſſé.

JE voy bien mon erreur, & que j'ay commencé
(Nouveau frere d'Icare) un vol trop temeraire:
Mais je le voy trop tard, & ne m'en puis diſtraire;
Par la mort ſeulement il peut eſtre laiſſé.

RAISON, arriere donc: ta remonſtrance eſt vaine.
Si je meurs en chemin, je ſeray hors de paine:
Et par mon haut deſir j'honore mon treſpas.

IL faut continuer, quoy que j'en doive attendre.
Ce fut temerité de l'oſer entreprendre,
Ce ſeroit laſcheté de ne pourſuivre pas.

SONNET.

O MON cœur plein d'ennuis, que trop pront j'ar-
raché,
Pour immoler à une, helas! qui n'en fait conte!
O mes vers douloureux, les courriers de ma honte,
Dont le cruel Amour ne fut jamais touché!

O mon teint palliſſant, devant l'âge ſeiché
Par la froide rigueur de celle qui me donte!
O deſirs trop ardans d'une jeuneſſe pronte!
O mes yeux, dont ſans ceſſe un fleuve eſt eſpanché!

O penſers trop penſez, qui rebellez mon ame!
O debile raiſon! ô lacqs! ô traits! ô flame,
Qu'Amour tient en ſes yeux trop beaux pour mon
malheur!

O douteux eſperer! ô douleur trop certaine!
O ſoupirs embraſez, teſmoins de ma chaleur!
Viendra jamais le jour qui doit finir ma peine?

SONNET.

POUR tant d'ennuis divers, tant de flamme & de glace,
Qui font en mon eſprit un ſi contraire effort ;
Pour mon repos perdu, mes pleurs, mon déconfort ;
Et pour tant d'autres maux dont l'Amour me menace ;

POUR voſtre doux orgueil, vainqueur de mon audace ;
Pour avoir conjuré des premiers à ma mort,
Et fait que mon deſir ſe maintienne plus fort
Quand plus le deſeſpoir luy veut donner la chaſſe ;

O beaux yeux, qui pleuvez tant de feux & de traits,
Je ne demande pas que m'accordiez la paix,
Que vous ſoyez plus doux, que jettiez moins de flames.

POUR tout bien je requiers, que, croiſſant en rigueur,
Pour butte à tous vos traits vous choiſiſſiez mon cœur,
Et que vous dedaigniez de bleſſer d'autres ames.

STANCES.

QUAND j'eſpreuve en aimant les rigueurs d'une dame,
Qui jeune & ſans amour ſe mocque de ma flame,
Et demeure cruelle au ſon de mes douleurs,
Ferme je continue, & ſouffre en patience;
Eſperant à la fin, par ma perſeverance,
Caver ſon cœur de roche amolli de mes pleurs.

TANT plus une entrepriſe eſt haute & mal aiſée,
Plus en la pourſuivant mon ame eſt embraſée:
La peine & la longueur ne me peut retenir:
Contre tous les malheurs j'oppoſe ma conſtance,
Et pour m'encourager, il ſuffit que je penſe
Que nul autre que moy n'eſpere y parvenir.

CAR mon cœur genereux à rien ne ſe peut plaire
Que j'eſtime qu'un autre ait eſpoir de parfaire;
Un Dieu pour compagnon je ne puis recevoir.
Je veux ſuivre tout ſeul ce que je me propoſe:
Et encore en amour, plus qu'en toute autre choſe,
Je fuy les compagnons, & n'en veux point avoir.

J'AIMEROIS beaucoup mieux ſupporter la rudeſſe
Et l'orgueil dedaigneux d'une fiere maiſtreſſe,

Qui meſpriſaſt tout autre au fort de mon eſmoy ;
Qu'eſtre deſſous le joug d'une plus pitoyable,
Qui pour me retenir ſe rendiſt favorable,
Mais qui favoriſaſt les autres comme moy.

AINSI qu'un grand torrent qui les plaines menace,
S'écoulant en ruiſſeaux perd ſa premiere audace,
Et l'effort qui d'orgueil le faiſoit eſcumer ;
Ainſi l'amour d'un ſeul eſt plein de violance :
Mais, quand on le diviſe, il perd toute puiſſance.
Qui aime en plus d'un lieu ne ſçauroit bien aimer.

D'UNE ſeule lumiere en la nuict allumée
L'ombre entiere ſe fait, qui ſe perd conſumée
Par les rayons eſpars des flambeaux d'alentour :
Ainſi d'un ſeul deſir la vraye amour eſt faite,
Qui s'affoibliſt par nombre & demeure imparfaite.
Le deſir diviſé ne ſe peut dire amour.

J'ACCOMPARE une dame en cent lieux embraſée,
Au miroir, qui reçoit toute image oppoſée,
Et n'en retient pourtant aucune impreſſion :
Ainſi, dans ſon eſprit de legere nature,
Ce qu'elle voit luy plaiſt, elle en prend la figure ;
Mais, le perdant des yeux, le perd d'affection.

JE ne m'eſtonne plus d'ouir tant de complaintes
De ces amans legers, dont les amours ſont faintes,

Finiſſans auſſi toſt qu'ell' ont commencement.
L'homme n'en eſt pas cauſe, encor qu'il ſoit muable ;
Mais il ne ſçauroit rendre un baſtiment durable,
De la foy d'une femme ayant fait fondement.

DEUX beaux yeux, un beau teint, une bouche vermeille,
Un propos qui ravit les hommes de merveille,
Rendent bien un amant du feu d'Amour épris :
Mais pour nourrir ſa flamme, & la faire éternelle ;
Il le faut aſſeurer d'une amour mutuelle ;
C'eſt ce qui le retient, quand la beauté l'a pris.

QU'ON n'eſtime jamais qu'une dame inconſtante ;
Qui veut embraſſer tout & de rien n'eſt conſante ;
Conſerve un ſeul amant qui ſoit ſans fiction.
Toute ardeur qu'elle allume eſt moindre que fumée ;
Car il faut bien aimer, pour eſtre bien aimée ;
Et de deux cœurs unis naiſt la perfection.

N'ADORER qu'une choſe & ne penſer qu'en elle ;
Ne voir que par ſes yeux, la trouver ſeule belle,
Ce qu'elle a dans le cœur le ſentir tout ainſi ;
Gouſter par ſa preſence une douceur extréme,
Mourir ne la voyant, c'eſt ainſi comme j'aime ;
Mais je ne dure pas, ſi l'on ne m'aime auſſi.

CHANSON.

LE mal qui me rend miſerable,
Et qui me conduit au treſpas,
Eſt ſi grand, qu'il eſt incroyable;
Auſſi vous ne le croyez pas.

AMOUR, qui des yeux prend naiſſance,
Court auſſi toſt vers le deſir,
Se conſerve avec l'eſperance,
Et trouve repos au plaiſir.
Mon amour eſt d'une autre ſorte;
Le deſeſpoir la rend plus forte,
Elle renaiſt de ſon treſpas,
Perdant elle acquiert la victoire.
C'eſt une choſe forte a croire;
Auſſi vous ne le croyez pas.

TOUT ce que l'univers enſerre
Tend au bien, le cherche & le ſuit;
Le feu, l'air, les eaux, & la terre,
Et tout ce qui d'eux eſt produit.
Moy ſeul, de moy-meſme adverſaire,
Je cours à ce qui m'eſt contraire,
Et ne fuy rien tant que mon bien,
Je rens ma douleur incurable:
Mais pource qu'il n'eſt pas croyable,
Madame, vous n'en croyez rien.

Si j'aimois à l'accouſtumée,
Je crois qu'il ſeroit bien aiſé
De juger mon ame enflamée
Par quelque ſoupir embraſé.
Si toſt qu'une autre amour commence,
Elle apparoiſt, chacun le penſe,
On la connoiſt, on en fait cas:
Mais le feu qui me met en cendre
Eſt tel, qu'il ne ſe peut comprendre;
Auſſi vous ne le croyez pas.

Il n'y a regret ny triſteſſe
Qui trouble ſi fort un amant,
Que de voir celle qui le bleſſe
Ne croire rien de ſon tourmant:
Et c'eſt ce qui plus me conſole.
Car ſi mes pleurs ou ma parole
Ma douleur pouvoyent aſſeurer,
Ce me ſeroit fort peu de gloire
Qu'elle fut ſi facile à croire,
Eſtant ſi forte à endurer.

Le mal qui me rend miſerable,
Et qui me conduit au treſpas,
Eſt ſi grand, qu'il eſt incroyable;
Auſſi vous ne le croyez pas.

SONNET.

O JOURNE'E inconſtante, heureuſe & malheureuſe,
Extrême en tous les deux, inconſtant comme toy,
Je ne ſçai ſi maudire ou louer je te doy,
Tant tu m'es à la fois & douce & rigoureuſe!

FUT-IL onc aux enfers ame ſi douloureuſe?
Les cieux ont-ils un Dieu ſi fortuné que moy?
Mille extrêmes faveurs ont bien-heuré ma foy,
Mille extrêmes rigueurs la rendent langoureuſe.

NE puiſſé-je jamais de toy me ſouvenir!
Mais puiſſé-je tousjours ce penſer retenir,
Qui durant mon exil ſi doulcement me touche!

QUE d'eſtranges chaos en moy ſe remeſloyent!
Son propos me chaſſoit, ſes yeux me rapelloyent.
Dieu! que j'aime ſes yeux, & que je hay ſa bouche!

CHANSON.

AMOUR oyant tant renommer
La Venus qui me fait aimer,
Entrepriſt vers elle un voyage,
Tant il eſt deſireux du beau !
Et ſe feiſt oſter ſon bandeau,
Pour mieux voir ſi parfait ouvrage.

ALORS ravi de tant d'attraits,
Et navré de ſes propres traits,
Sus, ſus, dit-il, qu'on me rebande;
Auſſi bien, revolant aux cieux,
Il ne faut pas que je m'attande
De voir rien d'eſgal à ſes yeux.

SONNET.

QU'ON ne me prenne pas pour aimer tiedemant,
Pour garder ma raiſon, pour avoir l'ame ſaine:
Si comme une Bacchante Amour ne me pourmeine,
Je refuſe le tiltre & l'honneur d'un amant.

JE veux toutes les nuicts ſoupirer en dormant;
Je veux ne trouver rien ſi plaiſant que ma peine,
N'avoir goutte de ſang qui d'amour ne ſoit plaine,
Et ſans ſçavoir pourquoi me plaindre inceſſamment.

MON cœur me deſplairoit, s'il n'eſtoit tout de flame;
L'aiſe & le mal d'Amour autrement n'ont point d'ame.
Amour eſt un enfant ſans prudence & ſans yeux;

TROP d'avis & d'eſgard ſied mal à ſa jeuneſſe.
Aux conſeillers d'eſtat je laiſſe la ſageſſe,
Pour m'en ſervir comme eux lors que je ſeray vieux.

ELEGIE.

EN la saiſon premiere, après que toutes choſes
Furent de leur chaos ordonnément decloſes;
Lors que, tous blancs de foy, les mortels icy bas
(Nouvelle œuvre du ciel) ſeulement n'avoyent pas
Entr'eux le nom de vice; ains guidez d'innoçance
Faiſoyent bien par nature, & non par connoiſſance;
Amour, puiſſant demon, qui le premier des Dieux
Avoit franchi le ſein du cahos ocieux,
Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre,
Amoureux des humains, vint demeurer ſur terre.
Bien qu'il fuſt immortel, il ne les dedaignoit;
Mais de jour & de nuict il les accompagnoit,
Il logeoit dans leurs cœurs, il échauffoit leurs ames:
Et ſous le doux effort de ſes poignantes flames,
Chacun pour s'alleger ſa moitié choiſiſſoit,
Ne ceſſant leur amour quand ce deſir ceſſoit.
Lors tous vivoyent contans. L'amante eſtoit ſans crainte,
Que ſous un beau ſemblant logeaſt une ame fainte,
Qu'on apprit aux ſoupirs quand ils devoyent ſortir,
Et que meſme les pleurs fuſſent duits à mentir.
La bouche eſtoit du cœur aſſuré teſmoignage.
On ne s'amuſoit point à farder ſon langage,

Ses yeux, ſa contenance ; ains, ſans diſſimuler,
Qui plus avoit d'amour, mieux en ſçavoit parler.
La beauté, la douceur, le merite, & l'adreſſe,
Eſtoyent les ſeuls efforts pour vaincre une maiſtreſſe
Simple & ſans artifice, & qui ne ſçavoit pas
Uſer ſelon les tans de rigueurs ou d'appas,
Façonner un ſou-ris, compoſer ſes œillades
Pour rendre en ſe jouant les jeunes cœurs malades.
Mais, qui plus eſt auſſi, l'or n'avoit aucun pris:
Carquans, perles, rubis, n'euſſent meu les eſprits
De la moindre bergere ; ains l'amitié priſée
Sur toute autre richeſſe eſtoit authoriſée.
Mais comme peu à peu le vice s'avança,
Et que ceſte ſaiſon en une autre paſſa,
Et que l'or jauniſſant ſe mit en évidence,
Et que la fermeté fit place à l'inconſtance,
Qu'on ſe ſçeut déguiſer, & qu'on ſçeut finement
Au poids de la richeſſe eſtimer un amant,
Qu'on peut de cent façons couvrir ſa fantaſie,
Et du beau nom d'honneur maſquer l'hypocriſie ;
Amour, tout eſtonné de voir ſi toſt changé
Un peuple, qui n'aguere eſtoit ſi bien rangé,
Deteſtant leur malice, ainſi ſe prit à dire:

Il faut, il faut (dit-il) qu'ailleurs je me retire:
Ce peuple eſt miſerable, & ne connoiſt combien
Il a par ma faveur receu d'aiſe & de bien.

L'EFFET fut auſſi pront que la voix prononcée ;
Car d'un aile à plain vol par le vague élancée
Il ſe perd dans la nue, où ſouſtenu de l'air,
Pour dire ces propos il ceſſa de voler :

TU t'en repentiras, race ingrate & chétive ;
Et regrettant trop tard le bien dont tu te prive ;
Reconnoiſtras en bref combien ſont differans
Les vrais contentemens des plaiſirs apparans,
Et combien mon ardeur dans le ciel allumée
Brûloit plus doucement que ta vaine fumée.
Car comme tous enſemble avez fait le peché,
Sur tous de ma fureur le trait ſera lâché.
Vous, hommes, les premiers qui n'avez voulu ſuivre
Le doux train des plaiſirs où je vous faiſois vivre,
Qui vous eſtes laſſez de la ſimplicité,
Qui penſez par le change acquerir liberté ;
Pour les ſimples bontez qu'avez tant meſpriſées,
Vous aurez deſormais des maiſtreſſes ruſées,
Au cœur diſſimulé, ſans foy, ſans amitié,
A qui le mieux aymant ſera moins de pitié,
Et dont tout l'artifice & la plus belle gloire
Sera de vous ſurprendre & vous en faire accroire.
Leurs regards, leurs ſous-ris, leurs geſtes, leurs propos
Seront tous façonnez contre voſtre repos ;
Ores vous retenant ſi l'eſpoir vous emporte,
Ores vous donnant cœur ſi la crainte eſt trop forte ;

Puis de nouveaux ſoucis vos eſprits martelant,
Et touſjours aux glaçons la flamme entremeſlant,
L'abſynthe avec le miel, la joye à la triſteſſe,
Et parmy les attraits une grave rudeſſe;
Afin que voſtre eſprit, par la diverſité
Confus & chancellant, ſoit touſjours agité.
Combien lors forcenez aurez vous de martyre?
Combien de foux propos alors ſçaurez-vous dire?
Combien de juremens de plus ne les revoir,
Qui n'auront toutesfois un moment de pouvoir?
Car il ne faudra rien qu'une larme contrainte,
Un regard pitoyable, une parole ſainte,
Pour plus fort vous reprendre, & croire fermement
Ce que vous aurez veu n'eſtre qu'enchantement.
Lors, pour plus me venger, je chargeray mes fleches,
Mon carquois & mon arc, & feray mille bréches
Diverſes en vos cœurs, & non comme autresfois
Quand vous reconnoiſſiez mon empire & mes loix.

Cestuy celle aimera qui ne ſera point belle;
Et l'autre celle-la qui ſera la rebelle
Sous le voile d'honneur, & ne doutera pas
D'en tenir toute nuict un autre entre ſes bras;
Tandis que le chetif dans ſon ame piquée
Adorera Lamie en Lucrece maſquée;
L'autre à bon droit craintif, l'inconſtance doutant,
Bien qu'il ſoit jouiſſant, ne ſera pas contant;

L'autre ſera prodigue, afin qu'on le guerdonne ;
Et ne connoiſtra pas que celuy qui plus donne
En doit avoir le moins, afin qu'en eſperant
Pour parvenir au but, on ait le demeurant.
Bref, je vous feray voir ſi l'homme eſt miſerable,
Qui vit deſſous le joug de la femme muable,
Afin que vous ſouffriez ce qu'avez merité,
Pour avoir un grand Dieu folement depité.

Et vous, Dames, & vous qui n'avez tenu conte
De la force d'un Dieu qui tous les Dieux ſurmonte,
C'eſt à vous que j'en veux, pour vous faire ſentir
Si de ſe prendre à moi l'on ſe doit repentir :
C'eſt à vous que j'en veux, qui avez preferée
A la ſaincte amitié la richeſſe dorée,
Le vice à la vertu, l'ignorance au ſçavoir,
Et l'orde convoitiſe au fidelle devoir,
Et n'avez eſtimée eſtre choſe vilaine
Du revenu du lict accroiſtre ſon domaine.
Vous ne jouyrez plus du doux contentement
Qui provient de l'Amour qu'on ſent également.
Vous aimerez les grands, à cauſe des richeſſes :
Et les grands, comme vous, ſçauront mille fineſſes
Pour vous amadouer ; car en tous leurs diſcours
De conſtance & de foy vous parleront tousjours,
Pour parvenir au but où l'amoureux aſpire ;
Puis, leur deſir finy, ne s'en feront que rire,

Changeront de penſée & vous delaiſſeront,
Et par meſmes appas autres pourchaſſeront,
Pour monſtrer leur adreſſe, & pour avoir la gloire
De triompher ſur vous d'une pauvre victoire.

TOUT ainſi que l'on voit le chaſſeur qui pourſuit
Ardant, impatient, le lievre qui s'enfuit,
Ores ſur la montagne, or' à travers la plaine,
Et pour bien peu de choſe il prend beaucoup de paine;
Car la chaſſe lui plaiſt, & le plaiſir qu'il prend
Mille & mille fois plus que ce qu'il en attend:
Ainſi feront les grands en l'amoureuſe chaſſe,
Qui n'eſpargneront rien pour gaigner voſtre grace;
Souſpirs, pleurs, ny ſermens; puis, dès qu'ils vous tiendront,
A quelque autre beauté leurs filés ils tendront.

VOUS alors, qui verrez leur foy diſſimulée
Et leur amitié fainte au vent s'en eſtre allée,
Bien que mon feu divin votre cœur n'ait eſpoint,
Et que de vraye amour au dedans n'ayez point,
Vous aurez de deſpit l'ame toute embraſée,
Voyant voſtre beauté ſi ſoudain meſpriſée;
Et brûlerez de rage, alors qu'on vous dira
Que de ce nouveau bien quelque autre jouyra:
Car je veux, pour monſtrer les forces de mon ire,
Que vous vous efforciez l'un à l'autre de nuire.

AINSI crioit Amour qui ſon aile eſtendit,
Puis d'un vol redoublé dans les cieux ſe perdit :
Et par noſtre malheur, ſa menace effroyable
D'âge en âge depuis apparut veritable.

VOUS le ſçavez : Madame ; helas ! vous le ſçavez ;
Et de ſa propherie experience avez !
Car vous avez eſté de la grandeur eſpriſe,
Et vous avez des grands eſprouvé la feintiſe.
Et bien que vos beaux yeux, ardans flambeaux d'Amour,
Surmontent la clairté qui nous donne le jour ;
Bien que voſtre beau teint face honte à l'Aurore ;
Que l'or de vos cheveux l'or meſme decolore,
Qu'un yvoire poly vous finiſſe la main,
Que des Graces ayez la poitrine & le ſein,
Et que tant de vertus qui vous font admirable
Euſſent pouvoir de rendre immortelle & durable
La plus legere foy, vous avez nonobſtant
Senti le changement d'un courage inconſtant,
Qui dedaigne le bien d'une amour mutuelle
Pour ſuivre aveuglément une beauté nouvelle.
Mais vous devez ceſſer de vous en tourmanter,
Encor que vous voyez un autre s'en vanter ;
Car un tout tel deſtin que le voſtre, s'appreſte
Pour celle que ſi haut fait ſonner ſa conqueſte.

SONNET

SONNET.

PUIS que vous le voulez, demeurez inhumaine;
Et me faisant mourir, feignez de n'en rien voir.
Vous ne pourrez pourtant ma constance émouvoir!
Car du feu de vos yeux mon ame est toute plaine.

MON cœur est immuable, & mon amour certaine;
Les plus cruels tourmens y perdent leur pouvoir.
S'il advient que je meure en faisant mon devoir,
Vous en aurez l'offence, & j'en auray la paine.

LAS! mon mal me plaist tant, pource qu'il vient de vous,
Que je trouve en soufrant le martyre bien doux;
Et de m'en delivrer je ne prens point d'envie.

C'EST pourquoy je craindroy de mourir en aimant;
Non pour fuir la mort, mais de peur seulemant
De perdre mes douleurs si je perdoy la vie.

SONNET.

TOURNE, mon cœur, ailleurs ton eſperance,
Laiſſant le bien vainement deſiré.
Pour un mortel c'eſt trop haut aſpiré;
Il faut couper l'aile à noſtre arrogance.

AMOUR ingrat, eſt-ce la recompance
D'avoir ſouffert, ſervy, prié, pleuré,
Et ſans flechir ſi long temps enduré,
Qu'on me reproche aujourd'huy l'inconſtance?

PLEIN de fureur, je ne fay que ſonger
Que je doy faire, afin de me venger
Des fiers courroux d'une ame ſi rebelle.

C'EST le meilleur de me donner la mort:
Car je ne puis luy faire plus de tort,
Qu'en la privant d'un qui eſt tout à elle.

ELEGIE.

VOus qui, pipez d'Amour, d'erreur & de jeuneſſe,
Adorez vainement une folle maiſtreſſe,
Vous qui meſme ſur vous n'avez plus de pouvoir,
Vous qui ſous bonne foy vous laiſſez decevoir,
Vous qui prenez le blanc pour une couleur noire,
Vous qui de vos malheurs baſtiſſez une gloire,
Et qui, tout poſſedez de charme & de poiſon,
Eſtes ſans yeux, ſans cœur, ſans ame & ſans raiſon;
Oyez le juſte dueil d'une perſonne attainte,
Oyez l'aſpre courroux & l'ardente complainte
Du deſolé Philandre, à bon droit irrité
Pour avoir deſcouvert une infidelité,
Et pour avoir perdu ſa jeuneſſe abuſée
Servant fidellement une Alcine ruſée,
Une fine Lamie, une peſte, un venin,
Et tout le deshonneur du ſexe feminin.

UN des jours de l'eſté, que la flamme étherée
Brûloit de toutes parts d'ardeur demeſurée,
Cét āmant furieux, qui ſentoit au dedans
De ſon juſte deſpit les aiguillons ardans
Et les élancemens d'une forcenerie,
Tombe du haut de ſoy, tout vaincu de furie,

Sans parler, ſans mouvoir, palle, & tout eſperdu,
Ayant avec l'eſprit tout ſentiment perdu.
Il ne pouvoit pleurer, encor qu'il euſt envie
De voir couler en pleurs ſes amours & ſa vie :
Mais, comblé de douleur, ſans ceſſe il halletoit,
Et ſon cœur mutiné pour ſortir combatoit.

Il demeura long tans ainſi vaincu de rage,
Ayant les mouvemens, le geſte & le viſage
D'un qui tire à la mort lors qu'il va fremiſſant,
Avec un gros hocquet les membres roidiſſant :
Puis il revient un peu, rentrouvant la paupiere,
Et monſtre qu'à regret il voit noſtre lumiere,
Tant il eſt las de vivre, & tant il a deſir
Que le ciſeau fatal tranche ſon deſplaiſir !
Mais voyant que la mort n'abregeoit ſa miſere,
Il ſaute ſur les pieds, tranſporté de colere,
Pour ſaiſir une eſpée & s'en percer le flanc,
Ou pour plonger ſa dague aux ſources de ſon ſang.
Tenant le fer tout nu dans ſa dextre meurtriere,
Il fait ſortir ces mots pour complainte derniere :

Mourons, mourons (dit il) puniſſons notre erreur,
Eſchappons par le fer des dents de la fureur,
Faiſons rire une ingrate, & donnons quelque ceſſe
Au regret éternel qui nous charge & nous preſſe.
Las ! que j'aime la Mort qui me peut ſecourir !
Mais je maudy le Ciel, qu'il ne m'a fait mourir

Quand j'eſtimois ſon cœur eſtre un roc immuable.
La Mort m'euſt eſté lors bien douce & favorable.

ACHEVANT ces propos, comme il veut s'avancer
Pour le fer inhumain dans ſa gorge enfoncer,
Et qu'il court gayement à la mort toute preſte,
Il ſent qu'au meſme inſtant un bon eſprit l'arreſte,
Qui luy ſaiſit le bras, qui le fait treſſaillir,
Qui luy fait le couteau de la dextre faillir,
Et qui parle en ſon cœur, diſant de telle ſorte :

QUELLE extrême fureur hors de toy te tranſporte ?
Quelle rage te tient ? quel braſier vehement
Te devore l'eſprit, l'ame & l'entendement,
Que tu vueilles perir d'une mort ſi cruelle
Pour l'impudicité d'une dame infidelle,
Encor ſans te vanger, & ſans faire ſentir
Si de ſe prendre à toy l'on ſe peut repentir ?
Venge toy pour le moins : puis d'un grand coup d'eſpée
Mets fin à ton amour ſi laſchement trompée.

AINSI ce bon eſprit l'amant diſſuada,
Et l'heure de ſa fin par ces mots retarda
Au point que le Soleil commençoit ſa carriere,
Monſtrant ſes cheveux d'or rayonneux de lumiere.
Ce chetif amoureux, amoureux & jaloux,
Tout cuit de paſſions, de rage & de courroux,

Se met à diſcourir en ſa triſte penſée
Comme il pourra venger ſon amour offenſée.
Cent mille tourbillons l'un ſur l'autre amaſſez,
Cent penſers differens contrairement pouſſez
Luy livrent la bataille, & font dedans ſa teſte
Un brouillement confus tout bruyant de tempeſte.
Neptune en tans d'hyver n'eſt point plus agité,
Eſtant pouſſé des vents d'un & d'autre coſté,
Et ne voit tant de flots, & tant de vagues perſes,
Comme il roule en l'eſprit d'affections diverſes.
Il ne faut point penſer qu'il puiſſe repoſer.
Il réve, il ſe deſpite, & ſe ſent embraſer
Le cœur tout à l'entour d'une nouvelle flame,
Dès qu'il ſe reſouvient des ruſes de ſa dame,
De ſes ſoupirs trompeurs, de ſes mots déguiſez,
De ſes yeux tant de fois fintement arroſez.
Et voyant (ô regret!) ſa feintiſe notoire,
La croyant il ſe fache & ſe hait de la croire:
Mais il la croit pourtant, & la doit croire auſſi,
Bien qu'en s'en ſouvenant il reſte tout tranſi.

Or quand ce ſouvenir à ſes yeux ſe preſente,
Helas! c'eſt fait de luy, il crie, il ſe tourmente;
Il ſoupire, il ſanglote, il eſt plus qu'au treſpas,
Et deſpite ſa vie, il chemine à grands pas,
Et cherche en ravaiſſant les lieux plus ſolitaires
Pour maudire à ſon gré les deſtins adverſaires.

Il va de ſes douleurs la terre enſemençant.
De ſes cuiſans ſoupirs l'air s'eſchauffe en paſſant;
Et l'amoureuſe Echo d'aigre douleur contrainte
Parmy les rocs cavez répond à ſa complainte.

O feminin cerveau (dit-il en ſoupirant)
Traitre, feint, ſans arreſt deçà delà courant;
Contraire objet de foy, parjure & variable,
Que celuy qui te croit eſt pauvre & miſerable!
Je t'ay creu toutefois: auſſi tu m'as fait voir
Combien ton naturel eſt propre à decevoir.
Mais, las! qui ne t'euſt creu? Ceſte aſpre violance,
Ces ſermens, ces propos tant vrais en apparence,
Tant enflammez d'amour, tant chauds d'affection,
Ces regards dérobez brulans de paſſion,
Ces doux languiſſemens, ces mignardes careſſes,
Ces larmes, ces propos, & ces longues promeſſes,
Eſtoient-ce les teſmoins d'une legere foy,
Et qu'on favoriſaſt les autres comme moy?
Ah, traiſtre & laſche cœur! De quel maſque hypocrite
As-tu ſçeu déguiſer ta volonté maudite,
Sans que, par mon amour ny par ma fermeté,
J'aye pû retenir tant d'infidelité?
On dit que Cupidon n'eſt jamais ſaoul de larmes;
Ny le Dieu Thracien de meurtres & d'alarmes,
Les abeilles de fleurs, les chevres d'arbriſſeaux,
De rivieres la mer, & les prez de ruiſſeaux;

Mais qu'on die auſſi bien que la femme inconſtante
De cent mille amoureux ne ſeroit pas contante.
En a-t'elle un acquis ? elle en veut un nouveau,
Et jamais fermeté n'habite en ſon cerveau ;
Animal plein de ruſe, indomtable & volage,
N'ayant rien dans le cœur qui s'accorde au langage.

Las ! je croy que les dieux ardamment courroucez,
Un jour que les humains les avoyent offencez,
Firent naiſtre ici bas, pour punir leur audace
Et pour les travailler, la feminine race,
Ainſi que les ſerpens, les tigres, & les loups,
Aux mortels mille fois plus courtois & plus doux ;
Et comme on voit ſortir, parmy les bonnes plantes,
Des chardons inutils & des herbes mechantes.

He' ! pourquoy la Nature & les Cieux n'ont permis
Que les hommes par eux, & d'eux meſmes amis,
Sans toy, ſexe imparfait, peuſſent avoir naiſſance ;
Pour ne te devoir plus cette reconnoiſſance ;
Ainſi que nous voyons qu'un ſoigneux jardinier
Ente ſur un prunier les greffes d'un prunier,
Un pommier ſur un autre, & un cheſne ſauvage
De ſes jeunes rainſeaux peupler tout un bocage ;
Ou comme le phenix ſoy-meſme ſe brûlant,
Sans finir par ſa fin, ſe va renouvelant ?
Mais en vain je m'arreſte aux effets de Nature,
Qui tout cét Univers conduit à l'avanture,

Par

Par hazard, par fortune, & par legereté,
Et qui ſe resjouit de ſa diverſité.
Quelle perfection faut-il eſperer d'elle,
Puis qu'on ſçait que Nature eſt meſme une femelle?

CESSEZ pourtant, ceſſez, femmes, de vous vanter
De ce que vous pouvez les hommes enfanter;
Et qu'ils naiſſent de vous, n'en ſoyez arrogantes:
Les lis au teint d'argent naiſſent d'herbes puantes,
On voit ſortir des fleurs d'un fumier tout pourri,
Et le bouton vermeil ſur l'épine eſt nourri.
Sources de tous malheurs, ſuperbes déguiſées,
D'orgueil, d'ire, de rage, & d'envie embraſées;
Qui portez dans le cœur l'inconſtance pour loy,
Sans amour, ſans raiſon, ſans conſeil & ſans foy,
Pleines de trahiſons, temeraires, cruelles,
Et des pauvres humains les peſtes éternelles.

AINSI crioit Philandre, embraſé juſtement,
Donnant air par ſoupirs à ſon feu vehement,
Et faiſant de ſes yeux deux bouillantes fontaines
Qui diſtilloient ſa vie en diſtillant ſes paines.
Les beſtes d'alentour s'arreſtoient pour l'ouir;
Les oiſeaux tous ravis demeuroient ſans fuir,
Attentifs à ſa plainte; & par un doux murmure
Les rivages prochains plaignoient ſon avanture;
Les rochers & les monts de pitié ſe fendoient;
Et juſqu'au plus haut ciel ſes regrets s'entendoient:

Regrets demeſurez qui n'avoient point de tréve ;
Fuſt au point du matin, quand l'Aurore ſe leve ;
Fuſt au plus chaud du jour, quand le Soleil ardent
A moitié de ſon cours nous brûle en regardant ;
Ou fuſt quand, tout ſuant d'avoir couru le monde,
Il lave en l'Ocean ſa chevelure blonde ;
Ou fuſt en plein my-nuict, quand les hommes laſſez
Sont plus profondement d'un fort ſommeil preſſez.

ELEGIE.

QUE ſerviroit nier choſe ſi reconnue ?
Je l'advoue, il eſt vray, mon amour diminue ;
Non pour objet nouveau qui me donne la loy :
Mais c'eſt que vos façons ſont trop froides pour moy.
Vous avez trop d'égard, de conſeil, de ſageſſe.
Mon humeur n'eſt pas propre à ſi tiede maiſtreſſe ;
Je ſuis impatient, aveugle & furieux.
Pour aimer comme moy, trop clairs ſont vos beaux yeux.
Toute choſe vous trouble & vous rend eſperdue :
Une vaine rumeur ſans ſujet eſpandue,
Le regard d'un paſſant, le caquet d'un voiſin,
Quelque parent de loin, un beaufrere, un couſin ;

De mille eſtonnemens laiſſent voſtre ame attainte;
Vos femmes ſeulement vous font pallir de crainte.
Et quand de mes travaux j'attens quelque loyer,
Le tans en ces frayeurs ſe voit tout employer.

D'UNE fleche trop mouſſe Amour vous a bleſſée.
Il faut à mes fureurs quelque amante inſenſée,
Qui mourant chacun jour me livre cent treſpas,
Qui m'oſte la raiſon, le ſomme & le repas,
Qui craigne de me perdre, & qui me faſſe craindre,
Qui tousjours ſe complaigne, ou qui m'eſcoute plaindre,
Qui ſe jette aux dangers, & qui m'y jette auſſi,
Qui tranſiſſe en abſence, & que j'en ſois ainſi,
Qui m'occupe du tout, & que je la retienne,
Et qu'un meſme penſer noſtre eſprit entretienne:
Voilà les paſſe-tans que je cerche en aimant.
J'aime mieux n'aimer point que d'aimer tiedemant;
L'extremité me plaiſt. Deſirez-vous que j'aime?
Soyez en vos ardeurs comme en beautez extrême,
Perdez tous ces reſpects qui nous ont abuſez,
Aveuglons les jaloux, trompons les plus ruſez,
Et courons les hazards. La princeſſe d'Eryce,
Amoureuſe de Mars, aux hardis eſt propice:
Et l'eſprit que la peur devant fut tenaillant,
Dès qu'il ſent ſon ardeur, devient chaud & vaillant.

CESTE mere d'Amour, que tout eſtre revere,
Apprend la ſimple fille à tromper une mere,

Une tante, une garde, & doucement la nuict
Se couler d'auprès d'elle, aller ſans faire bruit
A taſtons à la porte, & ſous l'obſcur ſilence
Ouvrir à ſon amant qui boult d'impatience.
Aux geſtes & aux yeux elle apprend à parler,
Et par chiffre inconnu ſon ſecret deceler.
Elle fait que la femme & jeune & peu ruſée
Le ſoin d'un vieil jaloux convertiſt en riſée:
Et que le cœur loyal d'Amour bien embraſé
Ne trouve jamais rien qui luy ſoit mal aiſé.
Mais il faut que ſon traict profondement le touche;
Ce n'eſt pas pour tous ceux qui l'Amour ont en bouche,
Que la couſtume ou l'art fait paroiſtre angoiſſeux,
Ou qu'une humeur peſante a rendus pareſſeux:
Seulement ces amans l'eſprouvent favorable
Qui nourriſſent au cœur un ulcere incurable,
Qui bien loin ont chaſſé tout diſcours de raiſon,
Et qu'un ſage reſpect n'enferme en la maiſon;
Mais, comme la fureur à clos yeux les tranſporte,
Paſſent cent & cent fois par devant une porte,
Rodent toute la nuict, ſans profit bien ſouvent,
Et ne craignent volleurs, froid, orage, ny vent.

EXPERT j'en puis parler. Sa faveur j'ay ſentie
Quand plus fort la raiſon s'eſt de moy divertie.
Quand je ſuis tout de flamme, & que chargé d'ennuis
Par la ville à grands pas j'erre toutes les nuits,

Tousjours ceſte Deeſſe à mon ſecours ſe monſtre.
Les batteurs de pavé qu'aux deſtours je rencontre
Ne m'oſtent point ma cape, & leur fer rigoureux
Ne ſe trempe jamais dans mon ſang amoureux.
Le froid des nuicts d'hyver ne me porte nuiſance;
Ny le ſerain, ni l'eau qui tombe en abondance.
Je ne me ſens de rien; tout ayde à ma ſanté,
Pourveu qu'à la parfin, ayant bien eſcouté,
Laſſé de mes travaux, celle qui m'eſt ſi belle
Entr'ouvant la feneſtre à baſſe voix m'appelle.

O toy, quiconque fois, qui te vas retirant
Si tard en ton logis, ne ſois trop enquerant,
Pren ton chemin plus haut, porte baſſe la veue;
Ne penſe à remarquer ny l'endroit ny la rue,
Fay haſter ton flambeau, toy meſme avance toy;
Et ne t'enquiers jamais de mon nom, ny de moy:
Ou ſi, ſans y penſer, tu viens à me connoiſtre,
N'en ouvre point la bouche, & ne fay rien paroiſtre.
Tout myſtere d'Amour merite eſtre caché:
Qui en uſe autrement commet un grand peché.
Toutesfois quand la langue indiſcrette & mauvaiſe
D'un ſot, entreprendroit de corrompre notre aiſe,
Il s'en faudroit moquer. Car, maiſtreſſe, auſſi bien
Voſtre mari l'oyant n'en croiroit jamais rien,
J'y ay mis trop bon ordre: Une de ces ſorcieres,
Qui commande aux eſprits hoſtes des cimetieres,

Fort ſçavante en ſon art, experte à conjurer ;
Qui pourroit des enfers Proſerpine tirer,
Qui ſçait tous les ſecrets de Circe & de Medée,
En quelle heure, ou quelle herbe eſt plus recommandée,
Avec de puiſſans mots par trois fois rechantez,
A pour moy tous les yeux des maris enchantez.
Si le voſtre en mes bras vous voyoit toute nue,
Il ne croiroit jamais la choſe eſtre advenue.
Mais ſçachez que ce charme eſt pour moy ſeulemant ;
Et ne vous ſerviroit pour aucun autre amant :
Car ſi vous preſumiez tant ſoit peu luy complaire,
Mari, freres, voiſins, ſçauroyent toute l'affaire.
La vieille me l'a dit, pour vous en adviſer.
Mais de toutes faveurs vous me pouvez uſer,
Et ſans crainte à mes maux donner prompte allegeance ;
Jamais voſtre mari n'en aura connoiſſance.

CESTE bonne divine, avec ſon grand ſçavoir,
Fait ſerment qu'elle peut les courages mouvoir,
Soit des priſons d'Amour ouvrant toutes les portes,
Soit les plus libres cœurs chargeant de chaines fortes.

MOY meſme en ay fait preuve ; il le faut confeſſer.
Elle m'a fait trois nuicts à la Lune paſſer,
M'a fait plonger trois fois la teſte en la riviere ;
J'ay fait maint ſacrifice avec mainte priere,

Tandis que de parfums mon corps elle purgeoit,
Et de noires liqueurs ſon bras nud m'aſpergeoit.

Il eſt vray qu'en mes vœux, ô ſeul but de ma vie,
D'eſchapper de vos mains je n'avoy point d'envie:
Je prioy ſeulement, d'amour tout enflammé,
Qu'en vous aimant bien fort je fuſſe bien aimé,
Que jamais notre ardeur ne ſe peuſt voir eſtainte;
Et que plus deſormais vous n'euſſiez tant de crainte.
Voila tous les ſouhaits qui contant me rendroyent.
Si le Ciel n'eſtoit ſourd, je ſçay qu'ils adviendroyent;
Et qu'un trait plus aigu perçant voſtre courage,
Vous ſeriez moins craintive, & moins tiede, & moins ſage.

ELEGIE.

Je ne refuſe point qu'en ſi belle jeuneſſe
De mille & mille amans vous ſoyez la maiſtreſſe;
Que vous n'aymiez par tout, & que ſans perdre tans
Des plus douces faveurs ne les randiez contans;
La beauté floriſſante eſt trop ſoudain ſechée,
Pour s'en oſter l'uſage, & la tenir cachée:
Mais je creve de rage, & ſupporte au dedans
Des glaçons trop ſerrez & des feux trop ardans;

Quand en deſpit de moy vous faites que je ſçache
Le mal qui n'eſt point mal lors que bien on le cache.

M'EST-CE pas grand regret quand, ſans le recher-
cher,
Fuyant pour n'en rien voir, on me le fait toucher?
On me le dit par force : & ce qui plus me tue,
On le crie en la cour, au palais, en la rue;
J'en entens le ſuccez dès qu'il eſt advenu.
Si vous faites un pas, voſtre coche eſt connu;
Vos pages, vos laquais, & ces lieux ordinaires
Qui vous ſervent de temple aux amoureux myſteres.

POUR n'en connoiſtre rien, fuſſé-je aveugle &
ſourd!
Ou bien, las! que pluſtoſt le commun bruit qui
court
Ne vient-il à moy ſeul, ſans que la Renommée
L'éventant çà & là, vous rende diffamée?
Si ſeul je le ſçavois, que je ſerois contant!
Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit deſpitant;
Et liſant de mes yeux voſtre faute notoire,
Pour me reconforter je n'en voudrois rien croire.

JE dirois que les ſens ſe peuvent abuſer;
Et ſentirois mon cœur d'heure en heure embraſer,
Voyant voſtre beauté de chacun pourſuyvie:
Car j'ayme fort un bien dont pluſieurs ont envie.

Mais le bruit que de vous le commun va ſemant
Fait qu'un homme de cœur ſe hait en vous aymant ;
Et dreſſe à meilleur but le trait de ſon attente :
Car notre opinion ſeule ne nous contente ;
Et ce qui rend plus fort un eſprit embraſé,
C'eſt de voir que ſon choix de chacun eſt priſé.
Pour Dieu ! prenez-y garde, & devenez diſcrete ;
Ne ſoyez pas plus chaſte, ains ſoyez plus ſecrete ;
Faites les meſmes tours, & plus ſi vous pouvez ;
Joignez d'autres amans à ceux que vous avez ;
Et donnez, non ingrate, à tous la recompanſe.
Mais qu'eſt-il de beſoin qu'on en ait connoiſſance ?
Prenez-en le plaiſir, fuyez-en le renon.
Celle ne peche point qui peut dire que non.

Contre une Nuict trop claire.

O NUICT, jalouſe Nuict contre moy conjurée ;
Qui renflammes le Ciel de nouvelle clairté,
T'ay-je donc aujourd'huy tant de fois deſirée,
Pour eſtre ſi contraire à ma félicité ?

PAUVRE moy, je penſoy qu'à ta brune rencontre
Les Cieux d'un noir bandeau deuſſent eſtre voilez.
Mais, comme un jour d'eſté, claire, tu fais ta monſtre
Semant parmy le Ciel mille feux eſtoilez.

ET toy, ſœur d'Apollon, vagabonde courriere ;
Qui pour me découvrir flammes ſi clairement,
Allumes-tu la nuict d'auſſi grande lumiere,
Quand ſans bruit tu deſcens pour baiſer ton amant

HELAS ! s'il t'en ſouvient, amoureuſe Deeſſe,
Et ſi quelque douceur ſe cueille en le baiſant,
Maintenant que je ſors pour baiſer ma maiſtreſſe,
Que l'argent de ton front ne ſoit pas ſi luiſant.

AH ! la fable a menty : les amoureuſes flammes
N'eſchaufferent jamais ta froide humidité :
Mais Pan, qui te conneut du naturel des femmes,
T'offrant une toiſon vainquit ta chaſteté.

SI tu avois aimé, comme on nous fait entendre ;
Les beaux yeux d'un berger de long ſommeil touchez,
Durant tes chauds deſirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'Amour veulent eſtre cachez.

MAIS flamboye à ton gré ; que ta corne argentée
Faſſe de plus en plus ſes rais eſtinceler :
Tu as beau découvrir ; ta lumiere empruntée
Mes amoureux ſecrets ne pourra deceler.

QUE de faſcheuſes gens ! Mon Dieu ! quelle couſtume,
De demeurer ſi tard en la rue à cauſer !
Oſtez-vous du ſerein ; craignez-vous point la reume ?
La nuict s'en va paſſée, allez vous repoſer.

JE vay, je vien, je fuy, j'eſcoute & me promeine,
Tournant tousjours mes yeux vers le lieu deſiré.
Mais je n'avance rien ; toute la rue eſt pleine
De jaloux importuns dont je ſuis eſclairé.

JE voudrois eſtre Roy, pour faire une ordonnance
Que chacun deuſt la nuict au logis ſe tenir ;
Sans plus les amoureux auroyent toute licence :
Si quelque autre failloit, je le feroy punir.

O Somme ! ô doux repos des travaux ordinaires ;
Charmant par ta douceur les penſers ennemis,
Charme ces yeux d'Argus, qui me ſont ſi contraires,
Et retardent mon bien faute d'eſtre endormis.

MAIS je perds (malheureux) le tans & la parole ;
Le ſomme eſt aſſommé d'un dormir ocieux :
Puis durant mes regrets la nuict prompte s'envolle,
Et l'Aurore desja veut defermer les Cieux.

JE m'en vay pour entrer : que rien ne me retarde.
Je veux de mon manteau mon viſage boucher.
Mais, las ! je m'apperçoy que chacun me regarde ;
Sans eſtre découvert je ne puis m'approcher.

JE ne crains pas pour moy : j'ouvrirois une armée ;
Pour entrer au ſejour qui recelle mon bien ;
Mais je crains que Madame en peuſt eſtre blaſmée ;
Son repos mille fois m'eſt plus cher que le mien.

QUOY ! m'en iray je donc ? Mais que voudrois-je faire ?
Auſſi bien peu à peu le jour ſe va levant.
O trompeuſe eſperance ! Heureux cil qui n'eſpere
Autre loyer d'Amour que mal en bien ſervant.

SONNET.

LIBERTE' precieuſe en mes vœux adorée,
Qui depuis ſi long tans m'avois voulu laiſſer,
Te puis-je donc encore, ô Deeſſe, embraſſer,
Affranchi des liens qui mon ame ont ſerrée ?

T'AYANT trop follement en la France eſgarée
Depuis tant de ſaiſons, euſſé-je peu penſer
Que ſi loing en Poloigne il falluſt m'adreſſer,
Pour voir ſous ta faveur ma franchiſe aſſeurée ?

J'ESTOIS ſerf doublement : mon Roy me retenoit,
Et l'œil d'une beauté mille loix me donnoit.
J'ay congé de mon Prince, & ma dame me laiſſe.

CAR depuis mon depart ſon cœur elle a changé.
O moy trois fois heureux, qui me voy deſchargé
D'un coup, à mon honneur, de maiſtre & de maiſtreſſe !

SONNET.

FRISEZ vos blonds cheveux, adouciſſez vos yeux,
De propos enchanteurs voſtre bouche ſoit plaine,
Lâchez des ſoupirs feints, dreſſez la veue aux cieux,
Pleurez, contraignez-vous : voſtre eſperance eſt vaine.

JE n'y retourne plus. Tant de cris furieux,
Tant de jours conſommez en angoiſſeuſe paine,
Pour le poignant regret de vous voir ſi ſoudaine,
Feront qu'à l'advenir je me garderay mieux.

L'EXPERIENCE apprend ; mon mal m'a rendu ſage.
O malheureux qui ayme une dame volage,
Et de ſes feints propos ſe laiſſe decevoir !

NON, non, ſi jamais plus voſtre douceur m'abuſe,
Je ne veux ny pitié ny pardon recevoir :
Car la ſeconde erreur n'eſt pas digne d'excuſe.

SONNET.

IL faudra bien qu'une femme ſoit belle ;
D'œil & de port chaſtement compoſé,
Et que l'eſprit n'en ſoit trop adviſé,
Pour m'abuſer & me fier en elle.

IL n'y a rien qui ſoit plus infidelle,
Ny cœur ſi feint, ſi traiſtre & ſi ruſé
Que d'une femme, animal déguiſé,
Qui jour & nuict ne diſcourt que cautelle.

A faire mal giſt ſon entendement.
Peu de cervelle, & moins de jugement ;
La ſont ſuperbe, erratique, inconſtante.

A quel malheur nous ont ſoumis les Cieux !
La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux
N'avoir qu'un œil, que d'un eſtre contante.

SONNET.

J'Avoy fait mille efforts pour rompre une priſon
Où la ſeule fureur rangeoit ma fantaiſie,
Sans que le cours des ans, la peur, la jalouſie
Euſſent peu dedans moy reloger la raiſon.

Sentant au creux des os la brûlante poiſon
Dont mon ame inſenſée eſtoit toute ſaiſie,
Forcé, je m'abandonne à ceſte frenaiſie,
N'eſperant jamais plus d'y trouver guariſon.

Mais enfin, de bon-heur, je ſceu que ma maiſtreſſe
Favoriſoit un ſot ſans grace & ſans adreſſe,
Durant qu'elle s'en mocque & s'en rit avec moy :

Lors un noble deſdain vient gaigner mon courage,
Qui m'affranchit du tout de l'amoureuſe loy.
Doy-je pas bien aimer le ſot qui m'a fait ſage ?

STANCES

STANCES DU MARIAGE.

I.

DE toutes les fureurs dont nous ſommes preſſez,
De tout ce que les Cieux ardamment courroucez,
Peuvent darder ſur nous de tonnerre & d'orage,
D'angoiſſeuſes langueurs, de meurtre enſanglanté,
De ſoucis, de travaux, de faim, de pauvreté,
Rien n'approche en rigueur la loy de Mariage:

II.

DURE & ſauvage loy nos plaiſirs meurtriſſant,
Qui, fertile, a produit un hydre renaiſſant
De meſpris, de chagrin, de rancune & d'envie;
Du repos des humains l'inhumaine poiſon,
Des corps & des eſprits la cruelle priſon,
La ſource des malheurs, le fiel de noſtre vie.

III.

ON dit que Jupiter ayant, pour ſon peché,
Sur le dos d'un rocher Promethée attaché,
Qui ſervoit de paſture à l'aigle inſatiable,
N'eut le cœur aſſouvy de tant de cruauté;
Mais voulut, pour monſtrer qu'il eſtoit deſpité,
Rendre le genre humain de tout poinct miſerable.

IV.

IL envoya la femme aux mortels ici bas,
Ayant dedans ſes yeux mille amoureux appas;
Et portant en la main une bouette feconde
Des ſemences du Mal, les Procez, le Diſcord,
Le Souci, la Douleur, la Vieilleſſe, & la Mort:
Bref, pour douaire elle avoit tout le Malheur du Monde.

V.

VENUS deſſus ſon front mille beautez ſema,
Pithon d'autant d'attraits ſa parolle anima,
Vulcan forgea ſon cœur, Mars luy donna l'audace:
Bref, le Ciel rigoureux ſi bien la déguiſa,
Que l'homme épris de flamme auſſi toſt l'eſpouſa,
Plongeant en ſon malheur toute l'humaine race.

VI.

DE-là le Mariage eut ſon commencement,
Tyran injurieux, plein de commandement,
Que la Liberté fuit comme ſon adverſaire;
Plaiſant à l'abordée, à l'œil doux & riant;
Mais qui, ſous beau ſemblant, traiſtre, nous va liant
D'un lien que la Mort ſeulement peut desfaire.

VII.

IL tient deſſous ſes piés le Repos abatu,
De cordage & de fers ſon corps eſt reveſtu:

Le Soin eſt à coſté, le Travail le regarde,
La Peur, la Jalouſie, & le Mal inconnu
(Mal par opinion) qui rend l'homme cornu:
Puis vient le Repentir, chef de l'arriere-garde.

VIII.

Le Dueil & les Courroux après le vont ſuivant:
Amour fuit, le voyant, leger comme le vant,
Bien que le nom d'Amour maſque ſa tyrannie.
Car ce puiſſant vainqueur & des Dieux & des Rois
(Magiſtrat ſouverain) n'eſt point ſujet aux lois,
Et de toute ſa cour la contrainte eſt bannie.

IX.

Helas! grand Jupiter, ſi l'homme avoit erré,
Tu le devois punir d'un mal plus moderé,
Et pluſtoſt l'aſſommer d'un eſclat de tonnerre,
Que le faire languir durement enchaiſné,
Hoſte de mille Ennuis, au Dueil abandonné,
Travaillant ſon eſprit d'une immortelle guerre.

X.

On parle des Enfers où les maux ſont punis,
Un cruel magazin de tourmens infinis,
Du Chien toujours beant, des Sœurs pleines de rage,
Des douleurs de Titye & des autres Eſprits:
Mais je ne puis penſer que ce ſoit rien au prix,
Ne qu'il y ait Enfer ſi grand que Mariage.

XI.

LANGUIR toute ſa vie en obſcure priſon ;
Paſſer mille travaux, nourrir en ſa maiſon
Une femme bien laide, & coucher auprès d'elle ;
En avoir une belle, & en eſtre jaloux,
Craindre tout, l'eſpier, ſe geſner de courroux ;
Y a-t'il quelque peine en Enfer plus cruelle ?

XII.

JE tais tant de regrets, de ſoucis & d'ennuis ;
Tant de jours ennuyeux, tant de faſcheuſes nuits ;
Tant de rapports ſemez, tant de plaintes ameres :
Qui les penſe nombrer, aura pluſtoſt conté
Les fleurettes de may, les moiſſons de l'eſté,
Et des plaines du ciel les flambeaux ordinaires.

XIII.

HE donc ! parmi ces maux que n'avons nous des yeux
Pour connoiſtre en autruy la vengeance des Dieux ;
Evitant ſagement noſtre perte aſſeurée ?
Mais au fort du peril nous nous allons ruer,
Nous forgeons (malheureux!) le fer pour nous tuer ;
Et beuvons la poiſon par nos mains preparée.

XIV.

SI d'un ſommeil de fer nos yeux n'eſtoient preſſez ;
La Nopce ſeullement nous apprendroit aſſez

Quel heur & quel repos ſon lien nous appreſte :
Le ſon des tabourins, les flambeaux allumez,
L'appareil, la rumeur, les bruits accouſtumez,
N'eſt-ce un preſage ſeur de prochaine tempeſte ?

XV.

ESCOUTEZ ma parole, ô mortels eſgarez,
Qui dans la ſervitude aveuglément courez,
Et voyez quelle femme au moins vous devez prendre.
Si vous l'eſpouſez riche, il ſe faut preparer
De ſervir, de ſouffrir, de n'oſer murmurer,
Aveugle en tous ſes faits, & ſourd pour ne l'entendre.

XVI.

DEDAIGNEUSE & ſuberbe elle croit tout ſçavoir ;
Son mary n'eſt qu'un ſot, trop heureux de l'avoir :
En ce qu'il entreprend elle eſt tousjours contraire ;
Ses propos ſont cuiſans, hautains & rigoureux :
Le forçat miſerable eſt beaucoup plus heureux
A la rame & aux fers d'un outrageux corſaire.

XVII.

SI vous la prenez pauvre, avec la pauvreté
Vous eſpouſez auſſi mainte incommodité :
La charge des enfans, la peine & l'infortune ;
Le meſpris d'un chacun vous fait baiſſer les yeux ;
Le ſoin rend vos eſprits chagrins & ſoucieux.
Avec la pauvreté toute choſe importune.

XVIII.

Si vous l'eſpouſez belle, aſſeurez-vous auſſi
De n'eſtre jamais franc de crainte & de ſouci:
L'œil de voſtre voiſin comme vous la regarde,
Un chacun la deſire: & vouloir l'empeſcher,
C'eſt eſgaller Siſiphe & monter ſon rocher.
Une beauté parfaite eſt de mauvaiſe garde.

XIX.

Si vous la prenez laide, adieu toute amitié:
L'eſprit, tenant du corps, eſt plain de mauvaiſtié;
Vous aurez la maiſon pour priſon tenebreuſe;
Le Soleil deſormais à vos yeux ne luyra.
Bref, on peut bien penſer s'elle vous deſplaira,
Quand la plus belle femme en trois jours eſt faſcheuſe.

XX.

Celuy n'avoit jamais les Nopces eſprouvé,
Qui dit qu'aucun ſecours contre Amour n'eſt trouvé,
Depuis qu'en nos eſprits il a fait ſa racine.
Car quand quelque beauté vient nos cœurs embraſer,
La voulons nous haïr? il la faut eſpouſer.
Qui veut guarir d'Amour, c'en eſt la medecine.

XXI.

Mille fois Jupiter, d'Amour tout eſgaré,
Pour les yeux de ſa ſœur a plaint & ſoupiré;

Toutesfois il la hait dès qu'il l'a eſpouſée ;
Et lui deſplaiſt ſi fort, que, pour s'en eſtranger,
En beſte & en oyſeau ne feint de ſe changer,
Ne trouvant rien faſcheux pour la rendre abuſée.

XXII.

C'EST un eſtrange cas, que le palais des Dieux
Ne s'eſt peu garantir des debats furieux
Naiſſans du Mariage, autheur de toutes plaintes ;
Et que ce Jupiter que tout l'univers craint,
Aguetté de Junon, cent fois s'eſt veu contraint
De couvrir ſa grandeur ſous mille eſtranges faintes ;

XXIII.

LA Nopce eſt un fardeau ſi faſcheux à porter,
Qu'elle fait à un Dieu ſon empire quitter,
Elle luy rend le Ciel un enfer de triſteſſe ;
Et trouve en ſes liens tant d'infelicité,
Qu'il ayme mieux ſervir en terre une beauté,
Que jouyr dans le Ciel d'une eſpouſe Déeſſe.

XXIV.

A l'exemple de luy qui doit eſtre ſuivy,
Tout homme qui ſe trouve en ſes laqs aſſervy
Doit par mille plaiſirs alleger ſon martyre,
Aymer en tous endroits ſans eſclaver ſon cœur ;
Et chaſſer loing de luy toute jalouſe peur :
Plus un homme eſt jaloux, plus ſa femme on deſire.

XXV.

O ſupplice infernal en la terre tranſmis
Pour geſner les humains ! geſne mes ennemis ;
Qu'ils ſoient chargez de fers, de tourmens, & de flames !
Mais fuy de ma maiſon, n'approche point de moy ;
Je hay plus que la Mort ta rigoureuſe loy,
Aimant mieux eſpouſer un tombeau qu'une femme.

SONNET.

HA ! je vous entens bien : ces propos gracieux,
Ces regars deſrobez, cet aimable ſou-rire,
Sans me les dechiffrer je ſçay qu'ils veulent dire ;
C'eſt qu'à mes ducatons vous faites les doux yeux.

QUAND je conte mes ans, Tithon n'eſt pas ſi vieux ;
Je ne ſuis deſormais qu'une mort qui reſpire ;
Toutesfois voſtre cœur de mon amour ſoupire,
Vous en faites la triſte & vous pleignez des cieux.

LE peintre eſtoit un ſot, dont l'ignorant caprice
Nous peignit Cupidon un enfant ſans malice,
Garni d'arc & de traits, mais nu d'accouſtrement.

IL

Il falloit pour carquois une bourſe luy pendre,
L'habiller de clinquans, & luy faire reſpandre
Rubis à pleines mains, perles & diamans.

ADIEU A LA POLOIGNE.

ADIEU, Poloigne; adieu, plaines deſertes,
Tousjours de neige ou de glace couvertes;
Adieu, pays d'un éternel adieu.
Ton air, tes meurs m'ont ſi fort ſçeu deſplaire,
Qu'il faudra bien que tout me ſoit contraire
Si jamais plus je retourne en ce lieu.

ADIEU, maiſons d'admirable ſtructure;
Poiſles, adieu, qui dans voſtre cloſture
Mille animaux peſle-meſle entaſſez,
Filles, garçons, veaux & bœufs tout enſemble;
Un tel meſnage à l'âge d'or reſſemble,
Tant regretté par les ſiecles paſſez.

QUOY qu'on me diſt de vos meurs inciviles,
De vos habits, de vos meſchantes villes,
De vos eſprits pleins de legereté,
Sarmates fiers, je n'en voulois rien croire,
Ny ne penſois que vous peuſſiez tant boire:
L'euſſé-je creu ſans y avoir eſté?

BARBARE peuple, arrogant & volage,
Vanteur, causeur, n'ayant rien que langage;
Qui jour & nuict dans un poisle enfermé
Pour tout plaisir se joue avec un verre,
Ronfle à la table, ou s'endort sur la terre;
Puis comme un Mars veut estre renommé.

CE ne sont pas vos grand's lances creusées,
Vos peaux de loup, vos armes déguisées,
Où maint plumage & mainte aile s'estend,
Vos bras charnus ny vos traits redoutables,
Lourds Polonnois, qui vous font indomtables;
La pauvreté seulement vous deffend.

SI vostre terre estoit mieux cultivée,
Que l'air fust doux, qu'elle fust abreuvée
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,
En marchandise, en profondes rivieres,
Qu'elle eust des vins, des ports, & des minieres;
Vous ne feriez si long tans indomtez.

LES Othomans, dont l'ame est si hardie,
Aiment mieux Cypre, ou la belle Candie,
Que vos deserts presque tousjours glacez:
Et l'Alemand qui les guerres demande,
Vous dédaignant, coutt la terre Flamande,
Où ses labeurs sont mieux recompensez.

NEUF mois entiers, pour complaire à mon
maiſtre
Le grand Henry, que le Ciel a fait naiſtre
Comme un bel aſtre aux humains flamboyant,
Pour ce deſert j'ai la France laiſſée,
Y conſumant ma pauvre ame bleſſée,
Sans nul confort, ſinon qu'en le voyant.

FASSE le Ciel, que ce valeureux prince
Soit bientoſt Roy de quelque autre province,
Riche de gens, de citez & d'avoir!
Que quelque jour à l'empire il parvienne!
Et que jamais icy je ne revienne,
Bien que mon cœur ſoit brûlant de le voir.

CHANSON.

O BIEN heureux qui peut paſſer ſa vie
Entre les ſiens, franc de haine & d'envie,
Parmi les champs, les foreſts & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire;
Et qui ne vend ſa liberté, pour plaire
Aux paſſions des princes & des rois!

IL n'a ſouci d'une choſe incertaine,
Il ne ſe paiſt d'une eſpérance vaine,

Nulle faveur ne le va decevant,
De cent fureurs il n'a l'ame embraſée,
Et ne maudit ſa jeuneſſe abuſée,
Quand il ne trouve à la fin que du vant.

Il ne fremiſt quand la mer courroucée
Enfle ſes flots contrairement pouſſée
Des vens eſmeus ſoufflans horriblement:
Et quand la nuict à ſon aiſe il ſommeille,
Une trompette en ſurſaut ne l'eſveille,
Pour l'envoyer du lict au monument.

L'Ambition ſon courage n'attiſe,
D'un fard trompeur ſon ame il ne deguiſe,
Il ne ſe plaiſt à violer ſa foy,
Des grands ſeigneurs l'oreille il n'importune;
Mais, en vivant contant de ſa fortune,
Il eſt ſa cour, ſa faveur, & ſon roi.

Je vous rens grace, ô Deïtez ſacrées
Des monts, des eaux, des foreſts & des prées,
Qui me privez des penſers ſoucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chaſſant bien loin la miſérable attente
Et les deſirs des cœurs ambitieux.

Dedans mes champs ma penſée eſt encloſe,
Si mon corps dort, mon eſprit ſe repoſe;

Un ſoin cruel ne le va dévorant.
Au plus matin la fraiſcheur me ſoulage :
S'il fait trop chaud, je me mets à l'ombrage ;
Et s'il fait froid, je m'échauffe en courant.

SI je ne loge en ces maiſons dorées,
Au front ſuperbe, aux voûtes painturées
D'azur, d'eſmail, & de mille couleurs,
Mon œil ſe paiſt des treſors de la plaine
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.

DANS les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition, la faveur qui nous trompe,
Et les ſoucis logent communément :
Dedans nos champs ſe retirent les Fées
Roynes des bois, à treſſes decoiſſées,
Les Jeux, l'Amour, & le Contentement.

AINSI vivant, rien n'eſt qui ne m'agrée.
J'oy des oiſeaux la muſique ſacrée,
Quand au matin ils beniſſent les Cieux ;
Et le doux ſon des bruyantes fontaines,
Qui vont coulans de ces roches hautaines
Pour arrouſer nos prez delicieux.

QUE de plaiſir de voir deux colombelles
Bec contre bec, en tremouſſant des ailes,

Mille baiſers ſe donner tour-à-tour :
Puis, tout ravi de leur grace naïve,
Dormir aux frais d'une ſource d'eau vive,
Dont le doux bruit ſemble parler d'Amour !

QUE de plaiſir de voir ſous la nuict brune,
Quand le Soleil a fait place à la Lune,
Au fond des bois les Nymphes s'aſſembler,
Monſtrer au vent leur gorge deſcouverte,
Danſer, ſauter, ſe donner cotte-verte,
Et ſous leur pas tout l'herbage trembler !

LE bal fini, je dreſſe en haur la veue,
Pour voir le teint de la Lune cornuë,
Claire, argentée ; & me mets à penſer
Au ſort heureux du paſteur de Latmie :
Lors je ſouhaite une auſſi belle amie ;
Mais je voudrois en veillant l'embraſſer.

AINSI la nuit je contente mon ame.
Puis quand Phebus de ſes rais nous enflame,
J'eſſaye encor mille autres jeux nouveaux
Diverſement mes plaiſirs j'entrelaſſe,
Ores je peſche, or' je vais à la chaſſe,
Et or' je dreſſe embuſcade aux oyſeaux.

JE fay l'amour ; mais c'eſt de telle ſorte,
Que ſeulement du plaiſir j'en rapporte,

N'engageant point ma chere liberté :
Et quelques laqs que ce Dieu puiſſe faire
Pour m'attraper, quand je m'en veux diſtraire ;
J'ay le pouvoir comme la volonté.

DOUCES brebis, mes fidelles compagnes ;
Hayes, buiſſons, foreſts, prez & montagnes ;
Soyez teſmoins de mon contentement.
Et vous (ô Dieux !) faites, je vous ſupplie ;
Que cependant que durera ma vie,
Je ne connoiſſe un autre changement !

EPIGRAMME

SI deſſus vos lévres de roſes
Je voy mes lieſſes decloſes,
Mon eſprit, ma vie & mon bien,
Vous ne pouvez me les deffendre;
Il faut que chacun ait le ſien:
Par tout le mien je puis reprendre.

Autre.

TANT de rapports faſchieux indignes de notre ire,
Ne ſortent que d'eſprits jaloux ou malcontans:
Je ſuis d'advis de faire, & de les laiſſer dire;
Ils en auront la paine, & nous le paſſetans.

DU BARTAS.

GUILLAUME SALUSTE Seigneur DU BARTAS, Calviniſte, mêla tant qu'il vêcut la profeſſion des armes avec celle des belles lettres. Il naquit en 1545, dans la Gaſcogne, d'un pere qui étoit Tréſorier de France. Henri le Grand, qui étoit pour lors Roi de Navarre, l'employa pour ſes affaires en Angleterre, en Dannemark, & en Eſcoſſe, où le Roi Jacques voulut le retenir, mais inutilement. Il commanda en Gaſcogne une compagnie de cavalerie ſous le Maréchal de Matignon, Gouverneur de la même Province. Il mourut en 1590, ſelon M. de Thou; & en 1591, ſelon M. de Sainte Marthe, âgé de 46 ans. Il a été fort eſtimé de Ronſard, qui ayant lu ſon Poëme de *la Semaine*, qui ne ſeroit pas cependant du goût de ce ſiecle, lui fit préſent d'une plume d'or, & lui témoigna qu'*il avoit plus fait en ſa Semaine, que lui en toute ſa vie.* M. de Thou dit

que *du Bartas* a mérité d'autant plus de gloire, qu'il a eu plus d'obſtacles à ſurmonter pour réuſſir dans la Poëſie Françoiſe; car, ſans parler des emplois militaires auſquels il s'eſt trouvé engagé par les devoirs de ſa naiſſance & de ſa condition dès ſon enfance, il avoit trouvé dans le langage de ſon pays un grand éloignement pour la pureté de la langue Françoiſe. Ce Poëte avoit le génie grand. Il mérita d'être traduit en Latin & en Italien. Il n'aimoit que les grands ſujets. Son ſtyle étoit ſublime; il avoit de la force & de la hardieſſe, de la dignité & de l'abondance. Mais comme la langue Françoiſe n'avoit pas acquis toute ſa perfection, ſes ouvrages paroiſſent avoir quelque choſe de vieux dans le ſtyle. On dit que, quoiqu'il fût Gaſcon, il avoit cependant de lui-même des ſentimens fort modeſtes; qu'il étoit homme de bien, & d'une grande intégrité de mœurs. Ainſi on peut dire qu'il avoit toutes les bonnes qualités d'un Poëte, ſans en avoir les défauts.

DU BARTAS.

HYMNE DE LA PAIX.

SAINTE fille du Ciel, Deeſſe qui rameines
L'antique ſiecle d'or, qui belle raſſereines
L'air troublé des François, qui fais rire nos champs;
Unique eſpoir des bons, juſte effroy des meſchans;
Vierge, depuis vingt ans aux Gaules incognue,
O Paix! heureuſe Paix! tu ſois la bien venue!
Voy comme, à ton retour, ceux qui desja pouſſoyent
Leurs eſcumeux chevaux, & forcenez baiſſoyent
Leurs bois pour ſe choquer, jettent aux pieds leurs armes,
Et d'aiſe tranſportez s'entrebaignent de larmes.
Voy comme derechef les traffiqueurs vaiſſeaux
Deſancrez, vont gliſſant ſur nos marchandes eaux.
Voy comme le Senat, jà par toute la France
Reprent ſon eſcarlate, & la Loy ſa puiſſance.

Voy ſous les flots d'oubly tous nos debats noyez.
Voy rebaſtir les murs que Mars a foudroyez.
D'artiſans occupez voy les boutiques pleines,
De paſteurs, de troupeaux & de bouviers les plaines.
Voy, voy les feux de joye ondoyer juſqu'aux cieux.
Voy le peuple aſſemblé, qui les larmes aux yeux
Prononce ce beau chant, Io! qu'on s'esjouiſſe;
Que du los du Seigneur tout noſtre air retentiſſe;
Du grand Dieu qui nous donne un bien non pourchaſſé,
Un bien qui ſemble un ſonge, un bien par nous chaſſé:
Si qu'oyant, & voyant tant de jointes merveilles,
Nous tenons pour ſuſpects nos yeux & nos oreilles.
Que le Roy, que Monſieur, & que le Navarrois
Soyent nommez ce jourd'huy, d'une commune voix,
Peres de la patrie; & qu'on grave leur gloire
Dans l'airain éternel du temple de memoire,
Pour avoir tant de feux en un moment eſteins,
Deſarmé Dieu de foudre, & de glaives nos mains,
Calmé la paſle horreur des inteſtins orages,
Et fermé le portal du Pere aux deux viſages.
En faveur de ces biens, facent les Cieux pleuvoir
Sur la teſte du Roy l'honneur de ſon avoir!
Que le Duc d'Alençon, avant que l'an remorde
Sa d'or-luyſante queue, exille la Diſcorde
De l'eſprit des Flamans; que tout le Pays-Bas
Eſprouve ſa clemence, ou l'effort de ſon bras;

Et que tousjours vainqueur, il n'arreſte ſa courſe
Qu'il n'ait pour ſon zenith les clairs flambeaux de l'ourſe !
Que le Roy Navarrois, genereux fils de Mars,
Meine boire bien toſt dans l'Hebre ſes ſoldars :
Qu'il ſe face Seigneur des provinces bornées
Du flot des deux grands Mers, & des monts Pyrenées ;
Et qu'il voye à la fin par ſon glaive desfaits
Les tyrans de Maroc, de Tunis & de Fez !
Paſſant par là, mes vœus à leurs voix je marie.
Octroye, ô Tout-puiſſant ! octroye, je te prie,
Ce bon-heur à mes yeux : octroye que mes yers,
Sur l'aſtre de leur los porté par l'univers,
Entre les mieux-diſans me donnent quelque place
Sur le docte-ſommet du tousjours-verd Parnaſſe.
Ainſi di-je à par-moy. Or, Sire, en attendant
Que j'aille ton beau nom par le monde eſpandant,
Je chante le berceau de la terre nouvelle,
Comme un doux avant-jeu d'une chanſon ſi belle.

SONNET.

ENVIEUSE Nature, hé! pourquoy caches-tu
De foreſts, de torrens & de monts ces paſſages
A ceux qui, deſireux de ſe faire plus ſages,
Vont loin de leurs maiſons apprendre la vertu?

POURQUOY caches-tu l'or deſſous un mont battu,
Darolé par les flancs, & par le front d'orages?
Pourquoy clos-tu de rocs & de deſerts ſauvages
L'eau qui fait teſte aux maux dont l'homme eſt combattu?

JE l'ay, dit-elle, fait, pour monſtrer que le Prince
Doit borner ſes deſirs des bords de ſa province:
Je l'ay fait pour monſtrer que l'on ne doit cercher

CE que ſous l'eſpeſſeur de tant de monts je cache:
Je l'ay fait, pour monſtrer qu'il faut que chacun taſche
Conſerver la ſanté qui s'achete ſi cher.

PASSERAT.

JEAN PASSERAT, natif de Troye, fut le premier qui fit voir que la ſcience la plus ſolide & la plus élevée n'avoit rien de commun avec la pédanterie : car encore qu'on fût perſuadé qu'il étoit un des plus ſçavans hommes du ſiécle où il vivoit, comme on le peut voir par la place de Profeſſeur royal en Eloquence qu'il eut après la mort du célébre Ramus, & par l'excellence de ſa Critique qui le fit nommer l'Ariſtarque de ſon ſiécle, il ne laiſſa pas de paſſer à Paris, où il enſeignoit, pour celui qui faiſoit profeſſion de la plus haute & de la plus fine galanterie. Son emploi ne l'empêcha pas de cultiver la Poëſie Latine & Françoiſe. Ses Epigrammes Latines ſont fort eſtimées ; & ſes vers ne laiſſent pas de faire aujourd'hui les délices de quantité de gens d'eſprit, quoiqu'il ait eu le malheur de vivre dans un ſiécle où la langue encore

groſſiere ne s'accordoit pas avec les délicateſſes de la Poëſie. On peut dire cependant qu'il avoit joint à beaucoup d'érudition une rare politeſſe, & qu'il n'avoit de pédant que la robe & le bonnet. Quoiqu'il eût de l'habitude avec tous les gens de qualité de ce tems-là, il ne forma d'étroite liaiſon qu'avec Monſieur de Même, dans la maiſon duquel il paſſa 30 années, & y mourut de paralyſie, l'an 1602, âgé de 73 ans.

Ronſard, Belleau & Baïf l'ont beaucoup eſtimé; & le célébre des Portes a fait voir par ces vers l'eſtime qu'il avoit pour ſa memoire:

TU reſtois, Paſſerat, du bon ſiecle paſſé,
Siecle où les doctes Sœurs avoient tant de puiſſance;
Et tes chers compagnons, grand' lumiere de France,
Belleau, Baïf, Ronſard, t'avoient tous devancé.

SEUL de ces demy-Dieux, tu nous fus délaiſſé,
Comme un gage dernier de l'antique excellence,
Afin que ta ſplendeur eſblouiſt l'ignorance,
Et fiſt voir de combien ce ſiecle a rabaiſſé.

MAIS

MAIS voyant qu'icy bas ta demeure étoit vaine,
Le deſtin favorable a mis fin à ta peine,
Enrichiſſant le ciel d'un ſi divin flambeau.

PASSERAT, dont les vers coulent comme ambroſie,
Si tu veis de ton temps naître la Poëſie,
Je puis dire à ta mort l'avoir vue au tombeau.

On dit que, ſur la fin de ſa vie, nonobſtant ſon incommodité qui le retint cinq années dans le lit, & la vue qu'il avoit perdue, ſon humeur gaie & enjouée lui fit compoſer ſon Epitaphe, qu'on voit aux Jacobins de la rue ſaint Jacques :

HIC ſitus in parvâ Janus Paſſertius urnâ,
Auſonii Doctor regius eloquii.
Diſcipuli memores, tumulo date ſerta Magiſtri;
Ut vario florum munere vernet humus.
Hoc culta officio mea molliter oſſa quieſcent,
Sint modò carminibus non onerata malis.

On ne ſera pas fâché de voir ces deux vers François, qui rendent aſſez bien le ſens de de cette Epitaphe :

Afin que rien ne poiſe à ma cendre & mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargés point ma tombe.

PASSERAT avoit accoûtumé de dire qu'il préféroit au Duché de Milan, l'Ode que Ronſard avoit faite pour le Chancelier de l'Hôpital.

PASSERAT.

Metamorphoſe d'un Homme en Oiſeau.

MARS eſt paſſé ; voicy le premier jour ;
Du mois ſacré à la mere d'Amour.
Dites, oiſeaux de diverſe peinture,
Sentez-vous point rajeunir la Nature ?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants ;
Resjouyſſez les foreſts & les champs.
En recompenſe, icy giſant à l'ombre,
Je chantetay quelqu'un de votre nombre,
Qui autrefois entre nous a veſcu,
Ore eſt oiſeau, & s'appelle Cocu ;
Fameux oiſeau, de qui priſt la ſemblance
Le Roy du ciel, qui la tempeſte lance,
Pour aſſeurer le courage peureus
De ſa Junon au combat amoureus.

CE Cocu fut un bourgeois de Corinthe ;
Fort ombrageux, & ſujet à la quinte,

Puiſſant d'amis, pere aux eſcus contens,
Mais qui avoit paſſé ſon meilleur temps.
Il eſpouſa une femme gentille,
Belle, en ſa fleur, fine, accorte, & ſubtille;
Dont Cupidon le ſceut tant enflamer,
Qu'il l'aima trop, ſi l'on peut trop aimer.
Il ne taſchoit ſinon qu'à lui complaire:
Voire faiſoit plus qu'il ne pouvoit faire.
Ce bon vieillot juroit tous ſes grands Dieux
Qu'il l'aimoit plus que ſon cœur, ny ſes yeux.
En peu de temps l'eſpouſe jeune & roide
Rompit les reins à la vieilleſſe froide.
Le bon hommeau qui veit que longuement
Ne fourniroit à tel appointement,
Ayant tiré ſes plus grands coups de lance,
Eut ſon recours à ſainte remonſtrance.
De mary donc il devint ſermonneur,
Qui ne preſchoit que vertu, & qu'honneur,
Que bon renom. C'eſtoit tout ſon langage,
Qu'il faut garder la foy en mariage;
Que du logis femme ne doit ſortir
Sans ſon mary. Il l'euſt peu convertir,
A ce qu'on dit, ſi l'archerot qui vole
Se contentoit ſeulement de parole:
Ce qu'il ne fait: il eſt par trop diſpos,
Volage, ardent, ennemy de repos,
Pour endurer qu'une belle jeuneſſe
Languiſſe à l'ombre, & moyſiſſe en pareſſe.

Aſſez de fois elle en monſtra ſemblant ;
Dont le mary, chaude fiévre tremblant,
Laiſſa gliſſer dedans ſa fantaiſie
Un certain mal qu'on nomme Jalouſie.
Si toſt qu'au vif de ce mal il fut poingt,
Qui met au front cornes qu'on ne voit point ;
Sot, il voulut tenir ſa femme en mue ;
Luy defendit de ſe monſtrer en rue ;
Veilloit après, ne ceſſoit d'eſpier ;
A ſon œil meſme il ne s'oſoit fier.
Mal eſt gardé ce que garde la crainte !
Le corps eſtoit au logis par contrainte ;
L'eſprit dehors à ce ſeul but tendoit
De faire en bref ce qu'on lui defendoit.
C'eſt la couſtume ; il ſe pique & s'offenſe
Plus aigrement de plus aigre defenſe.
Ainſi voit-on les villageois, troublez
Contre un torrent qui vient gaſter leurs blez,
Dreſſer rempars de fagots & d'argile,
Se travaillans d'une peine inutile :
Cela ne ſert, ſinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arreſter ;
Il pouſſe avant ſon onde courroucée ;
Puis quand il a mis à bas la chauſſée,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'eſpoir du laboureur.

POUR abbreger, dès la premiere année,
Elle trouva party par ſa menée.

Alors conclut de quitter ſon griſon ;
Quoy qu'il en fuſt, & ſortir de priſon :
Aſſigne un jour (Venus c'eſtoit ta feſte) ;
Tous ſes habits dès le ſoir elle appreſte ;
Part au matin avec un jeune amy,
Sans dire adieu au bon homme endormy.
A ſon reſveil qu'il ſe trouve ſans elle,
Saute du lict ; ſes valets il appelle,
Puis ſes voiſins ; leur conte ſon malheur ;
S'eſcrie au feu, au meurtre, & au voleur.
Chacun y court. La nouvelle entendue
Que ce n'eſtoit qu'une femme perdue,
Quelque goſſeur de rire s'eſclatant,
Va dire, O Dieux, qu'il m'en advienne autant !
La perte, jointe avec la moquerie,
Firent tourner ſes douleurs en furie :
Sort de la ville, & ſort auſſi du ſens :
Par les chemins il demande aux paſſans,
Sçavez-vous point là où elle eſt allée ?
Ma femme, helas ! ma femme on m'a vollée.
Il arrachoit ſa barbe & ſes cheveux,
Rempliſſoit l'air de regrets & de vœux ;
Contoit aux Vents, au Soleil, à la Lune,
Aux durs rochers ſa piteuſe fortune.

MENANT tel deuil ſept grands jours tous entiers,
Alla, revint, par voyes & ſentiers,

Par monts, par vaux, par bocage, & par
lande,
Sans avaller breuvage ny viande;
Et n'ayant plus que les os & la peau,
Sembloit un corps deterré du tombeau.
Le Ciel, qui voit un ſi cruel martyre,
En prend pitié, & en fin l'en retire.
Car une fois de douleur conſumé,
Comme il menoit ſon dueil accouſtumé;
La voix luy fault: & par miracle eſtrange,
Sa bouche ouverte en un long bec ſe change.
Tirer penſoit barbe & cheveux chenus;
Barbe & cheveux plume eſtoient devenus:
Plume devint ſa robe par derriere;
Et chaque bras eſt une aile legere.
Lors il perd terre; & s'elevant en l'ær,
Cocu parfait encommence à voler,
Bien eſbahy de perdre ſa figure
En un moment par ſa meſaventure;
Comme jadis Picus fut eſtonné
Quand une Fée en Picmars l'eut tourné;
Frapé trois fois de ſa verge charmée,
Pat un deſpit de n'eſtre point aimée.

AINSI ſoudain ce miſerable amant
Eſt faict oiſeau, & ſi ne ſçait comment.
Il fuit ſoy-meſme, & ſa forme nouvelle;
Qui tient du Sacre & de la Colombelle:

S'envole au bois, au bois ſe tient caché ;
Honteux d'avoir ſa femme tant cherché.
Et neantmoins quand le printemps renflame
Nos cœurs d'amour, il cherche encor ſa femme ;
Parle aux paſſans, & ne peut dire qu'Où ;
Rien que ce mot ne retint le Coucou
D'humain parler : mais par œuvres il monſtre
Qu'onc en oubly ne miſt ſa mal-encontre.
Se ſouvenant qu'on vint pondre chez luy,
Venge ce tort ; & pont au nid d'autruy.
Voilà comment ſa douleur il allege.
Heureux ceux-là qui ont ce privilege !

ELEGIE.

D'un Amant parlant à une Porte.

L'HUMIDE nuict, nourrice des Amours,
A ja parfaict la moitié de ſon cours ;
L'oiſeau creſté déſja le jour ſalue :
Et je demeure encore emmy la rue.
Devant un huis inhumain eſtendu,
J'ay trop long temps mon bon heur attendu.
Gons, & Verrous, & toy Porte fermée,
Permettez-moy de voir ma bien-aimée.

Porte

Porte m'amie, helas! ſouvienne-toy
De mon merite, & de ma ferme foy.
De maintes fleurs j'ay la place ſemée
En ton honneur, & ſi t'ay parfumée
De bonne odeur: j'ay baiſé ton loquet;
Y attachant tous les ſoirs un bouquet,
Quand humblement te faiſois ma priere,
A fin d'avoir ſecours en ma miſere.
J'ay repaſſé cent & cent fois le jour
Pardevant toy, pour te faire la cour.
Tu as ouy le matin des aubades,
Lais, virelais, & chanſons, & ballades.
J'ay trembloté, j'ay martelé des dents
Au cœur d'hiver, penſant entrer dedans.
Teſmoins en ſont les Aſtres & la Lune,
Qui ont ſouvent pitié de ma fortune.

Huis envieux, qui caches les beautez,
Si ſur ton ſueil j'ay rompu mes coſtez,
Fay-moy ce bien que leans je demeure
Tant ſeulement quelque demy quart-d'heure.
Oy comme il pleut: ton guichet ſoit ouvert
Au pauvre amant, pour le mettre à couvert.
Porte cruelle, & quaſi auſſi dure
Que celle-la pour qui la mort j'endure,
Tu fais la ſourde, & je perds mes propos.
Va, ton marteau ne te laiſſe en repos!

Tousjours ſur toy vienne ſouffler la biſe ;
Tombe la greſle, & le foudre te briſe !
Autre peinture on ne liſe en tes aiz
Que des gibets, & cornus marmouzets !
Les chiens paſſans y facent leur ordure !
Tousjours ſois-tu ſujette à toute injure !

Sot que je ſuis ! qu'eſt-ce que je maudy !
Pardonne moy, Porte ; je m'en dedy :
Je n'en puis mais, ſi je t'ay dict outrage ;
Ce n'eſt pas moy, c'eſt l'amoureuſe rage
Qui contraint l'homme, inſenſé, furieux,
De blaſphemer la puiſſance des dieux.
Faiſons la paix. Porte, je te pardonne ;
Pardonne moy, & ouvre toy, mignonne.
Si tu ne veux, atteinte de pitié,
T'ouvrir du tout, ouvre toy à moitié :
Ou deux fois moins ; je trouveray paſſage ;
Amour m'a faict ſi maigre à ceſt uſage.
Je ne crais point d'eſtre veu, ny ſurpris ;
Amour ruſé m'a ſes ruſes appris.
A tout le moins, que ma voix trouve place
Par quelque fente & petite crevace,
Tant qu'elle puiſſe à Madame venir,
Pour de mes maux luy faire ſouvenir.
Ha ! j'ay eſpoir de meilleure adventure.
On vient à l'huis, on touche à la ſerrure.

Je ſuis trompé : l'huis, ainſi que devant,
Demeure clos ; c'eſtoit le bruit du vent,
Qui avec luy ce bel eſpoir emporte.
Adieu l'eſpoir, & au diable la Porte.

ELEGIE.

VIVONS, aimons ; paſſons nos jeunes
En ce plaiſir, ſans peur des médiſans.
Si en aimant nous conſumons noſtre âge,
A nul qu'à nous nous ne portons dommage.
Par nos deſſeins, du Rhin au chef cornu
Des Reiſtres noirs l'orage n'eſt venu
En ce païs planter ſes mœurs eſtranges,
Scier nos bleds, & faire nos vendanges ;
Ainſi qu'on voit les goulus eſtourneaux
Piller la vigne, & tromper les tonneaux
Qui s'attendoient d'avoir bonne vinée.
Par noſtre brigue & par noſtre menée,
On n'a rompu aſſez mal à propos
Des citoyens le publique repos.
Si, comme nous, chacun euſt eu envie
D'uſer en paix le reſte de ſa vie,
Les paiſans près la ville de Dreux,
Pouſſans le ſoc dans les ſeillons poudreux,

Ne heurteroyent parmy les dures mottes
Tant de nos os & vuides bourguignottes :
Ny ſainct Denys par nos glaives trenchans
En noſtre ſang n'euſt veu nager ſes champs,
Qui demourront à tout jamais infames
Pour tant de corps orfelins de leurs ames,
Corps tous François en un meſme nourris,
Avant le temps en leur terre pourris :
Ny la Dordonne, & la trouble Charante
Qui de ſes pleurs enfle ſon eau courante,
N'euſt apperçeu tant d'hommes de valeur
Rougir ſes bords au troiſiéme malheur
De noſtre France (à peine encore noſtre)
Qui veut (helas !) d'un bras ſe couper l'autre.

CE n'eſt ainſi, s'il s'eſmeut un debat
Entre amoureux, qu'on ſe porte au combat,
Des yeux frians où Cupidon ſe joue,
On fait tomber un cryſtal ſur la joue
De ſa maiſtreſſe, où ſe vient rallumer
Par la cholere un aſpre feu d'aimer ;
Et tout au pis, d'une main plus irée
Elle ſe voit ſa robe dechirée.
Puis elle vient ſe vanger à ſon tour
De ce jaloux, ſacrilege en amour ;
Et luy diſant mainte agreable outrage,
D'ongles rongnez l'eſgratigne au viſage.

Voilà comment le courroux embraſé
Des amoureux, eſt tantoſt appaiſé,
Sans deſerter les campagnes fertiles
Par feux & ſang, & par rages civiles.
Loin de moy ſoit une telle fureur:
J'aime la paix, j'ay la guerre en horreur.
Ce n'eſt pas moy qui glorieux demande
D'eſtre à l'aſſaut le premier de la bande.
Autre que moy, d'un plomb outrepercé,
Ira roulant au plus bas d'un foſſé.
Mes plus grands coups, ma vaillance, & mes armes,
Ce ſont mes vers, ma priere, & mes larmes;
Dont, ſi j'avoy Madame combatu,
Juſques au ciel monteroit ma vertu:
Mais ſi ſur moy ſa rigueur eſt plus forte,
Je veux mourir de dueil devant ſa porte.

SONET.

LA Femme & le Procès ſont deux choſes ſemblables :
L'une parle tousjours, l'autre n'eſt ſans propos ;
L'une aime à tracaſſer, l'autre hait le repos ;
Tous deux ſont deſguiſés, tous deux impitoyables ;

TOUS deux par beaux preſens ſe rendent favorables ;
Tous deux les ſuppliáns rongent juſques à l'os ;
L'une eſt un profond gouffre, & l'autre eſt un chaos
Où s'embrouille l'eſprit des hommes miſerables ;

TOUS deux, ſans rien donner, prennent à toutes mains ;
Tous deux en peu de temps ruinent les humains ;
L'un attize le feu, l'autre allume les flames ;

L'UN aime le debat, & l'autre les diſcords.
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords ;
Il faudroit qu'aux procès il mariaſt les Femmes.

SAUVEGARDE

Sous la Maiſon de Baignolet, contre les Reiſtres.

EMPISTOLE'S au viſage noirci,
Diables du Rhin, n'approchés point d'ici:
C'eſt le ſejour des Filles de Memoire.
Je vous conjure en liſant le grimoire,
De par Bacchus, dont ſuivés les guidons;
Qu'alliés ailleurs combattre les pardons.
Volés ailleurs, meſſieurs les heretiques:
Icy n'y a ni chappes ni reliques.
Les oiſeaux peints vous diſent en leurs chants;
Retirés-vous, ne touchés à ces champs:
A Mars n'eſt point ceſte terre ſacrée,
Ains à Phœbus, qui ſouvent s'y recrée.
N'y gaſtez rien, & ne vous y joués.
Tous vos chevaus deviendroient encloués;
Vos chariots, ſans aiſſeuils & ſans roues,
Demeureroient verſés parmy les boues.
Encore un coup, ſans eſpoir de retour,
Vous trouveriés le Roi à Montcontour;
Où maudiriez votre folle entrepriſe,
Raſſiegeants Mets gardé du Duc de Guyſe;
Et en fuyant, batus, & deſarmés,
Boiriez de l'eau, que ſi peu vous aimés.

Gardés vous donc d'entrer en ceſte terre.
Ainſi jamais ne vous faille la guerre :
Ainſi jamais ne laiſſiez en repos
Le porc ſallé, les verres, & les pots :
Ainſi tousjours piſſiés-vous ſoubs la table :
Ainſi tousjours couchiés-vous à l'eſtable,
Vaincueurs de ſoif, & vaincus de ſommeil ;
Enſevelis en vin blanc & vermeil,
Sales & nuds, veautrés dedans quelque auge ;
Comme un ſanglier qui ſe ſouille en ſa bauge.
Brief, tous ſouhaits vous puiſſent advenir,
Fors ſeulement d'en France revenir,
Qui n'a beſoin, ô eſtourneaus eſtranges,
De voſtre main à faire ſes vendanges.

ODE.

Du premier jour de May.

LAISSON le lit & le ſommeil
Ceſte journée.
Pour nous l'Aurore au front vermeil
Eſt desja née.
Or que le ciel eſt le plus gay,
En ce gracieus mois de May,

Aimon, mignonne;
Contenton notre ardent desir.
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

VIEN, belle, vien te pourmener
Dans ce bocage,
Entens les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais escoute comme sur tous
Le rossignol est le plus dous,
Sans qu'il se lasse.
Oublion tout deuil, tout ennuy
Pour nous resjouyr comme luy:
Le Temps se passe.

CE vieillard contraire aus amans
Des aisles porte;
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loing emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Melancholique, tu diras:
J'estoy peu sage,
Qui n'usoy point de la beauté
Que si tost le Temps a ostē
De mon visage.

LAISSON ce regret & ce pleur
A la vieilleſſe ;
Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeuneſſe.
Or que le ciel eſt le plus gay,
En ce gracieus mois de May,
Aimon, mignonne ;
Contenton noſtre ardent deſir.
En ce monde n'a du plaiſir
Qui ne s'en donne.

CHANSON.

BELLE, ta beauté s'enfuit :
Cueillons enſemble le fruit
De la jeuneſſe gaillarde.
Pendant qu'en avons le temps,
Rendons nos deſirs contens.
Beauté n'eſt un fruit de garde.

Conſolation de Paſſerat deſrobé.

PASSERAT, que ne fais-tu
De neceſſité vertu ?
Où eſt la philoſophie,
Qui les eſprits fortifie ?
Ne ſoi point tant eſperdu.
Et bien ! c'eſt argent perdu.
Pour comble de ton dommage,
Veus-tu perdre le courage ?
Es-tu ſeul en ces malheurs
Ruiné par les voleurs ?
Tout ce qui le cœur te ronge
Ce n'eſt que l'ombre d'un ſonge,
Que la Fortune aus humains
Depart d'inegales mains,
Puis leur oſte, & le retire,
Selon qu'elle ſe veult rire.
Il te reſte, Dieu merci,
Et ancre & papier auſſi ;
Il te reſte quelque livre ;
C'eſt encor moyen de vivre.
Ceſſe de te tourmenter,
Et va des vers preſenter
A monſieur de Bell'aſſiſe.
Si ta Muſe il favoriſe,

Comme il a accouſtumé,
Tu ſera toſt remplumé.
Va donc, & te recommande
De par la neufvaine bande,
Le priant d'affection
Qu'il penſe à ta penſion.

SONET.

CELUY qui n'a pas veu comment la mer Ægée
Heurtant contre ſa rive eſcume en ſa fureur;
Comment la foudre craque, eſclatant ſon horreur
Sur quelque groſſe tour dont la terre eſt chargée;

QUI n'a pas veu comment la lyonne outragée
D'un rugir gemiſſant ſe fend preſque le cueur;
Et ce qu'oit le chaſſeur à demi mort de pœur
Laiſſant ſur l'autre bord la tigreſſe enragée;

VIENNE en noſtre logis. Il entendra ſouvent
Les muglements des bœufs, & l'orage des vents;
Les marteaus & canons, le foudre & la tempeſte:

BREF il orra l'enfer, & ce qu'on peut nommer
D'impetueus au ciel; en la terre, en la mer.
Noſtre hoſteſſe, Ronſard, ſeule a tout en ſa teſte.

SONET.

QUI de ſes propres mains a eſtranglé ſon pere ;
Qui a meurtry ſa mere, & a tué ſa ſœur ;
Qui, comme les Titans, aus Aſtres a faict peur ;
Et qui a fait manger ſes neveus à ſon frere ;

QUI ſon plus grand amy, au temps de ſa miſere,
A vendu pour argent, ou livré par faveur ;
Qui, cruel, a fiché ſa dague dans le cueur
De ſon hoſte ancien, ſans ouyr ſa priere ;

QUI a rompu l'humaine & la divine loy ;
Qui a trahi ſa foy, ſon pays, & ſon Roy,
Et allumé les feus d'une guerre civile :

QUICONQUE eſt celuy-là, s'il veut que ſes pechés
Ne luy ſoient à la fin devant Dieu reprochés,
Qu'il diſne à Artenay, & ſoupe à Angervile.

SONET.

JE n'ay reçeu de toy qu'une faveur petite
De deux maigres baizers, chichement departis;
L'un quand je m'en allay, l'autre quand tu partis;
Eſt-ce là tout le bien que tel amour merite?

Mille ſoucis cuiſans vont trainant à leur ſuite
Ces umbres de baiſers, de tes lévres ſortis;
Et ralumants les feus desja preſqu'amortis,
Me font chercher Amour lors que plus je l'evite.

Par eus ſont retombez en leur vieille priſon
Ma chere liberté, mes ſens, & ma raiſon,
Sans vice avoir commis, ſi t'aimer n'eſt un vice.

LA, cruelle, tu veus mon treſpas avancer:
Et quand je ſeray mort, pour m'en recompenſer,
Ainſi qu'à domp Carlo me faire un beau Service.

SONET.

ROSSIGNOL roi des bois, vous Tourtre solitaire,
Linotes, & Tarins, & vous Chardonnerets:
Gentils muſiciens des champs & des foreſts,
Qui vous plaignés du mal dont je ne me puis taire;

DONNEZ commun ſecours à un commun affaire;
Plus heureus j'en ſeray, plus heureus vous ſerés.
Ainſi les treſbuchets, les gluaus, & les rets
Des traiſtres oiſeleurs ne vous puiſſent mal faire.

JE vous pri', mes mignons, & vous conjure tous;
Si vous reconnoiſſés un oiſeau entre vous
Que l'on appelle Amour, (c'eſt luy qui nous affole)

DES ongles & du bec, dont vous eſtes armés,
Bourrez-le moy ſi bien, & ſi bien le plumés,
Que jamais le cruel en nos cueurs ne revole.

SONET.

Sur la Pais de l'an M. D. LXX. dont la negociation a duré juſqu'au neufviéme mois.

FRANCE, tu ne peus eſtre encore un coup deceue;
Plus n'eſt encontre toy le mal-heur conjuré.
Ceſte Pais te rameine un repos aſſuré,
Dont tu n'avois encor ſinon l'ombre apperceue.

SI tu as de deux Pais double guerre receue,
Ne t'eſmerveille point de ce mal enduré;
Car l'une & l'autre Pais qui n'a guere duré,
Preſque fut enfantée auſſi toſt que conceue.

MAIS la troiſieſme Pais n'eſt un fruict avorté:
Pallas juſqu'à neuf mois au cerveau l'a porté,
Elle accouche au neufieſme, & à toy s'en delivre.

RECEVANT ceſte Pais, commence à t'esjouyr.
Ce n'eſt pour peu de mois que tu doibs en jouyr:
Puiſqu'elle eſt née à terme, elle eſt pour long temps vivre.

SONNET.

SONET.

SIRE, Thulene eſt mort ; j'ay veu ſa ſepulture ;
Mais il eſt preſque en vous de le reſuſciter.
Faictes de ſon eſtat une Poëte heriter :
Le Poëte & le Fou ſont de meſme nature.

L'ON fuit l'ambition, & l'autre n'en a cure ;
Tous deux ne ſont jamais leur argent profiter ;
Tous deux ſont d'une humeur aiſée à irriter ;
L'un parle ſans penſer, & l'autre à l'aventure ;

L'UN a la teſte verte, & l'autre va couvert
D'un joly chapperon faict de jaune & de vert ;
L'un chante des ſonets, l'autre danſe aux ſonettes.

LE plus grand different qui ſe treuve entre nous,
C'eſt qu'on dict que tousjours Fortune aime les Fouls.
Et qu'elle eſt peu ſouvent favorable aus Poëtes.

SONET.

OISELEUR mon amy, veux-tu eſtre riche homme ?
Je t'enſeigne un moyen pour fuyr pauvreté.
Laiſſe tous ces oiſeaus voler en liberté ;
Ne tends qu'à un oiſeau, oiſeau qu'Amour on nomme.

C'EST luy qui a jadis, pour le pris d'une pomme ;
Du ſuperbe Orient l'empire en bas jetté ;
Qui faict naiſtre en hyver dans nos cœurs un eſté ;
Qui trouble notre eſprit, & qui rompt noſtre ſomme.

SI tu prens ceſt oiſeau, merveille des oiſeaus.
Qui a faict, & doit faire au monde tant de maus ;
Tu auras plus de lard, plus d'œufs, & de fromages ;

QUE n'en gaigne un chaſſeur, quand au bois il a pris
Quelque grand vieus regnard, ou bien quelque loup gris,
Dont il porte la peau, queſtant par les villages.

SONET,

Du Parlement tranſporté aux Auguſtins, pour le mariage du Roy Charles IX.

OU s'en va le procez ? Qui faict trouſſer bagage
A ce monſtre noiſif contraire aux bons accords :
Monſtre a beaucoup de chefs, entés en meſme corps,
Qu'il nourrit de deſpens, d'intereſt & dommage ?

PRESIDENS, Conſeillers, & tout leur equipage
D'advocats, procureurs, qui vivent de diſcords,
Huiſſiers, greffiers, ſergens, & teſmoins, & records,
Fuyent devant la Pais qu'ameine un Mariage.

La cour chaſſe la cour. Amour ferme & loyal
Deſloge le Palais du grand Palais Royal,
Trop ſuperbe ſejour pour une plaiderie.

C'eſt pourquoy le Procez, qui ſe voit deſnicher ;
Et que rien ne luy vaut debatre & ſe faſcher,
Par deſpit ſe va rendre en une Moinerie.

SONET,

A la Roine Elizabeth d'Auſtriche, ſur ſa groſſeſſe, & l'appetit qu'elle a pris à des Olives.

QUELLE ſera, Roine, notre eſperance?
Que ſentés-vous en vos flancs ſe mouvoir?
Phœbus m'a dict, qui le peut bien ſçavoir,
Qu'avés conçeu le repos de la France.

IL a dict vray: j'en ay ferme aſſurance.
Amour y vint quand vous la vinſtes voir.
Mars voiſe ailleurs eſſayer ſon pouvoir:
La Paix doit faire icy ſa demeurance.

PUIS voſtre enfant, comme ſouvent advient,
Se ſentira du deſir qui vous vient:
Ainſi que vous il aimera l'Olive.

RIEZ, François, qui de guerre eſtes las;
Il faut, où eſt l'Olive de Pallas,
Que Mars y meure & que la Pais y vive.

SONET,

De la petite damoiſelle Judith de Meſmes.

TROP cruelle, ou trop fine, a eſté ma maiſtreſſe,
Que jamais je ne ſceu convertir à m'aimer :
J'en veus une ſervir qu'on ne puiſſe blaſmer
De trop de cruauté, ny de trop de fineſſe.

AMOUR, qui eſt enfant, à un enfant m'addreſſe ;
C'eſt des yeus de Judith qu'il me vient enflamer.
Son trait la trouvera plus tendre à entamer
Que l'orgueil endurci d'une ferme jeuneſſe.

QU'ON ne m'allegue point que petite eſt m'amour :
Plus un feu eſt petit, & mieus peut-on l'eſtaindre.
J'ay temps & liberté de luy faire la cour,

TANDIS qu'elle eſt petite, & qu'il n'y a que craindre ;
Sa grace & ſa beauté croiſſent de jour en jour :
Si j'attendois plus tard, je n'y pourrois atteindre.

QUATRAIN.

VERRONS-nous point la Paix fleurir en ceſte terre ?
Ma foy, je croy que non, ou qui dure long temps :
Car, ſi on fait la paix, j'y voy des mal-contens ;
Et par les mal-contens recommence la guerre.

QUATRAIN.

Sur la pacification des ſeconds troubles, faicte par Monſieur Montmorency.

SI la Guerre a tué Anne Montmorency,
Sans vengeance pourtant là bas ſon ombre n'erre :
François, pareil en force & en conſeil auſſi,
Vengeant ſon pere mort, a faict mourir la Guerre.

HUITAIN.

Des trois Vertus Theologales en un mariage.

CE bon homme eſt ſauvé, au moins comme je croy,
Qui, conduit d'Eſperance, eſt entré en meſnage;
Qui ne penſe à nul mal, ains à la bonne Foy
A ſon col attaché au joug de mariage.
Pour gaigner Paradis, que faut-il davantage
Qu'Eſperance & que Foy? eſt-ce la Charité?
Elle eſt avecques luy: ſi l'on dit verité,
Sa femme ſeule en a pour tout le voiſinage.

VILLANELLE.

J'AY perdu ma Tourterelle:
Eſt-ce point celle que j'oy?
Je veus aller après elle.

TU regretes ta femelle,
Helas! auſſi fai-je moy;
J'ai perdu ma Tourterelle.

SI ton amour eſt fidelle,
Auſſi eſt ferme ma foy;
Je veus aller après elle.

TA plainte ſe renouvelle;
Tousjours plaindre je me doy:
J'ai perdu ma Tourterelle.

EN ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voy:
Je veus aller après elle.

MORT, que tant de fois j'appelle;
Pren ce qui ſe donne à toy.
J'ay perdu ma Tourterelle;
Je veus aller après elle.

QUATRAIN.

A Monſieur de Soucy Threſorier de l'Eſpargne, pour avoir de luy une Reſcription.

MES vers, Monſieur, c'eſt peu de choſe;
Et, Dieu mercy, je le ſçay bien:
Mais vous ferés beaucoup de rien,
Si les changés à voſtre proſe.

QUATRAIN.

QUATRAIN,

A Madamoiſelle Judith de Meſmes.

DE vers je vous eſtrene, & vous ne ſçavez lire,
Qui n'eſtes qu'un enfant : quelqu'un s'en pourroit rire.
Toutefois Cupidon, enfant qui n'a point d'yeus,
Reçoit ſeul plus de vers que tous les autres dieux.

AUTRE,

A Madamoiſelle Marguerite Barguin ſa couſine, qui ſe plaint de n'avoir aſſez beau nom.

SI voſtre nom ne vous ſemble pas beau,
Il faut prier Amour & Hymenée
De le changer, & que d'un nom nouveau
Au nouvel an vous ſoyés eſtrenée.

ESTRENES,

A Madamoiſelle Judith de Meſmes.

SI la Pais, qui ceſte année
Fait en France ſon retour,
Par un bon aſtre amenée,
S'accompaigne de l'Amour,
Et l'Amour de l'Hymenée,
Je ſens arriver le jour
Que vous ſerés eſtrenée.

EPITAPHE.

JEAN PASSERAT icy ſommeille;
Attendant que l'Ange l'eſveille;
Et croit qu'il ſe reſveillera
Quand la trompette ſonnera.

S'IL faut que maintenant en la foſſe je tombe;
Qui ay tousjours aymé la pais & le repos,
Afin que rien ne poiſe à ma cendre & mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargés point ma tombe.

BERTAUT.

JEAN BERTAUT, Evêque de Sées, natif de Condé au Perche, Prélat d'un grand mérite & d'une rare probité, étoit d'une illuſtre famille. Il comptoit parmi ſes ancêtres *Jean Bertaut*, Secrétaire du Roi Charles VI, qui fut employé par ce Prince dans les plus importantes affaires de ce tems-là. Le Roi Henri III ayant appellé notre Poëte auprès de lui, le fit Secrétaire du Cabinet, & quelque tems après ſon Lecteur, parce que le Cardinal du Perron s'étant éloigné de la cour pour des raiſons importantes, il eut les deux Charges, & enſuite celle de Conſeiller d'Etat. Il fut depuis nommé à l'Evêché de Chaalons qu'on croyoit vacant, étant déja Aumonier de la Reine Catherine de Medicis, & Abbé d'Aunay, & mourut enſuite Evêque de Sées.

Il vivoit du tems de Ronſard & de des Por-

tes : il disoit ordinairement qu'il devoit à Ronsard tout ce qu'il sçavoit de la Poësie ; qu'à l'âge de seize ans il étoit devenu amoureux de ses ouvrages ; mais qu'ayant trouvé beaucoup de difficulté à les imiter, il avoit trouvé plus de facilité à imiter des Portes. Cependant, au jugement d'une dame du premier mérite de ce tems-ci, *Bertaut* s'est fait un chemin particulier entre Ronsard & des Portes. Il a plus de clarté que le premier, plus de force que le second, & plus d'esprit & de politesse que tous les deux ensemble.

Bertaut a fait quelques couplets de chanson si beaux, que Messieurs du Port-Royal en ont mis un dans leur *Commentaire sur Job* :

FELICITE' passée,
Qui ne peux revenir ;
Tourment de ma pensée,
Que n'ay-je, en te perdant, perdu le souvenir !

HELAS ! il ne me reste
De mes contentemens,

Qu'un ſouvenir funeſte,
Qui me les convertit à toute heure en tourments.

Le ſort plein d'injuſtice
M'ayant enfin rendu
Ce reſte un pur ſupplice ;
Je ſerois plus heureux ſi j'avois plus perdu.

Bertaut a fait encore trois belles ſtances qu'on n'a pas miſes dans ce Recueil, parce qu'on n'y a pas voulu metre des fragmens. Après avoir dit qu'il ne vouloit plus aimer, il reprend ainſi :

Mais pourquoi me voudroi-je eſſayer de guerir ;
Sçachant bien que mon mal reſſemble à ces ulceres
Qu'on ne ſçauroit fermer ſans ſe faire mourir,
Et de qui les douleurs ſont des maux neceſſaires.

Non, non, ne tuons point un ſi plaiſant ſouci :
Rien n'eſt doux ſans amour en cette vie humaine.
Ceux qui ceſſent d'aimer, ceſſent de vivre auſſi,
Ou vivent ſans plaiſir comme ils vivent ſans peine.

Tous les ſoucis humains ſont pure vanité ;
D'ignorance & d'erreur toute la terre abonde :
Et conſtamment aimer une rare beauté,
C'eſt la plus douce erreur des vanitez du monde.

Bertaut étant malade, une dame de ſes amies lui dit, que ſon mal venoit de ce qu'il aimoit trop l'étude, & qu'il liſoit trop. Il lui répondit par ces vers :

INCREDULE beauté, votre ſeule ignorance,
Non une ſi louable & noble intemperance,
Par faute de ſecours me conduit au trépas ;
Ou bien, ſi la douleur qui m'abbat ſans remede ;
Procede de trop lire, helas ! elle procede
De lire en vos beaux yeux que vous ne m'aimez pas.

Il a traduit & paraphraſé les Pſeaumes en vers François avec beaucoup de ſuccès ; & Ronſard ne lui trouvoit point d'autre défaut que d'être trop retenu pour un jeune Poëte. Ceux qui liront ſes ouvrages, remarqueront beaucoup d'eſprit & de politeſſe, avec une grande pureté pour le tems où il vivoit, & une heureuſe facilité.

BERTAUT.

CANTIQUE,

Dont l'Argument eſt pris du premier Pſeaume de David.

BIEN-HEUREUX eſt celuy qui, parmi les delices
Dont le monde a ſucré le poiſon de ſes vices,
Et parmy tant d'apaſts à mal faire allechans,
Regit ſi prudemment les deſirs de ſon ame,
Que nul ſecret remors ſon courage n'entame
Pour avoir augmenté le nombre des méchans :

QUI n'admire en ſon cœur rien qui ſoit ſous la Lune:
Qui ne fait point hommage au ſceptre de fortune :
Qui ne luy laiſſe avoir nul empire ſur ſoy :
Qui vrayement & d'effect eſt ce qu'il veut pareſtre :
Qui de nul maiſtriſé, de ſoy-meſme eſt le maiſtre,
Regnant ſur ſes deſirs, & leur donnant la loy :

QUI liſant jour & nuict des yeux de la penſée
La loy du Tout-puiſſant en ſon ame tracée,
Conçoit de beaux deſirs, produit de beaux effects:
Et de qui le courage abhorrant la vengeance,
D'un volontaire oubli noye en ſa ſouvenance
Les torts qu'il a receus, & les biens qu'il a faits:

QUI ne pouvant du corps s'eſloigner de la pompe
Des folles vanitez dont le luſtre nous trompe,
S'en va de la penſée & de l'ame eſloignant;
Si bien qu'au monde meſme il eſt abſent du monde;
Et n'a rien ès grandeurs dont ſa fortune abonde
De ſi grand qu'un grand cœur ſans fard les deſdaignant.

CET homme-là reſſemble à ces belles olives
Qui du fameux Jourdain bordent les vertes rives;
Et de qui nul hyver la beauté ne deſtruit;
Les ruiſſelets d'eau vive autour d'elles gazouillent;
Jamais leurs rameaux verds leur printemps ne deſpouillent;
Et touſjours il s'y trouve ou des fleurs ou du fruit.

NUL effroy, nulle peur en ſurſaut ne l'éveille:
Endormi Dieu le garde, éveillé le conſeille,
Conduit tous ſes deſſeins au port de ſon deſir;
Puis fait qu'en terminant ſon heureuſe vieilleſſe,
Ce qu'il ſemoit en terre avec peine & triſteſſe,
Il le recueille au ciel en repos & plaiſir.

Il n'en va pas ainſi de celuy qui meſpriſe
Et la loy du Seigneur & la voix de l'Egliſe,
Soy-meſme eſtant ſon Dieu, ſon Egliſe & ſa loy.
Sa plus parfaicte joye en douleurs eſt feconde:
Et bien qu'il ſemble avoir ſon Paradis au monde,
Si porte-il malheureux ſon enfer quant & ſoy.

Le ver qui dans le cœur jour & nuict le conſume;
Tournant tous ſes plaiſirs en dolente amertume,
Luy fait avec horreur regarder le Soleil:
Et plein d'un deſeſpoir qui ſans ceſſe l'outrage,
Il voit à tous moments l'eſpouventable image
De l'éternelle Mort errer devant ſon œil.

Ny pompe, ny grandeur, ny gloire, ny puiſſance
Ne ſçauroient deſtourner le glaive de vengeance
Pendant deſſus ſon chef des mains de l'Eternel,
De qui l'inevitable & ſevere juſtice
Fait qu'il eſt à toute heure, en un meſme ſupplice,
Teſmoin, juge & bourreau, non moins que criminel.

Non, les fiers Aquilons de leur venteuſe haleine
Ne promenent pas mieux ſur le dos d'une plaine
La paille rencontrée au champ du laboureur,
Que Dieu le pourſuivra ſur le front de la terre,
Si jamais ſon pouvoir luy declarant la guerre
Change ſa patience en ardante fureur.

PUIS quand viendra le jour, le jour eſpouventable,
Où les peuples, jugez par ſa bouche équitable,
Seront de leurs forfaits eux-meſmes deceleurs;
Alors le miſerable, envoyé pour paſture
Au feu qui ſert là bas aux ames de torture,
Payera ſes courts plaiſirs d'éternelles douleurs.

CAR le Seigneur eſt juſte autant que debonnaire;
Et ſa ſaincte équité paye à tous le ſalaire
Que meritent leurs faits, ſoient cogneus, ſoient cachez:
Encor que, moins enclin aux peines qu'à la grace,
Tous les jours ſa bonté nos merites ſurpaſſe,
Et jamais ſa rigueur n'égale nos pechez.

BOURGUEIL,

A Monſeigneur le Cardinal de Bourbon.

TANDIS que la fureur du plus cruel orage
Qui menaça jamais un eſtat de naufrage,
Tempeſte en ce royaume, ainſi qu'en une mer
Qu'un vent d'ambition fait par tout écumer;
Et tandis que les vœux, la force & la prudence
Combattent ſans effect contre ſa violence,

Qui ſuperbe d'avoir abyſmé dans ſes flots
Patron, & gouvernail, & maſt, & matelots;
Bouleverſe à ſon gré deſſus l'onde animée
La miſerable nef en ce poinct deſarmée,
Laiſſant pour dernier ancre aux plus fermes eſprits
Les ſeules oraiſons, les larmes & les cris:
Moi cependant couvert de la main ſecourable
Dont un genereux Prince aux Muſes favorable
Me retirant des flots, ſoigneux m'a garanti
D'eſtre par la tourmente ès vagues englouti;
Maintenant en repos je paſſe ici ma vie:
Et malgré les malheurs dont elle eſt pourſuivie,
D'ici, comme du faiſt de quelque grand rocher,
D'où les flots de la guerre ont crainte d'approcher,
Je regarde à l'entour forcener la tempeſte,
Retiré ſous l'abri que ſa bonté me preſte.

Ici coulent ſans peur & la nuict & le jour.
Ici la douce paix ſemble faire ſejour,
Du reſte de la France horriblement chaſſée
Par le ſanglant fouet de la guerre inſenſée.
Ici ces bruits menteurs, qui des plus adviſez
Rempliſſent tous les jours les eſprits abuſez
D'une vaine eſperance, ou d'une fauſſe crainte;
Ne viennent point tromper nos ames de leur feinte;
Ou ſi, pour nous charger d'un frivole ſouci,
Quelqu'un pouſſé du vent parvient juſques ici,

Le demon qui regit ceſte douce demeure
Ne permet point qu'il vive & parle plus d'une heure;
Ains l'eſtouffe auſſi toſt entre des ſoins plus doux
Et des diſcours plus gais qui regnent parmi nous;
Non autrement qu'on dit qu'une vertu ſecrette
Dedans l'air épandue ès campagnes de Crete
Y defend au terroir d'engendrer des ſerpens;
Et ſi quelques vaiſſeaux par les ondes rampans
En y portent du ſein de quelque autre contrée,
Fait que, vaincus de l'air, ils meurent à l'entrée.

. . . .

ICI pendent muets, donnans repos à l'air,
Ces meurtriers inſtrumens que le feu fait parler;
Sinon lors que leur ſein, gros de plomb & de
poudre,
Vomit en éclatant la fureur de ſa foudre,
Ou ſur les animaux habitans aux foreſts,
Ou ſur les paſſagers volans par les mareſts,
Oiſeaux demi-poiſſons, de qui l'humide chaſſe
Fait cueillir du plaiſir meſme au cœur de la glace.

ICI ce bruit tonnant, dont on oit nos tambours
Changer le guet des nuicts à la garde des jours,
Ne rompt point en ſurſaut l'enchantement du
ſomme
Qui, ſi doux au matin, charme l'eſprit de l'homme:
Ains un muet ſilence y nourrit le ſommeil
De ſon jus de pavot ſous les voiles de l'œil,

Depuis l'heure du ſoir où les terres ſe taiſent,
Juſqu'à tant que la voix des pigeons qui ſe baiſent
Fait entr'ouvrir les yeux, & voir ſur l'horiſon
Le Soleil viſiter ſa dixiéme maiſon.
Bref, la paix, le repos, & la ſimple abondance
Ne font plus de ſejour en nul lieu de la France,
Ains ſont allez trouver les Scythes & les Turcs,
Ou ce petit enclos les loge entre ſes murs.
Car, comme la demeure en eſt douce & tranquille,
La terre en eſt de meſme heureuſement fertile,
Non en citre ou poiré, mais en ces nobles vins
Qui font gaigner la palme aux coſtaux Angevins
Sur tous ceux de la France, où le pere Lenæe
Porte de raiſins blancs la teſte environnée.

Aussi le jeu, la joie, & les doux paſſe-temps
Qui s'engendrent de l'aiſe en des eſprits contens,
Entre mille plaiſirs font ici leur demeure,
Tandis qu'à l'environ toute la France pleure.
Et ce qui rend ce lieu de tant d'heur jouiſſant,
C'eſt que l'avare main du ſoldat raviſſant
Qui, creintive à la guerre & hardie au pillage,
Tous les bourgs d'alentour cruellement ſaccage,
Ne fait point éprouver à ceſte terre ici
Ce que peut la licence en un cœur ſans merci,
A qui l'impunité pour ſolde eſtant donnée
Arme l'eſprit cruel d'une audace effrenée.

Ce bien, cauſe des biens qui nous vont bien-heurant,
Fait voir le poulet d'Inde impunément courant
Parmi les baſſecours des maiſons meſnageres,
En croiſſant, parvenir à l'âge de ſes peres;
Puis aiant accompli les ans de ſon deſtin,
Par un jour ſolemnel honorer le feſtin
Que ſon maiſtre ſoigneux à ſes amis appreſte,
Comme une hoſtie offerte en l'honneur de la feſte.
Ce bien rend nos logis de meubles decorez:
Fait voir encore au ſoir, quand les rayons dorez
Du Soleil ſe couchant tombent en la marine,
Maints troupeaux retourner de la plaine voiſine:
Bref, ne nous donnant point pour butin aux voleurs,
Et cachant à nos yeux l'image des malheurs
Qui ſaccagent la France & la trempent de larmes,
Nous tient en tel repos, que, ſans le bruit des armes,
Et le triſte recit de tant de cruautez
Qui rendent cet eſtat ſanglant de tous coſtez,
Bien ſouvent noſtre eſprit, deceu par les delices
Du repos dont il ſuit les oiſeux exercices,
Penſeroit vivre encor en quelqu'uu de ces ans
Que la paix nous rendoit ſi doux & ſi plaiſans.

Ah! combien il s'en faut que cet heur n'accompagne
Le ſort de nos voiſins habitans la campagne,

Qui manquent de ſupport, & n'ont pas comme nous
Un bouclier qui les couvre & ſauve de tels coups!
Las! ces pauvres chetifs gemiſſent & lamentent
Sous le peſant fardeau des maux qui les tourmentent :
Leurs biens ſont tous les jours au pillage expoſez;
Leurs champs rendus deſerts, leurs logis embraſez,
Et leurs corps malheureux batus de mille outrages
Qui feroient meſme horreur aux Scythes plus ſauvages.
Non, Rodope ne void ſi barbare Gelon
Qui ne ſentiſt mollir ſon courage felon,
Voiant de quels tourmens leur vie eſt affligée
Par des cœurs ſans pitié dont l'audace enragée;
Sous le nom de ſoldat ès troupes forcenant,
Va l'illuſtre meſtier des armes prophanant.
Ces loups pleins de fureur, veſtus d'humaines formes,
Exerçans de froid ſang des cruautez énormes
Par tout où quelque armée a ſes flots débordez,
Ont ſi barbarement tous les champs brigandez,
Qu'on les peut comparer aux triſtes champs de Troie
Fumans encor du feu dont ils furent la proie:
Et ne peut maintenant d'une miſerable pain
Le ſoldat qui les paſſe y repaiſtre ſa faim,
S'eſtans en fin rendus, au bout de tant de pertes;
Les bourgs deshabitez, & les plaines deſertes.

CAR le renom des maux qu'exerce leur fureur
A ſemé tant de crainte au ſein du laboureur,
Qu'auſſi toſt que le bruit annonçant leur venue
Entre en quelque bourgade où leur rage eſt conneue,
On voit, avec le bien qui peut eſtre emporté,
Fuïr de toutes parts le peuple eſpouvanté,
Criant & gemiſſant, & pour toute allegeance
Apellant à longs cris la celeſte vengeance.

L'UN qui porte à ſon col ſes enfans épleurez;
Ne ſçachant où fuïr, erre à pas égarez:
L'autre après ſoi trainant ſa brebis ou ſa vache,
S'enfuit dans les foreſts, où trembiant il ſe cache;
Juſqu'à tant que la main des barbares pilleurs
Ait porté ſa furie & ſes meurtres ailleurs:
L'autre, avec une voix qui triſtement effraie,
Et tout ſanglant encor de quelque neuve plaie,
Laiſſant enfans & femme à leur fiere merci,
Se vient ici ſauver demi-mort & tranſi,
Pour trouver au retour ſa fille violée,
Ou ſes biens tous ravis, ou ſa maiſon bruſlée.
Maudite ambition, cauſe de ces douleurs,
Que ta triſte ſemence eſt feconde en malheurs!

RIEN n'eſt ſacré ny ſainct à ces ames barbares:
Les temples bien ſouvent ſentent leurs mains avares;
Monſtrans qu'ils craignent peu de voler les mortels,
Puis qu'ils volent Dieu meſme en pillant ſes autels.

LE

Le malheureux qui tombe en leur main implacable,
Autant qu'il a de bien, autant il eſt coulpable :
Il a contre ſon chef leur poignard aguiſé,
Si du mal d'eſtre riche il ſe trouve accuſé ;
Ses malheureux moiens lui tenans lieu d'offence ;
Et ſa ſeule rançon eſtant ſon innocence.
D'eſperer attendrir ces cœurs de diamant,
Ou l'acier de rigueur dont ils ſe vont armant ;
En vain & la priere & la plainte l'eſſaie :
Leur fierté, qui ſçait bien que ſa proie eſt ſa paie ;
Eſt ſourde à tous propos de grace & d'amitié ;
Et leurs ames n'ont point d'oreilles de pitié.

Les maux qu'ils font ſouffrir aux miſerables terres
Où les va conduiſant la fureur de ces guerres,
Les larmes du pauvre homme eſchapé de leurs mains,
Les vieillards tous meurtris de leurs coups inhumains,
La cendre des maiſons par leur rage embraſées,
Les bourgades d'autour d'habitans épuiſées,
Les cris, l'horreur, l'effroi, qui marchent devant eux
Par tout où s'en répand le torrent impiteux,
Nous monſtrent tous les jours combien noſtre fortune
Marche en félicité loin devant la commune,
D'avoir un protecteur grand en toute vertu,
Qui, parmi tant de maux dont ce regne eſt battu,

Eſtend ſi bien ſur nous la grandeur de ſes aiſles,
Qu'il n'en parvient ici que les ſeules nouvelles ;
Et qu'on ne ſçauroit plus à noſtre heur deſirer
D'autre bien que le bien de longuement durer.

MAIS à qui des mortels ſommes-nous redevables
De tant d'heur qui nous ſuit en ces temps miſerables ?
O Prince genereux, race de ce grand Roi
Qui fut des Sarrazins la terreur & l'effroi,
Prince dont la vertu ſoi-meſme ſe ſurpaſſe,
A vous ſeul, après Dieu, nous devons ceſte grace.
Le ſeul reſpect qu'on porte au nom que vous portez
Rend loin de notre chef ces malheurs écartez :
Et le ſoin que de nous voſtre eſprit daigne prendre ;
Fait qu'ici le repos du ciel daigne deſcendre ;
Que ce lieu ſert d'aſyle aux pauvres affligez
Fuians de toutes parts de leurs bourgs ſaccagez ;
Qu'ici le laboureur, exempt de toute injure,
Exerce avec les champs ſon innocente uſure ;
Qu'en heureuſe franchiſe, & ſans crainte de rien ;
Chacun y vit paiſible & maiſtre de ſon bien ;
Bref, que ſous voſtre nom qui défend ceſte terre ;
Nous poſſedons la paix au milieu de la guerre.

AUSSI nul jour n'épand ſa clarté ſur nos yeux ;
Sans nous voir requerir que la bonté des cieux

Vous conſerve long temps à la ſaincte eſperance,
Non de nous ſeulement, mais de toute la France:
Qu'un renom perdurable, & ſans ceſſe vivant,
Aille dans le Soleil voſtre nom eſcrivant:
Que les ſiecles futurs, admirans voſtre gloire,
Avecque reverence en baiſent la memoire:
Que cent lauriers vainqueurs, verds en toute ſaiſon,
Ceignent de toutes parts voſtre illuſtre maiſon:
Que le ſceptre François jamais ne s'en retire,
Mais qu'il joigne à ſes fleurs la pomme de l'Empire:
Que Dieu, vous aſſiſtant d'un heur preſque fatal,
Soit de vos ennemis l'ennemi capital:
Que ſon bras eſtendu ſous voſtre joug les donte:
Que la memoire en meure, ou vive pour ſa honte:
Que le plus grand malheur qui vous puiſſe arriver,
Ce ſoit de ne pouvoir en vivant eſprouver
De malheur qui ſuffiſe à rendre teſmoignage
Combien plus qu'aucun mal eſt grand voſtre courage:
Bref, que ſi jamais Prince a veſcu comblé d'heur,
De pouvoir, de repos, de gloire & de grandeur,
Soit ès ſiecles paſſez ou ſoit au cours du noſtre,
Son bon-heur n'ait eſté qu'une image du voſtre.

AINSI diſent les vœux, ainſi dit l'oraiſon
Que pour vous, Prince illuſtre, & pour voſtre maiſon,

Nous envoions au ciel & de cœur & de bouche ;
Soit que le jour ſe leve, ou ſoit qu'il ſe recouche.
Ces coſtaux, ces vallons, ces plaines & ces bois
Font la meſme requeſte en leur muette voix.

AU ROI,

Sur la reduction de Paris en ſon obéiſſance.

VOIR Alexandre aſſis dans le thrône de Cyre,
Ne fut oncques ſi doux à la Grecque valeur,
Qu'il nous eſt de vous voir, après tant de douleur,
Aſſis dedans le voſtre au cœur de cet empire.

ON croioit (& le ciel nous le ſembloit predire)
Que vous y monteriez, triomphant du malheur,
Par des degrez ſanglans, & peints de la couleur
Dont un Prince offenſé teint les traits de ſon ire.

MAIS Dieu vous a fait prendre un chemin plus heureux ;
Monſtrant par voſtre exemple aux Princes genereux
Qu'un Roi, de qui ſa main ſouſtient le diadême,

DESTRUIT par ſa valeur ſes plus fiers ennemis :
Et puis, quand il les void à ſon pouvoir ſoumis,
Deſtruit par ſa douceur leur inimitié meſme.

STANCES.

NE vous offenſez point, belle ame de mon ame;
De voir qu'en vous aimant j'oſe plus qu'il ne faut:
C'eſt bien trop haut voler; mais, eſtant tout de flame,
Ce n'eſt rien de nouveau ſi je m'éleve en haut.

COMME l'on void qu'au ciel le feu tend & s'élance,
Au ciel de vos beautez je tens pareillement:
Mais lui c'eſt par nature, & moi par cognoiſſance;
Lui par neceſſité, moi volontairement.

AUSSI ſuis-je content que le ſort adverſaire
Darde ſur mon amour quelque trait orageux;
Pourveu que, l'accuſant ainſi que temeraire,
Quelqu'un auſſi le loue ainſi que courageux.

CAR il me reſte aſſez gravé dans la memoire,
Que voulant m'approcher d'un celeſte flambeau,
La mort en ceſte audace eſt conjointe à la gloire,
Et que ſous ce trophée eſt baſti mon tombeau.

MAIS puis qu'en mon amour il faut que je m'égare,
Du vol de mes deſirs déreglant la hauteur,
De quel plus beau Soleil pourroi-je eſtre l'Icare,
Moi qui veux conſoler ma mort par ſon autheur?

L'HOMME eſt bien malheureux, de qui l'ame indiſcrette
Peut ailleurs qu'en vos mains ſa franchiſe enfermer:
C'eſt, ou n'avoir point d'yeux pour vous voir ſi parfaite,
Ou n'avoir point de cœur pour vous oſer aimer.

QUANT à moi, je plaindrois & ma peine & mes larmes,
Si je les deſpandois pour de moindres beautez:
Car je hai qu'un autre œil m'enchante de ſes charmes
Que celui qui rendroit les dieux meſme enchantez.

NON, ſçachant que ma flamme eſt celeſte & divine;
Je ne puis rien aimer s'il n'eſt eſgal aux dieux:
Je veux qu'un bel oſer honore ma ruine;
Et puis qu'il faut tomber, je veux tomber des cieux.

ARRIERE ces deſirs rampants deſſus la terre:
J'aime mieux, en ſoucis & penſers eſlevez,
Eſtre un aigle abbatu d'un grand coup de tonnerre;
Qu'un cygne vieilliſſant ès jardins cultivez.

NON, en volant ſi haut je ne crain point l'orage;
Et l'effroi du peril ne m'en retire point:
Ce qui ſert d'une bride aux eſprits ſans courage,
Eſt un vif eſperon dont le mien eſt eſpoint.

J'AIME qu'à mes deſſeins la fortune s'oppoſe :
Car la peine de vaincre en accroiſt le plaiſir.
Pouvoir facilement obtenir quelque choſe,
M'eſt aſſez de ſujet d'en perdre le deſir.

ADVIENNE ſeulement que mon ame embraſée
Du deſir d'acquerir ceſte riche toiſon,
Trouve la ſeule peine à mes vœux oppoſée,
Afin que de ce monſtre elle ſoit le Jaſon.

MAIS, helas ! je crains fort qu'un malheur invincible
Transforme tellement l'heur à qui je m'attends,
Qu'au lieu de difficile il le rende impoſſible,
Et joigne à mes travaux la perte de mon temps.

DEMENTEZ ceſte crainte, ô beauté qui convie
Aux erreurs de l'Amour les plus ſages eſprits ;
Suffiſe à vos rigueurs qu'il me couſte la vie,
Sans que j'en perde encor & l'attente & le prix.

AINSI de voſtre teint l'immortelle jeuneſſe
Ne ſoit jamais ſujette à l'empire des ans ;
Ni ne puiſſent jamais les traits de la vieilleſſe
Vous rendre les miroirs des objects mal-plaiſans ;

AINSI la libre voix des belles de cet âge
Vous puiſſe declarer Roine de la Beauté,
Et tout ce qui dédaigne à vous en faire hommage
Criminel envers vous de leze Majeſté.

STANCES.

ELLE l'avoit bien dit, que ces mains larronneſſes
Tiendroient encor un coup mon cœur empriſonné :
Helas ! plus que jamais je m'en void renchainé.
Dieu ! qu'elle eſt veritable aux mauvaiſes promeſſes !

SI m'eſtois-je vanté que d'un courage extrême
J'iroi juſqu'à la mort à l'Amour reſiſtant :
Qui m'a changé le cœur ? Ne puis-je eſtre conſtant,
Que quand j'ai reſolu de me perdre moi-meſme ?

PUIS que l'eſſai du mal ne m'a point rendu ſage,
J'accuſe à tort les yeux qui me font conſumer :
Il ſe plaint ſans raiſon des fureurs de la mer
Qui contre un meſme roc fait un ſecond naufrage.

DEVOI-JE, pour un mot qui promettoit merveilles,
Oublier la rigueur des maux qu'elle m'a faits ?
Devoi-je preferer la parole aux effets ?
Et dementir mes yeux pour croire à mes oreilles ?

LAS ! quand ce doux orgueil ſous qui mon ame tremble
Maſquoit ſa cruauté d'un favorable accueil,
Il me falloit penſer que ſa bouche & ſon œil
Avoient, pour me tromper, intelligence enſemble.

IL

Il me falloit tenir ſes faveurs pour un ſonge,
Et ſa bouche & ſon œil pour mortels ennemis;
Et penſer qu'à l'un d'eux le meurtre eſtant permis,
L'autre ne pouvoit moins que s'aider du menſonge.

Mais, helas! qu'en amour l'eſpoir a de puiſſance
Pour vaincre un eſprit foible & mal ſe deffendant!
Et combien aiſément on va perſuadant
Un cœur que ſon deſir diſpoſe à la croiance!

Elle a monſtré qu'Amour la tenoit priſonniere;
Pour me faire avec elle entrer en la priſon:
Et pour me convier d'avaler le poiſon,
La deſloiale a feint d'en goûter la premiere.

Ruse qui rend ma peine autant inſupportable
Qu'elle part d'un eſprit inhumain & mocqueur,
Par un dépit de voir qu'elle ait fait en mon cœur
Avec un trait ſi feint un coup ſi veritable.

Mais il n'en ira pas ainſi qu'elle l'eſpere:
J'en guarirai la plaie, ou mourrai la celant,
Pluſtoſt qu'eſtre un Telephe, & d'un œil ruiſſelant
Implorer la merci de mon propre adverſaire.

Pourquoi voudroi-je encor d'un idolatre hommage
Sacrifier ma vie aux rigueurs de ſon œil;
Et par un laſche eſpoir de flechir ſon orgueil,
Perdant la liberté, perdre auſſi le courage?

NON, jamais nul tourment ne me pourra contraindre
De lui faire en mes pleurs ma flamme appercevoir;
En fin le Ciel verra qu'elle a bien le pouvoir
De me faire ſouffrir, non de me faire plaindre.

MON cœur, bani de toi les ſouſpirs & les larmes;
Grave ſur ta priſon le mot de liberté:
Arme toi de conſtance; & rempli de fierté
Comba ce fier eſprit avec ſes propres armes.

CACHE lui les liens dont mon ame ſujete
Se void ſecrettement à ſes fers attacher;
Et ſi bien tu n'as pû ſa victoire empeſcher,
Empeſche ſon triomphe, en celant ta défaite.

RIEN ne lui donne encor le plaiſir ni la gloire
De penſer que ton ame en ſes lacs tu remets:
Tu peux en ton ſilence étouffer pour jamais
Ta honte & ſon honneur, ta perte & ſa victoire.

DEFENS-toi donc la plainte; & muet volontaire,
Imite deſormais au plus fort du tourment
Ce page d'Alexandre, en qui ſi conſtamment
Se monſtra la vertu de ſouffrir & ſe taire.

AUSSI bien quelle fleur d'eſperance nouvelle
Te promet quelque fruit d'une ſi fiere main?

Depuis quand, deſpouillant ſon eſprit inhumain,
Seroit-il advenu qu'elle ne fuſt plus elle ?

TU l'as trop offenſée, oſant en fin eſteindre
L'ardeur dont ſes beaux yeux te bruſloient en l'aimant :
Ton feu lui donneroit (s'il s'alloit rallumant)
Sujet de ſe vanger, non deſir de te plaindre.

POURSUI donc, rends ta flame & ta plainte eſtouffée ;
Ne gemi point d'un cœur laſchement abbatu :
Et puis que ſa victoire obſcurcit ta vertu,
N'en veuille point toi-meſme ériger le trophée.

PENSE que n'aiant pû de toi devenir maiſtre,
Ni vaincre ton deſir, ni vaincre ton malheur,
Encor t'eſt-ce beaucoup de vaincre ta douleur ;
Et n'eſtant plus à toi, pouvoir feindre de l'eſtre.

STANCES.

QUAND je revi ce que j'ai tant aimé ;
Peu s'en fallut que mon feu r'allumé
N'en fiſt l'amour en mon ame renaiſtre ;
Et que mon cœur, autrefois ſon captif,
Ne reſſemblaſt l'eſclave fugitif
A qui le ſort fait rencontrer ſon maiſtre.

QUE de diſcours ma raiſon ſeduiſants,
Que de penſers l'un l'autre deſtruiſants
Senti-je alors agiter mon courage !
Que mon eſprit de ſes lacs eſchappé
Se repentit de s'eſtre détrompé !
Qu'il me depleut d'eſtre devenu ſage !

O belles mains (ce dis-je en gemiſſant)
Dont la beauté mille ames raviſſant
Se glorifie en ſes douces rapines,
Qu'il me déplaiſt d'avoir rompu vos fers
Pour les tourmens qu'en aimant j'ai ſoufferts ;
Quittant les fleurs par haine des eſpines !

L'IRE du Ciel, & le Sort rigoureux
Qui rend mes ans dolents & malheureux ;

Veuillent tousjours ſans pitié me pourſuivre ;
Si depuis l'heure où me voulant guerir
Pour vos beautez je ceſſai de mourir,
Mon cœur ne penſe avoir ceſſé de vivre.

QUE maudit ſoit le dépit inſenſé
Qui, conſeillant mon eſprit offenſé,
Vint amortir ces doux feux de mon ame.
J'eſtois alors un vif flambeau d'amour.
Ce fut m'oſter la lumiere & le jour,
Et me tuer, que d'eſteindre ma flame.

MAIS je la veux en mon cœur r'allumer ;
Se deuſt mon corps en cendre conſumer,
Et devant l'heure en la tombe deſcendre.
Que ma raiſon ceſſe de s'en douloir ;
Car je le veux, & le veux bien vouloir :
D'un ſi beau feu belle ſera la cendre.

DE tels diſcours prononcez en mon cœur
Rendant l'Amour derechef mon vainqueur ;
Je me faiſois à moi-meſme la guerre,
D'un tel deſir renchainant ma raiſon,
Qu'il me ſembloit que rentrant en priſon
Je m'acquerois l'empire de la terre.

MAIS auſſi-toſt que je fei repaſſer
Devant les yeux de mon triſte penſer

La tyrannie exercée en mon ame ;
Le ſouvenir de tant de cruautez
Oſtant la force aux coups de ſes beautez,
Contre ce trait me ſervit de dictame.

QUOI ? (dis-je alors) imprudent que je ſuis ;
Voudrois-je bien reſſentir les ennuis
Qui ſe paiſſoient du pur ſang de mes veines ;
Quand égaré j'errois dans les deſtours
Où me cherchant j'ai perdu tant de jours ;
Où me perdant j'ai trouvé tant de peines ?

O mon eſprit, contente-toi d'avoir
Quatre ans entiers langui ſous le pouvoir
De la fureur troublant ma fantaiſie.
Mon cœur, ce piege eſt trop plein de tourmens.
T'y laiſſer choir, ce fut aveuglement ;
T'y rejetter, ce ſeroit frenaiſie.

SI fierement cet eſprit ſans pitié
Fouloit aux pieds ma conſtante amitié
Quand je portois le joug de ſon ſervage ;
Qu'en ſes liens derechef m'enfermer,
C'eſt plus qu'aſſez pour me faire eſtimer
Ou ſans memoire, ou du tout ſans courage.

PUIS que j'ai pû de ſes lacs m'affranchir,
Sous ſon pouvoir je ne dois plus fléchir,

Quoi que par tout ſa beauté ſe renomme.
Elle a deſtruit un amour trop parfait ;
Elle a monſtré qu'elle eſt femme en effect :
Il faut auſſi monſtrer que je ſuis homme.

AINSI parlai-je, en ſentant revenir
Dedans mon ame un poignant ſouvenir
Qui convertit ma complainte en blaſpheme :
Et tellement je m'allai reſiſtant,
Que je me vi, preſque en un meſme inſtant,
Vaincu d'Amour, & vainqueur de moi-meſme.

STANCES.

JE ne l'aimois, qu'afin de me guerir
Du cruel mal qui me faiſoit mourir,
Enſorcelé des yeux d'une autre dame :
Mais à la fin, decevant ma raiſon,
Ce que je prins pour un contrepoiſon,
S'eſt fait lui-meſme un venin à mon ame.

AINSI, voulant du joug ſe deſcharger,
Souvent un peuple arme un Prince eſtranger
Contre celui ſous qui Dieu l'a fait naiſtre ;
Mais rendu ſerf du pouvoir emprunté,
En fin il void que, pour la liberté,
Il n'a que l'heur d'avoir changé de maiſtre.

MAIS tant s'en faut qu'il déplaiſe à mon cœur
Qu'un ſi bel œil s'en ſoit rendu vainqueur :
Mon cœur lui-meſme à toute heure en fait
gloire ;
Eſtant le feu dont je ſuis conſumé,
Un feu de joie en mon ame allumé,
Dont je celebre & beni ſa victoire.

QUE s'il falloit qu'un malheur avenu
Rompiſt les fers où j'eſtois detenu,
Pour me lier d'un ſi rare cordage ;
Bien puis-je dire, en ce change amoureux ;
Que mon malheur m'a rendu bien-heureux,
Et que mon bien eſt né de mon naufrage.

NON que mon ame oſe rien eſperer,
Fors les douleurs que peut faire endurer
Une beauté ſi belle & ſi cruelle :
Mais je m'en ſens geſner ſi doucement,
Que ce qui m'eſt pour toute autre un tourment,
M'eſt un plaiſir en le ſouffrant pour elle.

AUSSI faiſant de mon mal mon honneur,
Ne crains-je plus qu'en gloire & qu'en bon-heur
Ame du monde à la mienne s'égale,
Puis que mon cœur ſent du contentement
Quand pour ſes yeux il ſouffre du tourment ;
Et que la belle en eſt ſi liberale.

CHANSON.

SOUHAITANT que le ciel puniſſe
De quelque rigoureux ſupplice
Ce cœur contre Amour endurcy,
Je faux de dire que je l'aime,
Quoy que mon amour ſoit extreme;
C'eſt haïr que d'aimer ainſi.

MAIS ne hayſſant l'inhumaine,
Que pour ce qu'ingrate à ma peine
Elle n'en a point de ſoucy;
Ma haine eſt ſi pleine de flame,
Qu'Amour la cauſant en mon ame,
C'eſt aimer que haïr ainſi.

VUEILLE l'Amour plus favorable,
Ou vueille la Mort ſecourable
Rendre ce tourment accourcy:
Car toute paix m'eſtant oſtée,
Ma pauvre ame eſt bien agitée
D'aimer & de haïr ainſi.

QU'AMOUR ſoit clement ou ſevere,
A tort je crains, à tort j'eſpere

Et ſa rigueur & ſa mercy ;
Ne meritant de ma cruelle
Amour ny haine mutuelle
D'aimer & de haïr ainſi.

Ou ſi ceſte haine amoureuſe
Veut que plus & moins rigoureuſe
Elle m'aime & haïſſe auſſi ;
Dieux ! faites par voſtre clemence
Que, pour peine & pour recompenſe,
Elle m'aime & haïſſe ainſi.

CHANSON.

Si les penſers de mon ame
Eſtoient diſpoſez d'aimer,
Vous ſeriez la ſeule flame
Qui me pourroit allumer.

Le Ciel en vous ſeule aſſemble
Ce qui me rend enchanté :
Et ma liberté ne tremble
Que devant voſtre beauté.

MAIS avant qu'Amour me range
Sous ſes loix comme vainqueur,
Il faut bien, ou qu'il ſe change,
Ou que je change de cœur.

CAR le mien franc & delivre
De ce qui m'a peu charmer,
Le connoît trop pour le ſuivre;
Et s'aime trop pour aimer.

VOSTRE ſeul œil que j'honore
Fait que mes libres eſprits
N'oſent s'aſſeurer encore
De n'en eſtre plus repris.

CAR j'entens comme un oracle
Qui me dit, quand je vous voy;
Que ce ſera grand miracle
Si vous me laiſſez à moy.

MAIS, Beauté qui tout arreſte,
Employez mieux vos attraits:
Une ſi baſſe conqueſte
N'eſt pas digne de vos traits.

OU ſi de telle victoire
Quelque honneur peut arriver;
Contentez-vous de la gloire
De me pouvoir captiver.

SONNET,

Fait au nom d'une Damoiſelle.

CE congé de bruſler & vous reduire en cendre ;
Que vous me demandez pour mieux vous allumer ;
Je ne doi, ni ne puis de moi tant preſumer,
Que de ma volonté je l'eſtime dépendre.

MAIS un accort amant ne doit jamais attendre
Qu'on permette à ſon cœur de ſervir & d'aimer ;
Puis qu'Amour l'y contraint, & que ſans l'exprimer
On le permet aſſez de ne le point defendre.

EN vain donc voſtre eſprit m'en demande congé ;
Nul de ſe voir aimé ne ſe ſent outragé ;
Ou cet outrage-là bien doucement irrite.

PLUSTOST, tous eſtimans ce bien leur eſtre deu ;
Moins vous m'obéiriez vous l'aiant defendu,
Et plus en mon endroit vous auriez de merite.

Dialogue de Damon & de Panopée.

DAMON.

DE QUOI vous ſert tant de fierté,
Belle & cruelle Panopée ?

PANOPE'E.

De conſerver ma liberté,
Et m'empeſcher d'eſtre trompée.

DAMON.

QUOI ! craindriez-vous de voir changer
L'amour dont mon cœur vous revere ?

PANOPE'E.

Ne m'en mettant point au danger ;
La peur ne m'en travaille guere.

DAMON.

VOUS feriez grand tort à ma foi
D'eſtimer mon ame infidele.

PANOPE'E.

Je m'en ferois bien plus à moi
De vous aimer, la croiant telle.

DAMON.

MAIS deux ans ont pû faire voir
Quelle n'eſt fainte ni legere.

PANOPE'E.

Mais un moment a le pouvoir
De me teſmoigner le contraire.

DAMON.

IL n'en faut point avoir de peur ;
J'aime trop le nœud qui m'engage.

PANOPE'E.

Il ne fut jamais de trompeur
Qui ne tint le meſme langage.

DAMON.

L'AMOUR ſi long-temps éprouvé
Deuſt chaſſer de vous ceſte crainte.

PANOPE'E.

Le mal aux autres arrivé
L'y deuſt tousjours tenir empreinte.

DAMON.

DONC ne doi-je rien eſperer
Fors tousjours pleurer triſte & bleſme ?

PANOPE'E.

J'aime mieux vous faire pleurer ;
Que me faire pleurer moi-meſme.

DAMON.

POURQUOI vous deplaiſt mon bon-heur ;
Dont vous ſervir ſont les delices ?

PANOPE'E.

Pource qu'aux dépens de l'honneur
Vous faites paier vos ſervices.

DAMON.

L'AMANT ſeroit maiſtre en ſervant,
S'il uſurpoit ceſte puiſſance.

PANOPE'E.

L'amant ne ſert qu'en pourſuivant ;
Il eſt maiſtre en la jouiſſance.

DAMON.

C'EST mal ſon amour emploier ;
Que de n'en tirer nul ſalaire.

PANOPE'E.

Aimer pour l'eſpoir du loier,
C'eſt une amitié mercenaire.

DAMON.

LAS ! au moins voiez mon tourment,
Puis que c'eſt de vous qu'il procede.

PANOPE'E.

J'en verrois le mal vainement,
N'y pouvant donner nul remede.

DAMON.

MAIS vous en avez le pouvoir ;
Si ma peine en eſt ſuſceptible.

PANOPE'E.

Ce que me defend mon devoir,
Je me le repute impoſſible.

DAMON.

AH, fiere & cruelle beauté,
Qu'inhumaine eſt voſtre rudeſſe !

PANOPE'E.

Ce que vous nommez cruauté,
D'autres l'appelleront ſageſſe.

DAMON.

EST-on ſage, pour mal-traiter
L'amour d'un fidele courage ?

PANOPE'E.

PANOPE'E.

Eſt-on cruel, pour éviter
Le peril de faire un naufrage ?

DAMON.

MAIS apprehender ce mal-heur ;
C'eſt à faire à moins belles dames.

PANOPE'E.

Mais n'en fuïr point la douleur ;
C'eſt à faire à de foles ames.

DAMON.

VOSTRE beauté vous guarantit
Du ſort d'Ariadne abuſée.

PANOPE'E.

Voſtre jeuneſſe m'avertit
De l'inconſtance de Theſée.

DAMON.

TROP aimable eſt voſtre priſon ;
Il ne peut eſtre qu'on la quite.

PANOPE'E.

Je puis bien perdre ſans raiſon ;
Ainſi que j'acquiers ſans merite.

DAMON.

C'EST faire un mauvais jugement
De voſtre œil & de ſa puiſſance.

PANOPE'E.

Mais bien c'eſt juger ſagement
De voſtre fatale inconſtance.

DAMON.

VOSTRE œil me peut rendre un eſcueil
Encontre les vagues du change.

PANOPE'E.

Je croirai pluſtoſt de mon œil
Mon miroir, que voſtre louange.

DAMON.

LAS! je perds en vain mes accents,
Pleurs, & reſponſes, & demandes.

PANOPE'E.

Quand vous perdriez encor le ſens,
Vos pertes ne ſeroient pas grandes.

Pour des Maſques aſſez hideux & ſauvages.

CEs viſages ſi peu ſemblables
A ceux dont les traits aggreables
Prennent conſeil de vos miroirs,
Trompent vos eſprits, belles dames
Nous ne ſommes pas en nos ames
Si diables, que nous ſommes noirs.

A voir nos farouches viſages,
Vous nous prendriez pour des ſauvages
Au profond des bois eſlevez:
Mais s'il vous plaiſoit d'aventure
Faire eſſai de noſtre nature,
Vous nous trouveriez bien privez.

CAR le deſir qui nous commande
De voir ceſte gentille bande
Faire de la nuit un beau jour,
Nous tirant de noſtre demeure,
A rendu nos cœurs en peu d'heure
Pleins de courtoiſie & d'Amour.

QUE vous & nous ſommes contraires!
Nous, ſous des viſages ſeveres,

Cachons un eſprit amoureux :
Et vous, ſous la grace allechante
D'un œil qui tout le monde enchante ;
Vous en celez un rigoureux.

Le Deſtin devroit, ce me ſemble ;
Dejoindre & deſ-unir d'enſemble
Vos beautez & voſtre rigueur ;
Et faiſant un autre partage,
Ou nous donner voſtre viſage,
Ou bien vous donner noſtre cœur.

Mais au lieu d'eſperer ce change
Qui ſeroit doucement eſtrange,
Le Ciel fera, par ſa rigueur,
Que ſur nous tombant le dommage ;
Nous n'aurons point voſtre viſage,
Et ſi vous aurez noſtre cœur.

DU PERRON.

JACQUES DAVI DU PERRON, Cardinal, Prêtre du titre de Sainte Agnès, grand Aumônier de France, Evêque d'Evreux, & depuis Archevêque de Sens, naquit à Saint-Lô en Baſſe Normandie en 1556, le 15 novembre. Son pere & ſa mere étoient de la nouvelle Religion ; ils s'épouſerent par amour, & ſortirent du Roiaume pour ſe marier, à cauſe de la guerre. Ils revinrent enſuite à Rouen : & Charles IX aſſiégeant cette ville, & la prenant, ils furent faits priſonniers dans le vieux Palais. Leur fils, tout jeune qu'il étoit, ſe ſauva à travers l'armée. Cette famille fut obligée de ſe retirer par deux fois à l'iſle de Gerſé : mais étant enfin revenus en leur pays, le jeune *du Perron* devint l'admiration de tout le monde. Son pere, qui étoit Miniſtre & très-ſçavant, l'inſtruiſit juſqu'à l'âge de dix ans : depuis il

fut ſon unique maître à lui-même, & ſe mit dans la lecture des Anciens. Rien n'échappoit à ſa mémoire ; & il l'avoit même ſi bonne, qu'on rapporte qu'un Poëte ayant récité au Roi des vers qu'il avoit faits : *Sire,* dit au Roi *du Perron* qui étoit préſent, *ces vers ſont de moi : & pour vous montrer que je dis vrai, ſi vous le ſouhaitez, je les reciterai mot pour mot.* Et en effet, il les répéta ſur le champ, ſans héſiter, d'une maniere à faire croire qu'il en étoit l'auteur. Il apprit le Grec, l'Hébreu, la philoſophie, les mathématiques, & toutes les autres ſciences. Il vivoit ſans ambition dans ſa famille ; & n'avoit que dix-ſept ans, lorſqu'un gentilhomme de mérite, nommé M. de Lencone, l'exhorta de paroître à la cour. Il le crut ; & Henri III étant pour lors à Blois, il y fut. Il parut au dîner de ce Prince, qui avoit demandé à le voir ; il y charma tout le monde, & confondit tous les gens ſçavans que le Roi avoit commandé qu'on aſſemblât auprès de lui. Des

Portes Abbé de Tiron l'ayant admiré dans cette diſpute, conçut beaucoup d'eſtime pour lui, le porta à l'éloquence & à la poëſie, & lui céda ſa charge de Lecteur de la Chambre du Roi. Quelque tems après *du Perron* s'appliqua à la lecture des Peres, & abjura le Calviniſme. Il embraſſa enſuite l'état eccléſiaſtique, où il donna de grandes preuves de ſon eſprit, de ſon éloquence & de ſon érudition. On trouve dans ſes Poëſies une élévation naturelle. Il fut choiſi pour faire l'oraiſon funebre de la Reine d'Ecoſſe, & fit auſſi celle de Ronſard. Depuis la mort de Henri III, il ſe retira auprès du Cardinal de Bourbon, dont il fut domeſtique. Il fit rentrer pluſieurs Calviniſtes dans la communion Romaine; & le célébre Henri Sponde, depuis Evêque de Pamiers, lui a eu obligation de ſon retour à la Religion Catholique. Il fut envoyé par le Roi Henri IV en Ambaſſade à Rome, pour la réconciliation de ce Prince avec le ſaint Siege, où il réuſſit;

il y fut ſacré Evêque d'Evreux. Le Pape Clément VIII le fit Cardinal ; & il fut nommé enſuite de ſa promotion à l'Archevêché de Sens. Il accorda quelque tems après les différends du Pape Paul V & de la République de Veniſe ; & ce Pape avoit tant de déférence pour les ſentimens du Cardinal *du Perron*, qu'il diſoit : *Prions Dieu qu'il inſpire le Cardinal* du Perron ; *car il nous perſuadera tout ce qu'il voudra.* Ce fut lui qui rendit juſtice au mérite de Malherbe, par le rapport avantageux qu'il en fit au Roi. On dit qu'étant malade, tout grand homme qu'il étoit, il avoit tant d'impatience, qu'il demandoit à changer tous ſes bénéfices, toute ſa ſcience & toute ſa réputation, pour la ſanté du Curé de * Bagnolet. Il mourut à Paris le 5 décembre de l'an 1618. Il avoit de fort mauvaiſes jambes : c'eſt ce qui faiſoit dire de lui, que c'étoit la ſtatue de Nabuchodonoſor, qu'il avoit les pieds d'argile & la tête d'or.

* *Il étoit Seigneur de ce village.*

DU

DU PERRON.

STANCES AU ROY,

Pour ſes eſtrennes.

GRAND ROY, dont les malheurs élevent la vertu,
Et ſervent de degrez à l'autel de ta gloire ;
Qui plus as d'ennemis, moins te vois abbatu ;
Auſſi fier au peril que doux en la victoire ;

PRINCE en tout accident par le ſort eſpreuvé,
Juſte ornement futur des hiſtoires fidelles ;
Qui, par un art royal à toy ſeul reſervé,
Pardonnes aux vaincus, & domtes les rebelles ;

ORES que le Soleil recommence ſon cours
Pour marquer les ſaiſons que ſa lumiere change ;
Je veux de ta valeur commencer le diſcours,
Pour avec l'an croiſſant accroiſtre ta louange.

DE'S l'heure que le Ciel, touché de nos douleurs ;
Jettant l'œil ſur la France au ſang des ſiens trempée,
Te choiſit pour trencher par le fer nos malheurs ;
Il maria délors ma plume à ton eſpée.

UN plus jeune que moy n'auroit veu tes combats
Pour en tracer la ſuitte & l'ordonnance entiere :
Un plus âgé que moy ne les écriroit pas ;
Car le temps luy faudroit pluſtoſt que la matiere.

TOUTES les qualitez que le Ciel peut donner ;
Pour vaincre par l'effort, ou gaigner par les charmes,
L'aſtre qui luit aux Rois eut ſoin de t'en orner,
Afin de domter tout par amour, ou par armes.

LA Clémence & la Foy ſont peintes ſur ton front ;
Au flus de tes propos, aux traits de tes ſentences
Luit au clair jugement, un eſprit vif & prompt,
Qui ſe ſouvient de tout, excepté des offenſes.

D'AUCUN empeſchement ton cours n'eſt arreſté ;
Tu briſes des deſtins la contrainte invincible ;
Et ne cedes pas meſme à la neceſſité,
Rendant par tes vertus l'impoſſible poſſible.

LORS qu'au fort des exploits pleuvent mille hazars,
Chacun, pour s'asseurer, regarde ton visage;
Et ton œil flamboyant est l'estoille de Mars,
Dont les tiens au peril empruntent le courage.

LES seuls traits élancez de la main de l'Enfant
Qui fait la guerre aux Dieux, treuvent le tien sensible;
Et ton royal demon, des autres triomphant,
Perd en ce seul combat le tiltre d'invincible.

HEUREUSE mille fois l'angelique beauté
Qui void dessous ses pieds tant de gloire captive,
Et domte avec ses yeux ton esprit indomté,
Qui pour cherir ses fers de liberté se prive!

LES lauriers immortels dont Mars ton chef estreint,
Couronne que Venus de son myrthe seconde,
Ne te preservent point que tu ne sois atteint
De ce foudre d'Amour qui brusle tout le monde.

L'OR de ses blonds cheveux, filéz semez d'appas
Des peuples prisonniers tient les ames ravies;
Tous les traits de ses yeux sont autant de trespas;
Et tous ses doux sousris donnent autant de vies.

PUISSENT tes fiers ſujets diſtraits de leur devoir ;
Qu'un eſprit factieux aux revoltes inſpire,
Recognoiſtre auſſi bien les loix de ton pouvoir,
Comme tu recognois celle de ſon empire.

OU s'il faut qu'à l'Amour la force ouvre le pas ;
Et que ſur le laurier l'olive ſoit entée ;
S'il faut qu'un ſort armé decide nos debats,
Et qu'avecques le ſang la paix ſoit cimentée ;

OY ces ardants ſouhaits en ta faveur eſcrits,
Prince, dont les vertus promettent des miracles ;
Pour qui nous élevons nos voix & nos eſprits,
Afin que les Deſtins les changent en oracles.

PUISSE de leurs conſeils, ſans effect propoſez ;
Se diſſiper en l'air la puiſſance perfide ;
Et dans l'injuſte main des peuples abuſez,
Trembler & reboucher le glaive parricide !

PUISSENT de leurs citez, & de leurs forts encor ;
Treſbucher devant toy les rebelles murailles,
Et l'alaigre Victoire, avec ſes ailes d'or,
Voler deſſus ton chef au milieu des batailles !

PUISSE ton ample eſtat, ſauvé de tous dangers ;
Affermir tellement le poids de ſes colomnes,
Que ton fer s'aille teindre au ſang des eſtrangers ;
Et que tous tes combats ſoyent autant de couronnes !

PUISSE-tu, d'une mer juſqu'à l'autre courant,
Marquer & conſacrer par l'acier de ta lance,
Seul abſolu Monarque & dernier conquerant,
Les fins de l'univers pour bornes de la France!

PUIS lors puiſſent tes bras, de trop vaincre laſſez,
Enchainer pour jamais l'idole de la guerre,
Rendant par tes hauts faits l'un ſur l'autre entaſſez
Ta gloire eſgale au ciel, ton empire à la terre!

STANCES.

PUIS qu'il faut deſormais que j'eſteigne ma flamme
(Seul & cruel remede) avec l'eau de mes pleurs,
Et que, pour m'arracher les eſpines de l'ame,
Je m'oſte auſſi du cœur les roſes & les fleurs;

SORTEZ de mon eſprit, penſers pleins de delices,
Cher & doux entretien dont l'eſtat eſt changé,
Qu'un injuſte meſpris convertit en ſupplices:
Je vous ouvre la porte, & vous donne congé.

AVEC vos mots flatteurs, & vos feintes idoles
De conſtance & de foy, deïtez ſans pouvoir,

Dont le ſon déguiſoit ſi ſouvent ſes paroles,
Quel amant n'euſt éſté facile à decevoir ?

ME jurer que ſon cœur, dont les flammes ſont mortes,
Allumé d'un beau feu ſouſpiroit nuict & jour,
Et de branches de myrthe eſtreint en mille ſortes,
Bruſloit avec le mien deſſus l'autel d'Amour !

M'APPELLER ſon triomphe & ſa gloire mortelle,
Et tant d'autres doux noms choiſis pour m'obliger,
Indignes de ſortir d'un courage fidelle
Où ſi ſoudain après l'oubly s'eſt veu loger !

PUIS, lors que j'en devois tirer l'experience,
Suppoſer un voyage, & m'aller recelant
Ce bel aſtre amoureux, dont la douce influence
Me conduit au ſepulchre, & m'en va rappellant ;

A moy qui ne vivois que pour luy rendre hommage,
Et n'aymois mon eſprit enclin à l'adorer
Que pour le ſeul reſpect des traits de ſon image
Qu'Amour de ſa main propre y ſçeut ſi bien tirer !

ADIEU, bel œil brillant, armé de flamme claire,
Superbe roy des cœurs, de rayons couronné,
Dont le luſtre m'offenſe à force de me plaire,
Et par trop de bon-heur me rend infortuné.

TU ne me verras plus baigner le mien de larmes,
Pour avoir eſprouvé le feu de tes regards:
Le temps contre tes traits me donnera des armes;
Et l'abſence & l'oubly reboucheront tes dards.

ADIEU, conſtants liens des volontés eſclaves,
Cheveux blonds, filets d'or, par ondes agitez,
Qui captivez l'orgueil des courages plus braves,
Et dans les nœuds d'Amour leurs deſſeins arreſtez.

ADIEU, bouche d'œillets & de roſes vermeilles,
Qui reſpires ſans ceſſe un printemps gracieux,
Où mille & mille Amours volettent comme abeilles
Cueillant de tes beautez le miel delicieux.

ADIEU, main qui les lys & les perles imites,
Belle & cruelle main qui me tends mille appas,
Et de lettres de ſang avec le fer eſcrites
Traces dedans mon cœur l'arreſt de mon treſpas.

ADIEU, fertile eſprit, ſource de mes complaintes.
Adieu, charmes coulants, dont j'eſtois enchanté.
Contre le doux venin de ces careſſes feintes,
Le ſouverain remede eſt l'incredulité.

MAIS que dis-je, ô mon tout? Quel trouble me tranſporte?

De tes beaux yeux vainqueurs vouloit rompre la loy?
Et briſer tant de nœuds dont l'eſtreinte eſt ſi forte,
Comme ſi mon vouloir eſtoit encore à moy !

NON, non, c'eſt une erreur : l'Amour qui me poſſede
Ne ſe peut voir dompté par temps ny par raiſon ;
Le treſpas ſeulement, à qui tout deſir cede,
Porte dedans ſes mains les clefs de ma priſon.

ADIEU doncques vous-meſme, adieu trop plein d'audace ;
Adieu, deſſeins legers, & propos inſenſez,
Dignes d'eſtre punis d'une juſte diſgrace
Si l'excès de l'Amour ne vous avoit pouſſez.

MALHERBE.

FRANÇOIS MALHERBE, surnommé le Pere de la Poësie Françoise, naquit à Caen environ l'an 1555. Il étoit de la maison de *Malherbe de S. Agnan*, qui a porté les Armes d'Angleterre. Il se disoit descendu de la race de ceux qui suivirent Guillaume le Conquerant à la conqueste de ce Royaume; c'est pourquoi il ne voulut pas traiter d'une Charge de Conseiller au Parlement de Provence pour son fils. Le chagrin qu'il eut de ce que son pere s'étoit fait huguenot sur la fin de ses jours, lui fit abandonner la Normandie, pour venir s'habituer en Provence à la suite du Grand-Prieur de France qui en étoit pour lors Gouverneur. Il entra en sa maison à l'âge de 17 ans, & le servit jusqu'à ce que ce Prince fut tué. *Malherbe* épousa en 1586 la fille d'un Présidents au Mortier de Provence, nommé Cariolis. Le nom & le mérite de *Malherbe* furent connus de Henri le Grand, par le raport avantageux que lui en fit le Cardinal du Perron. On dit qu'un jour ce Prince lui demandant s'il ne faisoit plus de vers, il répondit que depuis que Sa Majesté lui faisoit la grace de l'employer dans ses affaires, il avoit tout à fait quitté cet exercice; ajoûtant qu'il ne

falloit que perſonne s'en mêlât après un gentilhomme de Provence nommé *Malherbe*. Depuis ce tems, le Roi en parloit ſouvent à M. des Yveteaux Précepteur de M. de Vendoſme : & *Malherbe* étant venu à Paris en 1605 pour ſes affaires particulieres, le Roi l'envoya querir par le même M. des Yveteaux, lui fit beaucoup de careſſes, & lui commanda de faire des vers ſur ſon voyage du Limoſin au ſujet de quelques rebéles. *Malherbe* lui préſenta ces vers à ſon retour, dont ce Prince fut ſi content, qu'il lui commanda de ſe tenir près de ſa perſonne, & lui promit de lui faire du bien. Il dit cependant à M. de Bellegarde de le tenir chez lui juſqu'à ce qu'il l'eût fait mettre ſur l'état de ſes Penſionnaires. M. de Bellegarde lui donna ſa table avec mille livres d'appointemens, & lui entretint un homme & un cheval : mais Henry IV, nonobſtant toutes ces belles promeſſes, ne lui fit point de bien. Après la mort de ce Prince, la Reine lui donna 500 écus de penſion. Quoiqu'il fit de fort beaux vers, il avoit fort mauvaiſe grace en les recitant : il ne pouvoit pas réciter une ſtance de quatre vers ſans cracher cinq ou ſix fois ; c'eſt ce qui fit dire au Cavalier Marin, Poëte Italien, qui fit un voyage en France en ce tems là,

qu'*il n'avoit jamais vu d'homme plus humide, ni de Poëte plus ſec.* Il avoit un fils qu'il aimoit extraordinairement, qui fut tué en duel par un gentilhomme de Provence nommé de Piles : cette perte le toucha ſi ſenſiblement, qu'il voulut ſe battre pour venger la mort de ſon fils ; & comme on lui repréſentoit qu'il y avoit trop de diſproportion de ſon âge de 72 ans, à celui d'un homme qui n'en avoit que 25, *c'eſt à cauſe de cela que je me veux battre*, dit-il ; *je ne riſque qu'un denier contre une piſtole.* On lui porta parole pour dix mille écus, qu'il refuſa d'abord, & qu'il accepta enſuite, dans le deſſein, diſoit-il, de faire bâtir un mauſolée à ſon fils. Mais un voyage qu'il fit à la Cour qui étoit pour lors devant la Rochelle, & la maladie qu'il apporta de l'armée, dont il mourut à Paris en 1628, fit évanouir le traité à dix mille écus, & le deſſein du mauſolée. *Malherbe* a conçu parfaitement l'idée de la belle Poëſie Françoiſe. Il a trouvé l'art de faire des vers, qui ſont tout à la fois magnifiques & naturels, qui ont de la majeſté & de la douceur, de l'harmonie & de la juſteſſe. Il ne paroît pas avoir plus d'eſprit qu'un autre ; mais la beauté de ſes expreſſions le met au deſſus de tous. Il a été loué généralement de tout le monde, quoiqu'il n'ait loué preſ-

que jamais les ouvrages de perſonne. Il a tellement perfectionné la Poëſie Françoiſe, qu'il a été le modéle des plus parfaits qui l'ont ſuivi ; il ſert encore d'autorité à tous nos Poëtes. Il commença fort jeune à faire des vers, & ſa vieilleſſe n'affoiblît point les diſpoſitions naturelles qu'il y avoit, comme il le dit lui-même dans ſes ouvrages :

Les puiſſantes faveurs dont Parnaſſe m'honore,
Non loin de mon berceau commancerent leur cours;
Je les poſſéday jeune, & les poſſede encore
A la fin de mes jours.

On ne peut donner une idée plus juſte de ſes Poëſies, qu'en rapportant ici l'éloge que fait, & de l'auteur & des vers, Monſieur Deſpreaux dans ſon *Art Poëtique* :

Enfin *Malherbe* vint, & le premier en France,
Fit voir dans les vers une juſte cadence,
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée;
Les ſtances avec grace apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix : & ce guide fidéle
Aux auteurs de ce tems ſert encor de modéle.
Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.

MALHERBE.

PARAPHRASE DU PSEAUME CXLV.

N'Esperons plus, mon ame, aux promesses du monde :
Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde
Que toûjours quelque vent empesche de calmer;
Quittons ces vanitez ; lassons-nous de les suivre.
C'est Dieu qui nous fait vivre ;
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain, pour satisfaire à nos lasches envies,
Nous passons près des Rois tout le tems de nos vies
A souffrir des mépris, & ployer les genoux.
Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont, comme nous sommes,
Veritablement hommes ;
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit ? ce n'est plus que poussiere
Que cette majesté si pompeuse & si fiere ;

Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'univers :
Et dans ces grands tombeaux, où leurs ames hautaines
Font encore les vaines,
Ils ſont mangez des vers.

Là ſe perdent ces noms de Maiſtres de la terre ;
D'Arbitres de la paix, de Foudres de la guerre.
Comme ils n'ont plus de ſceptre ; ils n'ont plus de flateurs :
Et tombent avec eux, d'une chute commune,
Tous ceux que leur fortune
Faiſoit leurs ſerviteurs.

ODE.

Au Roy Henri le Grand, ſur l'heureux ſuccès du Voyage de Sedan.

ENFIN, après les tempeſtes ;
Nous voici rendus au port ;
Enfin, nous voyons nos teſtes
Hors de l'injure du ſort.
Nous n'avons rien qui menace
De troubler noſtre bonace ;

Et ces matieres de pleurs,
Maſſacres, feux, & rapines,
De leurs funeſtes épines
Ne gâteront plus nos fleurs.

Nos prieres ſont ouïes:
Tout eſt réconcilié;
Nos peurs ſont évanouïes;
Sedan s'eſt humilié.
A peine il a vu le foudre
Parti pour le mettre en poudre,
Que, faiſant comparaiſon
De l'eſpoir & de la crainte,
Pour éviter la contrainte
Il s'eſt mis à la raiſon.

QUI n'uſt crû que ſes murailles,
Que défendoit un Lion,
N'uſſent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion?
Et qu'avant qu'eſtre à la feſte
De ſi pénible conqueſte,
Les chams ſe fuſſent vêtus
Deux fois de robe nouvelle;
Et le fer uſt en javelle
Deux fois les blés abbattus?

ET toutefois, ô merveille!
Mon Roy, l'exemple des Rois,

Dont la grandeur nompareille
Fait qu'on adore ſes loix,
Accompagné d'un Génie
Qui les volontez manie,
L'a ſu tellement preſſer
D'obéir, & de ſe rendre,
Qu'il n'a pas u pour le prendre
Loiſir de le menacer.

TEL qu'à vagues épandues
Marche un fleuve impérieux;
De qui les neiges fondues
Rendent le cours furieux;
Rien n'eſt ſur en ſon rivage,
Ce qu'il trouve, il le ravage;
Et traînant comme buiſſons
Les chefnes & leurs racines,
Oſte aux campagnes voiſines
L'eſpérance des moiſſons.

TEL, & plus épouvantable,
S'en alloit ce Conquérant,
A ſon pouvoir indomtable
Sa colere meſurant.
Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace;
Et les éclairs de ſes yeux
Eſtoient comme d'un tonnerre;

Qui

Qui gronde contre la Terre ;
Quand elle a fâché les Cieux.

QUELLE vaine réſiſtence
A ſon puiſſant appareil
N'uſt porté la pénitence
Qui ſuit un mauvais conſeil ;
Et vu ſa faute bornée
D'une chute infortunée ;
Comme la rébellion
Dont la fameuſe folie
Fit voir à la Theſſalie
Olympe ſur Pélion ?

VOYEZ comme en ſon courage
Quand on ſe range au devoir,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir ;
A peine fut réclamée
Sa douceur accouſtumée,
Que d'un ſentiment humain
Frapé, non moins que de charmes,
Il fit la paix, & les armes
Luy tomberent de la main.

ARRIERE, vaines chimeres
De haines & de rancueurs :
Soupçons de choſes ameres,

Eloignez-vous de nos cœurs ;
Loin, bien-loin, triſtes penſées,
Où nos miſeres paſſées
Nous avoient enſévelis.
Sous Henri, c'eſt ne voir goute ;
Que de révoquer en doute
Le ſalut des Fleurs de Lis.

O Roy, qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté ;
Roy, qui de l'âge où nous ſommes
Tout le mal as ſurmonté ;
Si tes labeurs, d'où la France
A tiré ſa délivrance,
Sont écrits avecque foy,
Qui ſera ſi ridicule
Qu'il ne confeſſe qu'Hercule
Fut moins Hercule que toy ?

De combien de tragédies,
Sans ton aſſuré ſecours,
Eſtoient les trames ourdies
Pour enſanglanter nos jours ?
Et qu'auroit fait l'innocence,
Si l'outrageuſe licence,
De qui le ſouverain bien
Eſt d'opprimer & de nuire,
N'uſt trouvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien ?

Mon Roy, connois ta puiſſance;
Elle eſt capable de tout.
Tes deſſeins n'ont pas naiſſance,
Qu'on en voit déja le bout:
Et la Fortune amoureuſe
De la Vertu généreuſe
Trouve de ſi doux apas
A te ſervir & te plaire,
Que c'eſt la mettre en colere
Que de ne l'employer pas.

Use de ſa bienveillance;
Et luy donne ce plaiſir,
Qu'elle ſuive ta vaillance
A quelque nouveau deſir.
Où que tes bannieres aillent,
Quoyque tes armes aſſaillent,
Il n'eſt orgueuil endurci,
Que briſé comme du verre
A tes pieds elle n'atterre,
S'il n'implore ta merci.

Je ſay bien que les oracles
Prédiſent tous, qu'à ton Fils
Sont reſervez les miracles
De la priſe de Menfis:
Et que c'eſt luy, dont l'épée
Au ſang barbare trempée,

Quelque jour apparoiſſant
A la Grèce qui ſoupire,
Fera décroiſtre l'empire
De l'infidele Croiſſant.

MAIS tandis que les années
Pas-à-pas ſont avancer
L'âge où de ſes deſtinées
La gloire doit commencer;
Que fais-tu, que d'une armée
A te venger animée,
Tu ne mets dans le tombeau
Ces voiſins, dont les pratiques
De nos rages domeſtiques
Ont allumé le flambeau?

QUOYQUE les Alpes chenues
Les couvrent de toutes parts,
Et faſſent monter aux nues
Leurs effroyables remparts;
Alors que de ton paſſage
On leur fera le meſſage,
Qui verront-elles venir,
Envoyé ſous tes auſpices,
Qu'auſſitoſt leurs précipices
Ne ſe laiſſent applanir?

CROY-moy: contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers

D'aller expoſer leur vie
Pour t'acquerir des lauriers ;
Et ne tiens point ocieuſes
Ces ames ambitieuſes,
Qui, juſques où le matin
Met les eſtoiles en fuite,
Oſeront, ſous ta conduite,
Aller querir du butin.

DEJA le Tézin tout morne
Conſulte de ſe cacher,
Voulant garentir la corne
Que tu luy dois arracher :
Et le Pô, tombe certaine
De l'audace trop hautaine,
Tenant baiſſé le menton,
Dans ſa caverne profonde
S'appreſte à voir en ſon onde
Choir un autre Phaëton.

VA, Monarque magnanime :
Souffre à ta juſte douleur,
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur.
L'aſtre, dont la courſe ronde
Tous les jours voit tout le monde,
N'aura point achevé l'an,
Que tes conqueſtes ne raſent

Tout le Piémont, & n'écraſent
La Couleuvre de Milan.

Ce ſera là que ma lyre
Faiſant ſon dernier effort ;
Entreprendra de mieux dire
Qu'un Cygne près de ſa mort ;
Et ſe rendant favorable
Ton oreille incomparable,
Te forcera d'avouer,
Qu'en l'aiſe de la victoire
Rien n'eſt ſi doux que la gloire
De ſe voir ſi bien louer.

Il ne faut pas que tu penſes
Trouver de l'éternité
En ces pompeuſes dépenſes
Qu'invente la vanité.
Tous ces chéd'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques :
Par les Muſes ſeulement
L'homme eſt exemt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'hiſtoire
De tes faits laborieux,
Je défendray ta mémoire

Du trépas injurieux :
Et quelque aſſaut que te face
L'oubli, par qui tout s'efface ;
Ta louange dans mes vers,
D'amarante couronnée,
N'aura ſa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.

SONNET.

Au Roy.

QU'AVEC une valeur à nulle autre ſegonde ;
Et qui ſeule eſt fatale à noſtre guériſon,
Voſtre courage mur en ſa verte ſaiſon
Nous ait acquis la paix ſur la terre & ſur l'onde ;

QUE l'hydre de la France, en revoltes féconde ;
Par vous ſoit du tout morte, ou n'ait plus de poiſon ;
Certes, c'eſt un bonheur dont la juſte raiſon
Promeſt à voſtre front la couronne du monde.

MAIS qu'en de ſi beaux faits vous m'ayez pour témoin,
Connoiſſez-le, mon Roy, c'eſt le comble du ſoin
Que de vous obliger ont u les Deſtinées.

TOUS vous ſavent louer ; mais non également.
Les ouvrages communs vivent quelques années :
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

ODE,

A la Reyne Mere du Roy, ſur ſa bien venue en France.

Préſantée à ſa Majeſté, à Aix, l'année 1600.

PEUPLES, qu'on mette ſur la teſte
Tout ce que la terre a de fleurs :
Peuples, que cette belle feſte
A jamais tariſſe nos pleurs ;
Qu'aux deux bouts du monde ſe voye
Luire le feu de noſtre joye ;
Et ſoient dans les coupes noyez
Les ſoucis de tous ces orages,
Que pour nos rebelles courages
Les Dieux nous avoient envoyez.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faiſoient nos mutins
En leur ame encore affamée
De maſſacres & de butins.

Nos

Nos doutes ſeront éclaircies :
Et mentiront les prophéties
De tous ces viſages pâlis ;
Dont le vain étude s'applique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle Fleur de Lys.

AUJOURD'HUY nous eſt amenée
Cette Princeſſe, que la foy
D'Amour enſemble & d'Hyménée
Deſtine au lit de notre Roy.
La voicy, la belle Marie,
Belle merveille d'Hétrurie ;
Qui fait confeſſer au Soleil,
Quoyque l'âge paſſé raconte,
Que du Ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

TELLE n'eſt point la Cythérée,
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle ſort pompeuſe & parée
Pour la conqueſte d'un amant :
Telle ne luit en ſa carriere
Des mois l'inégale courriere ;
Et telle deſſus l'horiſon
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux meſme de Céfale
En feroient la comparaiſon.

LE ſceptre que porte ſa race,
Où l'heur aux mérites eſt joint,
Luy met le reſpect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point :
Nulle vanité ne la touche :
Les Graces parlent par ſa bouche ;
Et ſon front, témoin aſſuré
Qu'au vice elle eſt inacceſſible,
Ne peut que d'un cœur inſenſible
Eſtre vu ſans eſtre adoré.

QUANTESFOIS, lorſque ſur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune en ſes caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il ſentoit ?
Et quantesfois, en ſa penſée
De vives atteintes bleſſée,
Sans l'honneur de la Royauté
Qui luy fit celer ſon martyre,
Uſt-il voulu de ſon empire
Faire échange à cette beauté ?

DIX jours, ne pouvant ſe diſtraire
Du plaiſir de la regarder,
Il a, par un effort contraire,
Eſſayé de la retarder :
Mais à la fin, ſoit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,

Soit qu'un autre démon plus fort
Aux Vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,
Et la voicy dans nostre port.

LA voicy, Peuples, qui nous monstre
Tout ce que la Gloire a de prix.
Les fleurs naissent, à sa rencontre,
Dans les cœurs & dans les esprits:
Et la présance des merveilles
Qu'en oyoient dire nos oreilles,
Accuse la témérité
De ceux qui nous l'avoient décrite,
D'avoir figuré son mérite
Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite Princesse,
L'étonnement de l'univers;
Astre, par qui vont avoir cesse
Nos ténébres & nos hyvers;
Exemple sans autres exemples;
Future image de nos temples;
Quoyque nostre foible pouvoir
En vostre accueuil ose entreprendre,
Doit-il esperer de vous rendre
Ce que nous vous allons devoir?

CE sera vous qui de nos villes

Ferez la beauté refleurir ;
Vous, qui de nos haines civiles
Ferez la racine mourir :
Et par vous la paix assurée
N'aura par la courte durée
Qu'esperent infidellement,
Non lassez de nostre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue & l'habillement.

PAR vous un Daufin nous va naistre ;
Que vous-mesme verrez un jour
De la terre entiere le maistre,
Ou par armes, ou par amour :
Et ne tarderont ses conquestes,
Dans les oracles déja prestes,
Qu'autant que le premier coton ;
Qui de jeunesse est le message,
Tardera d'estre en son visage,
Et de faire ombre à son menton.

O combien, lors, aura de veuves
La gent qui porte le Turban !
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban !
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de Sultanes captives !

Et que de meres à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De ſon courage & de ſa lance,
Aux funérailles de leurs fis!

CEPENDANT, noſtre grand Alcide,
Amolli parmy vos appas,
Perdra la fureur qui ſans bride
L'emporte à chercher le trépas:
Et cette valeur indomtée,
De qui l'honneur eſt l'Euriſtée,
Puiſque rien n'a ſu l'obliger
A ne nous donner plus d'alarmes,
Au moins, pour épargner vos larmes
Aura peur de nous affliger.

SI l'eſpoir qu'aux bouches des hommes
Nos beaux faits ſeront récitez,
Eſt l'aiguillon par qui nous ſommes
Dans les hazars précipitez;
Luy, de qui la gloire, ſemée
Par les voix de la Renommée,
En tant de parts s'eſt fait ouir
Que tout le ſiécle en eſt un livre,
N'eſt-il pas indigne de vivre,
S'il ne vit pour ſe réjouir?

QU'IL luy ſuffiſe que l'Eſpagne,

Réduite par tant de combas
A ne l'oſer voir en campagne ;
A mis l'ire & les armes bas.
Qu'il ne provoque point l'envie
Du mauvais ſort contre ſa vie.
Et puiſque, ſelon ſon deſſein,
Il a rendu nos troubles calmes,
S'il veut davantage de palmes,
Qu'il les acquiere en voſtre ſein.

C'EST-là qu'il faut qu'à ſon Génie ;
Seul arbitre de ſes plaiſirs,
Quoyqu'il demande, il ne dénie
Rien qu'imaginent ſes deſirs :
C'eſt-là qu'il faut que les années
Luy coulent comme des journées ;
Et qu'il ait de quoy ſe vanter,
Que la douceur qui tout excéde,
N'eſt point ce que ſert Ganiméde
A la table de Jupiter.

MAIS d'aller plus à ces batailles
Où tonnent les foudres d'Enfer,
Et lutter contre des murailles
D'où pleuvent la flamme & le fer ;
Puiſqu'il ſait qu'en ſes deſtinées
Les noſtres ſeront terminées,

Et qu'après luy noſtre diſcord
N'aura plus qui domte ſa rage,
N'eſt-ce pas nous rendre au naufrage
Après nous avoir mis à bord ?

CET Achille, de qui la pique
Faiſoit aux braves d'Ilion
La terreur que fait en Afrique
Aux troupeaux l'aſſaut d'un lion ;
Bien que ſa mere uſt à ſes armes
Ajoûté la force des charmes,
Quand les Deſtins l'urent permis,
N'ut-il pas ſa trame coupée
De la moins redoutable épée
Qui fuſt parmy ſes ennemis ?

LES Parques d'une meſme ſoye
Ne devident pas tous nos jours ;
Ni toûjours par ſemblable voye
Ne font les Planettes leurs cours :
Quoyque promette la Fortune,
A la fin, quand on l'importune,
Ce qu'elle avoit fait proſpérer
Tombe du faiſte au précipice ;
Et, pour l'avoir toûjours propice,
Il la faut toûjours révérer.

JE ſay bien que ſa Carmagnole

Devant luy ſe repréſantant
Telle qu'une plaintive idole,
Va ſon courroux ſollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle:
Mais doit-il vouloir que pour luy
Nous ayons toujours le teint bleſme,
Cependant qu'il tente luy-meſme
Ce qu'il peut faire par autruy?

SI vos yeux ſont toute ſa braiſe,
Et vous la fin de tous ſes vœux,
Peut-il pas languir à ſon aiſe
En la priſon de vos cheveux?
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées,
Que d'un conſeil ambitieux
La faim de gloire perſuade
D'aller ſur les pas d'Encélade
Porter des échelles aux Cieux?

APOLLON n'a point de myſtere,
Et ſont profanes ſes chanſons,
Ou, devant que le Sagittere
Deux fois raméne les glaçons,
Le ſuccès de leurs entrepriſes,
De qui deux Provinces conquiſes

Ont déja fait preuve à leur dan ;
Favoriſé de la Victoire,
Changera la fable en hiſtoire
De Phaëton en l'Eridan.

NICE, payant avecque honte
Un ſiége autrefois repouſſé,
Ceſſera de nous mettre en conte
Barberouſſe qu'elle a chaſſé :
Guiſe, en ſes murailles forcées,
Remettra les bornes paſſées
Qu'avoit noſtre empire marin :
Et Soiſſons, fatal aux ſuperbes,
Fera chercher parmy les herbes
En quelle place fut Turin.

ODE.

Pour le Roy, allant chatier la rébellion des Rochelois; & chaſſer les Anglois qui en leur faveur eſtoient deſcendus en l'Iſle de Ré.

DONC un nouveau labeur à tes armes s'appreſte;
Pren ta foudre, Louis; & va comme un lion
Donner le dernier coup à la derniere teſte
De la Rébellion.

FAY choir en ſacrifice au démon de la France
Les fronts trop élevez de ces ames d'Enfer ;
Et n'épargne contre eux, pour noſtre délivrance,
Ni le feu, ni le fer.

ASSEZ de leurs complots l'infidele malice
A nourri le déſordre & la ſédition.
Quitte le nom de Juſte ; ou fay voir ta juſtice
En leur punition.

LE centiéme décembre a les plaines ternies,
Et le centiéme avril les a peintes de fleurs,
Depuis que parmy nous leurs brutales manies
Ne cauſent que des pleurs.

DANS toutes les fureurs des ſiécles de tes peres,
Les monſtres les plus noirs firent-ils jamais rien,
Que l'inhumanité de ces cœurs de viperes
Ne renouvelle au tien ?

PAR qui ſont aujourd'huy tant de villes deſertes ;
Tant de grands baſtimens en maſures changez,
Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
Que par ces enragez ?

LES ſceptres devant eux n'ont point de priviléges :
Les Immortels eux-meſme en ſont perſécutez :
Et c'eſt aux plus ſaints lieux que leurs mains ſacrileges
Font plus d'impiétez.

MARCHE ; va les détruire ; éteins-en la ſemence :
Et ſuy juſqu'à leur fin ton courroux généreux,
Sans jamais écouter ni pitié, ni clemence,
Qui te parle pour eux.

ILS ont beau vers le Ciel leurs murailles accroiſtre ;
Beau d'un ſoin aſſidu travailler à leurs forts,
Et creuſer leurs foſſez juſqu'à faire paroiſtre
Le jour entre les morts :

LAISSE-les eſpérer ; laiſſe-les entreprendre :
Il ſuffit que ta cauſe eſt la cauſe de Dieu,
Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
Les ſoins de Richelieu ;

RICHELIEU, ce Prélat, de qui toute l'envie
Eſt de voir ta grandeur aux Indes ſe borner,
Et qui viſiblement ne fait cas de ſa vie
Que pour te la donner.

RIEN que ton intéreſt n'occupe ſa penſée ;
Nuls divertiſſemens ne l'appellent ailleurs :
Et de quelques bons yeux qu'on ait vanté Lyncée,
Il en a de meilleurs.

SON ame toute grande eſt une ame hardie,
Qui pratique ſi bien l'art de nous ſecourir,
Que, pourvu qu'il ſoit cru, nous n'avons maladie
Qu'il ne ſache guérir.

Le Ciel, qui doit le bien ſelon qu'on le merite,
Si de ce grand oracle il ne t'uſt aſſiſté,
Par un autre préſant n'uſt jamais eſté quitte
Envers ta piété.

Va : ne differe plus tes bonnes deſtinées.
Mon Apollon t'aſſure, & t'engage ſa foy,
Qu'employant ce Typhis, Syrtes & Cyanées
Seront havres pour toy.

Certes, où je me trompe, ou déja la Victoire,
Qui ſon plus grand honneur de tes palmes attant,
Eſt aux bors de Charante en ſon habit de gloire,
Pour te rendre contant.

Je la voy qui t'appelle, & qui ſemble te dire :
Roy, le plus grand des Rois, & qui m'es le plus cher,
Si tu veux que je t'aide à ſauver ton empire,
Il eſt temps de marcher.

Que ſa façon eſt brave, & ſa mine aſſurée !
Qu'elle a fait richement ſon armure étoffer !
Et qu'il ſe connoiſt bien, à la voir ſi parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand aſſaut, où des fis de la Terre
La rage ambitieuſe à leur honte parut,

Elle ſauva le Ciel, & rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Deja de tous coſtez s'avançoient les approches ;
Icy couroit Mimas ; là Typhon ſe battoit ;
Et là ſuoit Euryte à détacher les roches
Qu'Encelade jettoit.

A peine cette Vierge ut l'affaire embraſſée ;
Qu'auſſi-toſt Jupiter, en ſon trône remis,
Vit, ſelon ſon deſir, la tempeſte ceſſée,
Et n'ut plus d'ennemis.

Ces coloſſes d'orgueuil furent tous mis en poudre,
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachez ;
Phlégre, qui les reçut, put encore la foudre
Dont ils furent touchez.

L'exemple de leur race à jamais abolie
Devoit ſous ta merci tes rebelles ployer :
Mais ſeroit-ce raiſon qu'une meſme folie
N'uſt pas meſme loyer ?

Deja l'étonnement leur fait la couleur bleſme ;
Et ce laſche voiſin qu'ils ſont allé querir,
Miſerable qu'il eſt, ſe condamne luy-meſme
A fuïr ou mourir.

SA faute le remort : Megere le regarde ;
Et luy porte l'eſprit à ce vray ſentiment,
Que d'une injuſte offance il aura, quoy qu'il tarde,
Le juſte châtiment.

BIEN ſemble eſtre la mer une barre aſſez forte ;
Pour nous ôter l'eſpoir qu'il puiſſe eſtre battu :
Mais eſt-il rien de clos, dont ne t'ouvre la porte
Ton heur & ta vertu ?

NEPTUNE importuné de ſes voiles infames ;
Comme tu paroiſtras au paſſage des flots,
Voudra que ſes Tritons mettent la main aux rames,
Et ſoient tes matelots.

LA rendront tes guerriers tant de ſortes de preuves ;
Et d'une telle ardeur pouſſeront leurs efforts,
Que le ſang eſtranger fera monter nos fleuves
Au deſſus de leurs bors.

PAR cet exploit fatal en tous lieux va renaiſtre
La bonne opinion des courages François :
Et le monde croira, s'il doit avoir un maiſtre ;
Qu'il faut que tu le ſois.

O ! que pour avoir part en ſi belle avanture
Je me ſouhaiterois la fortune d'Eſon,

Qui, vieil comme je ſuis, revint, contre nature,
En ſa jeune ſaiſon !

De quel peril extrême eſt la guerre ſuivie,
Où je ne fiſſe voir que tout l'or du Levant
N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
Perdue en te ſervant ?

Toutes les autres morts n'ont merite ni marque ;
Celle-cy porte ſeule un éclat radieux,
Qui fait revivre l'homme, & le met de la barque
A la table des Dieux.

Mais quoy ? tous les penſers dont les ames bien-nées
Excitent leur valeur & flattent leur devoir,
Que ſont-ce que regrets, quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines,
En vain dans les combats ont des ſoins diligens :
Mars eſt comme l'Amour ; ſes travaux & ſes peines
Veulent de jeunes gens.

Je ſuis vaincu du temps ; je cede à ſes outrages ;
Mon eſprit ſeulement, exant de ſa rigueur,
A de quoy témoigner en ſes derniers ouvrages
Sa premiere vigueur.

LES puiſſantes faveurs dont Parnaſſe m'honore,
Non loin de mon berceau commancerent leurs
cours :
Je les poſſéday jeune, & les poſſede encore
A la fin de mes jours.

CE que j'en ay reçu, je veux te le produire :
Tu verras mon adreſſe : & ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la teſte des Rois.

SOIT que de tes lauriers ma lyre s'entretienne,
Soit que de tes bontez je la face parler,
Quel rival aſſez vain prétendra que la ſienne
Ait de quoy m'égaler ?

LE fameux Amphion, dont la voix nompareille
Bâtiſſant une ville étonna l'univers,
Quelque bruit qu'il ait u, n'a point fait de mer-
veille
Que ne facent mes vers.

PAR eux de tes beaux faits la terre ſera pleine :
Et les peuples du Nil, qui les auront ouis,
Donneront de l'encens, comme ceux de la Seine,
Aux autels de Louis.

ODE.

Pour la Reyne Mere du Roy, pendant ſa Regence.

SI quelque avorton de l'Envie
Oſe encore lever les yeux,
Je veux bander contre ſa vie
L'ire de la Terre & des Cieux;
Et dans les ſavantes oreilles
Verſer de ſi douces merveilles,
Que ce miſérable corbeau,
Comme oiſeau d'augure ſiniſtre,
Banni des rives de Caïſtre,
S'aille cacher dans le tombeau.

VENEZ donc, non pas habillées
Comme on vous trouve quelquefois,
En juppe deſſous les feuillées,
Danſant au ſilence des bois:
Venez en robes, où l'on voye
Deſſus les ouvrages de ſoye
Les rayons d'or étinceler;
Et chargez de perles vos teſtes,
Comme quand vous allez aux feſtes
Où les Dieux vous font appeler.

QUAND le ſang bouillant en mes veines
Me donnoit de jeunes deſirs,
Tantoſt vous ſouſpiriez mes peines;
Tantoſt vous chantiez mes plaiſirs;
Mais aujourd'huy que mes années
Vers leur fin s'en vont terminées,
Siéroit-il bien à mes écris
D'ennuyer les races futures
Des ridicules avantures
D'un amoureux en cheveux gris?

NON, Vierges, non: je me retire
De tous ces frivoles diſcours:
Ma Reyne eſt un but à ma lyre,
Plus juſte que nulles amours;
Et quand j'auray, comme j'eſpere,
Fait ouïr du Gange à l'Ibere
Sa louange à tout l'univers,
Permeſſe me ſoit un Cocyte,
Si jamais je vous ſollicite
De m'aider à faire des vers.

AUSSI bien chanter d'autre choſe,
Ayant chanté de ſa grandeur,
Seroit-ce pas après la roſe
Aux pavots chercher de l'odeur?
Et des louanges de la Lune
Deſcendre à la clarté commune

D'un de ces feux du Firmament,
Qui, ſans profiter & ſans nuire,
N'ont reçu l'uſage de luire
Que par le nombre ſeulement.

ENTRE les Rois à qui cet âge
Doit ſon principal ornement,
Ceux de la Tamiſe & du Tage
Font louer leur gouvernement :
Mais en de ſi calmes Provinces,
Où le Peuple adore les Princes,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du Sceptre legitime,
Sçauroit-on excuſer le crime
De ne regner pas comme il faut ?

CE n'eſt point aux rives d'un fleuve
Où dorment les vens & les eaux,
Que fait ſa véritable preuve
L'art de conduire les vaiſſeaux.
Il faut en la plaine ſalée
Avoir lutté contre Malée,
Et près du naufrage dernier,
S'eſtre vu deſſous les Pleïades,
Eloigné de ports & de rades,
Pour eſtre cru bon marinier.

AINSI quand la Grece partie

D'où le mol Anaure couloit,
Traverſa les mers de Scythie
En la navire qui parloit;
Pour avoir ſu des Cyanées
Tromper les vagues forcenées
Les pilotes du fils d'Eſon,
Dont le nom jamais ne s'efface
Ont gagné la premiere place
En la fable de la Toiſon.

AINSI conſervant cet Empire,
Où l'infidelité du ſort,
Jointe à la noſtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma Reyne acquiert à ſes merites
Un nom qui n'a point de limites;
Et terniſſant le ſouvenir
Des Reynes qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui ſont à venir.

AUSSI-toſt que le coup tragique,
Dont nous fuſmes preſque abatus,
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ſes vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé ſon courage?

Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligerent les matelots?

QUI n'ouït la voix de Bélonne,
Laſſe d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeler tous ſes partiſans;
Et déja les rages extrêmes,
Par qui tombent les diadêmes,
Faire appréhender le retour
De ces combats, dont la manie
Eſt l'éternelle ignominie
De Jarnac & de Moncontour?

QUI ne voït, encore à cette heure,
Tous les infideles cerveaux,
Dont la fortune eſt la meilleure,
Ne chercher que troubles nouveaux,
Et reſſembler à ces fontaines
Dont les conduites ſouteraines
Paſſent par un plomb ſi gaſté,
Que toujours ayant quelque tare,
Au meſme temps qu'on les répare
L'eau s'enfuit d'un autre coſté?

LA Paix ne voit rien qui menace

De faire renaiſtre nos pleurs ;
Tout s'accorde à noſtre bonace ;
Les hyvers nous donnent des fleurs :
Et ſi les paſles Eumenides,
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne ſortent d'Enfer ;
Le repos du ſiecle où nous ſommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'eſt que le fer.

THEMIS, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,
Comme un rocher eſt affermie
En ſon redoutable pouvoir.
Elle va d'un pas & d'un ordre
Où la cenſure n'a que mordre :
Et les loix qui n'exceptent rien
De leur glaive & de leur balance,
Font tout perdre à la violance
Qui veut avoir plus que le ſien.

NOS chams meſme ont leur abondance
Hors de l'outrage des voleurs :
Les feſtins, les jeux, & la dance,
En banniſſent toutes douleurs ;
Rien n'y gemit, rien n'y ſoupire ;
Chaque Amarille a ſon Tityre ;

Et ſous l'épaiſſeur des rameaux
Il n'eſt place où l'ombre ſoit bonne ;
Qui ſoir & matin ne reſonne
Ou de voix ou de chalumeaux.

PUIS, quand ces deux grans Hymenées
Dont le fatal embraſſement
Doit applanir les Pyrenées,
Auront leur accompliſſement ;
Devons-nous douter qu'on ne voye ;
Pour accompagner cette joye,
L'encens germer en nos buiſſons ;
La myrrhe couler en nos rues ;
Et ſans l'uſage des charues,
Nos plaines jaunir de moiſſons ?

QUELLE moins hautaine eſpérance
Pourrons-nous concevoir alors,
Que de conqueſter à la France
La Propontide en ſes deux bords ?
Et vengeant de ſuccès proſperes
Les infortunes de nos peres
Que tient l'Egypte enſevelis,
Aller ſi près du bout du monde ;
Que le Soleil ſorte de l'onde
Sur la terre des Fleurs de Lis ?

CERTES, ces miracles viſibles

Excedant le penſer humain ;
Ne ſont point ouvrages poſſibles
A moins qu'une immortelle main.
Et la raiſon ne ſe peut dire,
De nous voir en noſtre navire
A ſi bon port acheminez ;
Ou ſans fard & ſans flatterie,
C'eſt Pallas que cette Marie
Par qui nous ſommes gouvernez.

MAIS qu'elle ſoit Nymphe ou Déeſſe ;
De ſang immortel ou mortel,
Il faut que le monde confeſſe
Qu'il ne vit jamais rien de tel.
Et quiconque fera l'hiſtoire
De ce grand chéd'œuvre de gloire ;
L'incrédule poſtérité
Rejettera ſon témoignage,
S'il ne la dépeint belle & ſage ;
Au deçà de la verité.

GRAND Henri, grand foudre de guerre ;
Que cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la terre,
Les Deſtins firent ſon époux ;
Roy, dont la mémoire eſt ſans blâme ;
Que dis-tu de cette belle ame,

Quand

Quand tu la vois ſi dignement
Adoucir toutes nos abſinthes,
Et ſe tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement?

QUE dis-tu, lorſque tu remarques
Après ſes pas ton héritier,
De la ſageſſe des Monarques
Monter le penible ſentier?
Et pour étendre ſa couronne,
Croiſtre comme un fan de lionne?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque ſa furie,
Les Nomades n'ont bergerie,
Qu'il ne ſuffiſe à deſoler.

QUI doute que ſi de ſes armes
Ilion avoit u l'appuy,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fuſt retourné chez luy?
Et qu'aux beaux chams de la Phrygie
De tant de batailles rougie,
Ne fuſſent encore honnorez
Ces ouvrages des mains céleſtes,
Que juſques à leurs derniers reſtes
La flamme Grecque a devorez?

ODE,

A Monſeigneur le Duc de Bellegarde, Grand Ecuyer de France.

A LA fin c'eſt trop de ſilance
En ſi beau ſujet de parler :
Le mérite qu'on veut celer
Souffre un injuſte violance.
Bellegarde, unique ſupport
Où mes vœux ont trouvé leur port ;
Que tarde ma pareſſe ingrate,
Que déja ton bruit nompareil
Aux bords du Tage & de l'Eufrate
N'a vu l'un & l'autre Soleil ?

LES Muſes hautaines & braves
Tiennent le flater odieux,
Et comme parentes des Dieux
Ne parlent jamais en eſclaves :
Mais auſſi ne ſont-elles pas
De ces beautez dont les appas
Ne ſont que rigueur & que glace ;
Et de qui le cerveau leger,
Quelque ſervice qu'on leur face,
Ne ſe peut jamais obliger.

LA vertu, qui de leur étude
Eſt le fruit le plus précieux,
Sur tous les actes vicieux
Leur fait haïr l'ingratitude :
Et les agréables chanſons,
Par qui leurs doctes nourriſſons
Savent charmer les deſtinées,
Récompenſent un bon accueil
De louanges, que les années
Ne mettent point dans le cercueuil.

LES tiennes par moy publiées,
Je le jure ſur les autels,
En la mémoire des mortels
Ne ſeront jamais oubliées:
Et l'éternité que promet
La montagne au double ſommet,
N'eſt que menſonge & que fumée;
Ou je rendray cet univers
Amoureux de ta renommée
Autant que tu l'es de mes vers.

COMME en cueuillant une guirlande,
L'homme eſt d'autant plus travaillé,
Que le parterre eſt émaillé
D'une diverſité plus grande;
Tant de fleurs de tant de côtez
Faiſant paroiſtre en leurs beautez

L'artifice de la Nature,
Il tient ſuſpendu ſon deſir,
Et ne ſait en cette peinture
Ni que laiſſer, ni que choiſir :

AINSI, quand preſſé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toy les ages ſurmonte,
Tu me tiens les ſens enchantez
De tant de rares qualitez,
Où brille un excès de lumiere,
Que plus je m'arreſte à penſer
Laquelle ſera la premiere,
Moins je ſay par où commencer.

SI nommer en ſon parentage
Une longue ſuite d'aieux
Que la gloire a mis dans les Cieux,
Eſt réputé grand avantage ;
De qui n'eſt-il point reconnu
Que toujours les tiens ont tenu
Les charges les plus honnorables,
Dont le mérite & la raiſon,
Quand les Deſtins ſont favorables,
Parent une illuſtre maiſon ?

QUI ne ſait de quelles tempeſtes

Leur fatale main autrefois,
Portant la foudre de nos Rois,
Des Alpes a battu les teſtes?
Qui n'a vu deſſous leurs combas
Le Pô mettre les cornes bas?
Et les peuples de ſes deux rives,
Dans la frayeur enſévelis,
Laiſſer leurs dépouilles captives
A la merci des Fleurs de Lis?

MAIS de chercher aux ſépultures
Des témoignages de valeur,
C'eſt à ceux qui n'ont rien du leur
Eſtimable aux races futures;
Non pas à toy, qui reveſtu
De tous les dons que la Vertu
Peut recevoir de la Fortune,
Connois que c'eſt que du vray bien,
Et ne veux pas, comme la Lune,
Luire d'autre feu que du tien.

QUAND le monſtre infame d'Envie,
A qui rien de l'autruy ne plaiſt,
Tout laſche & perfide qu'il eſt,
Jette les yeux deſſus ta vie,
Et te voit emporter le prix
Des grans cœurs & des beaux eſprits

Dont aujourd'huy la France eſt pleine ;
Eſt-il pas contraint d'avouer,
Qu'il a luy-meſme de la peine
A s'empeſcher de te louer ?

SOIT que l'honneur de la carriere
T'appelle à monter à cheval,
Soit qu'il ſe préſante un rival
Pour la lice ou pour la barriere ;
Soit que tu donnes ton loiſir
A prendre quelque autre plaiſir
Eloigné des molles délices ;
Qui ne ſait que toute la Court,
A regarder tes exercices,
Comme à des théatres accourt ?

QUAND tu paſſas en Italie,
Où tu fus querir pour mon Roy
Ce joyau d'honneur & de foy
Dont l'Arne à la Seine s'allie ;
Thétis ne ſuivit-elle pas
Ta bonne grace & tes appas,
Comme un objet émerveillable ;
Et jura qu'avecque Jaſon,
Jamais Argonaute ſemblable
N'alla conquérir la Toiſon ?

TU menois le blond Hymenée,

Qui devoit ſolennellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'hureuſe journée.
Jamais il ne fut ſi paré ;
Jamais en ſon habit doré
Tant de richeſſes n'éclaterent :
Toutefois les Nymphes du lieu,
Non ſans apparence, douterent
Qui de vous deux eſtoit le Dieu.

DE combien de pareilles marques,
Dont on ne me peut démentir,
Ay-je dequoy te garentir
Contre les menaces des Parques ?
Si ce n'eſt qu'un ſi long diſcours
A de trop pénibles détours ;
Et qu'à bien diſpenſer les choſes,
Il faut meſler, pour un guerrier,
A peu de myrthe & peu de roſes
Force palme & force laurier ?

ACHILLE eſtoit haut de corſage ;
L'or éclatoit en ſes cheveux ;
Et les dames avecque vœux
Soupiroient après ſon viſage ;
Sa gloire à danſer & chanter,
Tirer de l'arc, ſauter, lutter,

A nulle autre n'eſtoit ſegonde :
Mais, s'il n'uſt rien u de plus beau,
Son nom, qui vole par le monde,
Seroit il pas dans le tombeau ?

S'IL n'uſt, par un bras homicide
Dont rien ne repouſſoit l'effort,
Sur Ilion vengé le tort
Qu'avoit reçu le jeune Atride ;
De quelque adreſſe qu'au giron
Ou de Phénix ou de Chiron
Il uſt fait ſon apprentiſſage,
Noſtre âge auroit-il aujourd'huy
Le mémorable témoignage
Que la Grèce a donné de luy ?

C'EST aux magnanimes exemples ;
Qui ſous la banniere de Mars
Sont faits au milieu des hazars,
Qu'il appartient d'avoir des temples ;
Et c'eſt avecque ces couleurs,
Que l'hiſtoire de nos malheurs
Marquera ſi bien ta mémoire,
Que tous les ſiécles avenir
N'auront point de nuit aſſez noire,
Pour en cacher le ſouvenir.

EN ce long-tems, où les manies

D'un nombre infini de mutins,
Pouſſez de nos mauvais deſtins,
Ont aſſouvi leurs félonnies,
Par quels faits d'armes valureux,
Plus que nul autre avantureux,
N'as-tu mis ta gloire en eſtime?
Et déclaré ta paſſion,
Contre l'eſpoir illégitime
De la rebelle ambition?

TEL que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer,
Sans que ſon gouſt devienne amer,
Paſſe d'Elide en la Sicile;
Ses flots, par moyens inconnus
En leur douceur entretenus,
Aucun mélange ne reçoivent;
Et dans Syracuſe arrivant,
Sont trouvez de ceux qui les boivent
Auſſi peu ſalez que devant:

TEL, entre ces eſprits tragiques,
Ou plutoſt démons inſenſez,
Qui de nos dommages paſſez
Tramoient les funeſtes pratiques,
Tu ne t'es jamais diverti
De ſuivre le juſte parti;

Mais blaſmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs,
As toujours aimé l'innocence,
Et pris plaiſir aux bonnes mœurs.

DEPUIS que, pour ſauver ſa terre,
Mon Roy, le plus grand des humains,
Ut laiſſé partir de ſes mains
Le premier trait de ſon tonnerre,
Juſqu'à la fin de ſes explois,
Que tout ut reconnu ſes lois,
A-t'il jamais défait armée,
Pris ville, ni forcé rempart,
Où ta valeur accoutumée
N'ait u la principale part?

SOIT que près de Seine & de Loire
Il pavaſt les plaines de morts,
Soit que le Roſne outre ſes bors
Lui viſt faire éclater ſa gloire,
Ne l'as-tu pas toujours ſuivi?
Ne l'as-tu pas toujours ſervi?
Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du ſort,
Que ſait imprimer aux courages
Le ſoin de vivre après la mort?

MAIS quoy! ma barque vagabonde,

Eſt dans les Syrtes bien avant ;
Et le plaiſir la décevant
Toujours l'emporte au gré de l'onde.
Bellegarde, les matelots
Jamais ne mépriſent les flots,
Quelque phare qui leur éclaire.
Je feray mieux de relâcher,
Et borner le ſoin de te plaire,
Par la crainte de te fâcher

L'UNIQUE but où mon attante
Croit avoir raiſon d'aſpirer,
C'eſt que tu veuilles m'aſſurer
Que mon offrande te contante.
Donne-m'en, d'un clin de tes yeux,
Un témoignage gracieux ;
Et ſi tu la trouves petite,
Reſſouviens-toy qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite,
Ayant beaucoup d'affection.

AINSI de tant d'or & de ſoye
Ton âge devide ſon cours,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matieres de joye :
Ainſi tes honneurs fleuriſſans
De jour en jour aillent croiſſans,

Malgré la fortune contraire ;
Et ce qui les fait trébucher,
De toy, ni de Termes ton frere,
Ne puiſſe jamais approcher.

QUAND la faveur à pleines voiles,
Toujours compagne de vos pas,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les eſtoiles,
Et remplir de voſtre grandeur
Ce que la terre a de rondeur :
Sans eſtre menteur, je puis dire
Que jamais vos proſpéritez
N'iront juſques où je déſire,
Ni juſques où vous méritez.

SONNET.

BEAUX & grans baſtimens d'éternelle ſtructure ;
Superbes de matière, & d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roy qui ſoit en l'univers
Aux miracles de l'Art fait céder la Nature ;

BEAU parc, & beaux jardins, qui dans voſtre cloſture
Avez toujours des fleurs & des ombrages vers,
Non ſans quelque démon qui défant aux hyvers
D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

LIEUX, qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs ;
Bois, fontaines, canaux, ſi parmy vos plaiſirs
Mon humeur eſt chagrine & mon viſage triſte,

CE n'eſt point qu'en effet vous n'ayïez des appas ;
Mais, quoyque vous ayïez, vous n'avez point Caliſte ;
Et moy, je ne voy rien quand je ne la voy pas.

STANCES.

DONC cette merveille des Cieux ;
Pource qu'elle eſt chere à mes yeux,
En ſera toujours éloignée ?
Et mon impatiante amour,
Par tant de larmes témoignée,
N'obtiendra jamais ſon retour ?

MES vœux donc ne ſervent de rien ?
Les Dieux, ennemis de mon bien,
Ne veulent plus que je la voye ;
Et ſemble que les rechercher
De me permettre cette joye,
Les invite à me l'empeſcher.

O beauté, reine des beautez,
Seule de qui les volontez
Préſident à ma deſtinée,
Pourquoy n'eſt, comme la Toiſon,
Voſtre conqueſte abandonnée
A l'effort de quelque Jaſon ?

QUELS feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monſtres nouveaux,
Et quelle puiſſance de charmes,
Garderoit que juſqu'aux Enfers
Je n'allaſſe avecque mes armes
Rompre vos chaînes & vos fers ?

N'AY-je pas le cœur auſſi haut,
Et pour oſer tout ce qu'il faut
Un auſſi grand deſir de gloire,
Que j'avois lors que je couvry
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques & d'Ivry ?

MAIS quoy ! ces loix dont la rigueur
Tiennent mes ſouhaits en langueur,
Regnent avec un tel empire,
Que ſi le Ciel ne les diſſout,
Pour pouvoir ce que je deſire,
Ce n'eſt rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point, en me flatant,
Croire que le Sort inconſtant
De ces tempeſtes me délivre.
Quelque eſpoir qui ſe puiſſe offrir,
Il faut que je ceſſe de vivre,
Si je veux ceſſer de ſouffrir.

Arriere donc ces vains diſcours,
Qu'après les nuits viennent les jours,
Et le repos après l'orage :
Autre ſorte de réconfort
Ne me ſatisfait le courage,
Que de me réſoudre à la mort.

C'est là que de tout mon tourment
Se bornera le ſentiment.
Ma foy ſeule, auſſi pure & belle
Comme le ſujet en eſt beau,
Sera ma compagne éternelle,
Et me ſuivra dans le tombeau.

Ainsi, d'une mourante voix,
Alcandre au ſilance des bois
Témoignoit ſes vives attaintes :
Et ſon viſage ſans couleur
Faiſoit connoiſtre que ſes plaintes
Eſtoient moindres que ſa douleur.

ORANTHE, qui par les zéphirs
Reçut les funeſtes ſoupirs
D'une paſſion ſi fidelle,
Le cœur outré de meſme ennuy,
Jura que, s'il mouroit pour elle,
Elle mourroit avecque luy.

STANCES,

Pour la guériſon de Chryſante.

LES deſtins ſont vaincus, & le flus de mes larmes
De leur main inſolante a fait tomber les armes :
Amour en ce combat a reconnu ma foi :
Lauriers, couronnez-moy.

QUEL penſer agréable a ſoulagé mes plaintes ?
Quelle heure de repos a diverti mes craintes,
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré ?

J'AY toujours vu Madame avoir toutes les marques
De n'eſtre point ſujette à l'outrage des Parques :
Mais quel eſpoir de bien, en l'excès de ma peur,
N'eſtimois-je trompeur ?

AUJOURD'HUY

AUJOURD'HUY c'en eſt fait : elle eſt toute guérie ;
Et les Soleils d'avril peignans une prérie,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

JE ne la vy jamais ſi fraiſche, ni ſi belle :
Jamais de ſi bon cœur je ne brulay pour elle,
Et ne penſe jamais avoir tant de raiſon
De benir ma priſon.

DIEUX, dont la providance & les mains ſouveraines,
Terminant ſa langueur, ont mis fin à mes peines,
Vous ſçaurois-je payer avec aſſez d'encens
L'aiſe que je reſſens ?

APRES une faveur ſi viſible & ſi grande,
Je n'ay plus à vous faire aucune autre demande :
Vous m'avez tout donné, redonnant à mes yeux
Ce chéd'œuvre des Cieux.

CERTES, vous eſtes bons : & combien que nos crimes
Vous donnent quelquefois des courroux légitimes,
Quand des cœurs bien touchez vous demandent ſecours,
Ils l'obtiennent toujours.

CONTINUEZ, grands Dieux ; & ne faites pas dire,
Ou que rien icy bas ne connoiſt voſtre empire ;

Ou qu'aux occaſions les plus dignes de ſoins ;
Vous en avez le moins.

DONNEZ-nous tous les ans des moiſſons redoublées ;
Soient toujours de nectar nos rivieres comblées ;
Si Chryſante ne vit, & ne ſe porte bien,
Nous ne vous devons rien.

BALLET DE LA REYNE.

La Renommée, au Roy Henry le Grand.

PLEINE de langues & de voix ;
O Roy, le miracle des Rois,
Je viens de voir toute la terre ;
Et publier en ſes deux bouts,
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'eſt rien rien de pareil à vous.

PAR ce bruit je vous ay donné
Un renom qui n'eſt terminé
Ni de fleuve ni de montagne ;
Et par luy, j'ay fait deſirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir & vous adorer.

CE ſont douze rares beautez,
Qui de ſi dignes qualitez
Tirent un cœur à leur ſervice;
Que leur ſouhaiter plus d'appas,
C'eſt vouloir avec injuſtice
Ce que les Cieux ne peuvent pas.

L'ORIANT, qui de leurs aïeux
Sait les titres ambitieux,
Donne à leur ſang un avantage,
Qu'on ne leur peut faire quitter
Sans eſtre iſſu du parantage,
Ou de vous, ou de Jupiter.

TOUT ce qu'à façonner un cors
Nature aſſamble de tréſors,
Eſt en elles ſans artifice;
Et la force de leurs eſprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroiſtre leur pris.

ELLES ſouffrent bien que l'Amour
Par elles face chaque jour
Nouvelle preuve de ſes charmes:
Mais ſi-tôt qu'il les veut toucher,
Il reconnoiſt qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne facent reboucher.

LOIN des vaines impreſſions
De toutes folles paſſions,
La Vertu leur apprent à vivre,
Et dans la Cour leur fait des lois,
Que Diane auroit peine à ſuivre
Au plus grand ſilance des bois.

UNE Reyne qui les conduit
De tant de merveilles reluit,
Que le Soleil qui tout ſurmonte,
Quand meſme il eſt plus flamboyant;
S'il eſtoit ſenſible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

AUSSI le Tems a beau courir;
Je la feray toujours fleurir
Au rang des choſes éternelles;
Et non moins que les Immortels;
Tant que mon dos aura des aiſles,
Son image aura des autels.

GRAND Roy, faites-leur bon accueuil;
Louez leur magnanime orgueuil,
Que vous ſeul avez fait ployable;
Et vous acquérez ſagement,
Affin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

JUSQU'ICY vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux :
Mais quelles ames ſi farouches
Oſeront douter de ma foy,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moy ?

BALLET DE MADAME.

De petites Nymphes qui mènent l'Amour priſonnier.

AU ROY.

A LA FIN tant d'amans, dont les ames bleſſées
Languiſſent nuit & jour,
Verront ſur leur auteur leurs peines renverſées ;
Et ſeront conſolez aux dépans de l'Amour.

CE public ennemi, cette peſte du monde,
Que l'erreur des humains
Fait le maiſtre abſolu de la terre & de l'onde ;
Se trouve à la merci de nos petites mains.

NOUS le vous amenons dépouillé de ſes armes ;
O Roy, l'aſtre des Rois :
Quittez voſtre bonté ; mocquez-vous de ſes larmes ;
Et luy faites ſentir la rigueur de vos lois.

COMMANDEZ que ſans grace on luy face juſtice.
Il ſera mal-aiſé
Que ſa vaine éloquance ait aſſez d'artifice
Pour démentir les faits dont il eſt accuſé.

JAMAIS ſes paſſions, par qui chacun ſoupire,
Ne nous ont fait d'ennui:
Mais c'eſt un bruit commun, que dans tout voſtre empire
Il n'eſt point de malheur qui ne vienne de lui.

MARS, qui met ſa louange à déſerter la terre
Par des meurtres épais,
N'a rien de ſi tragique aux fureurs de la guerre,
Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

MAIS ſans qu'il ſoit beſoin d'en parler davantage,
Voſtre ſeule valeur,
Qui de ſon impudance a reſſenti l'outrage,
Vous fournit-elle pas une juſte douleur?

NE meſlez rien de laſche à vos hautes penſées;
Et par quelques appas
Qu'il demande merci de ſes fautes paſſées,
Imitez ſon exemple à ne pardonner pas.

L'OMBRE de vos lauriers admirez de l'Envie
Fait l'Europe trembler.
Attachez bien ce monſtre, ou le privez de vie;
Vous n'aurez jamais rien qui vous puiſſe troubler.

Recit d'un Berger au Ballet de Madame, Princeſſe d'Eſpagne.

HOULETTE de Louis, houlette de Marie,
Dont le fatal appui met noſtre bergerie
Hors du pouvoir des lous,
Vous placer dans les Cieux en la meſme contrée
Des Balances d'Aſtrée,
Eſt-ce un prix de vertu qui ſoit digne de vous?

VOS pénibles travaux, ſans qui nos paſturages
Battus depuis cinq ans de greſles & d'orages,
S'en alloient defolez;
Sont-ce pas des effets que meſme en Arcadie,
Quoyque la Gréce die,
Les plus fameux Paſteurs n'ont jamais égalez?

VOYEZ des bors de Loire & des bors de Garonne,
Juſques à ce rivage où Thétis ſe couronne
De bouquets d'orangers,
A qui ne donnez-vous une hureuſe bonace,
Loin de toute menace
Et de maux inteſtins & de maux étrangers?

OU ne voit-on la paix, comme un roc affermie,
Faire à nos Gérions déteſter l'infamie

De leurs actes ſanglans?
Et la belle Cerès, en javelles féconde,
Oter à tout le monde
La peur de retourner à l'uſage des glans?

AUSSI dans nos maiſons, en nos places publiques,
Ce ne ſont que feſtins, ce ne ſont que muſiques
De peuples réjouis:
Et que l'aſtre du jour ou ſe léve ou ſe couche,
Nous n'avons en la bouche
Que le nom de Marie & le nom de Louis.

CERTES, une douleur quelques ames afflige;
Qu'un fleuron de nos Lis ſéparé de ſa tige
Soit preſt à nous quitter:
Mais, quoyqu'on nous augure & qu'on nous face craindre
Eliſe eſt-elle à plaindre
D'un bien que tous nos vœux luy doivent ſouhaiter?

LE jeune demi-Dieu qui pour elle ſoupire,
De la fin du couchant termine ſon empire
En la ſource du jour.
Elle va dans ſes bras prendre part à ſa gloire:
Quelle malice noire
Peut, ſans aveuglement, condamner leur amour?

IL

Il eſt vray qu'elle eſt ſage, il eſt vray qu'elle eſt belle
Et noſtre affection pour autre que pour elle
Ne peut mieux s'employer
Auſſi la nommons-nous la Pallas de cet âge :
Mais que ne dit le Tage
De celle qu'en ſa place il nous doit envoyer !

Esprits mal-aviſez, qui blâmez un échange
Où ſe prent & ſe baille un ange pour un ange,
Jugez plus ſainement :
Noſtre grande Bergere a Pan qui la conſeille :
Seroit-ce pas merveille
Qu'un deſſein qu'elle uſt fait n'uſt bon événement ?

C'est en l'aſſemblement de ces couples céleſtes ;
Que ſi nos maux paſſez ont laiſſé quelques reſtes,
Ils vont du tout finir.
Mopſe, qui nous l'aſſure, a le don de prédire :
Et les cheſnes d'Epire
Savent moins qu'il ne ſait les choſes à venir.

Un ſiécle renaiſtra comblé d'heur & de joye,
Où le nombre des ans ſera la ſeule voye
D'arriver au trépas :
Tous venins y mourront, comme au temps de nos peres :
Et meſme les viperes
Y picqueront ſans nuire, ou n'y picqueront pas :

LA terre en tous endroits produira toutes choſes:
Tous métaux ſeront or; toutes fleurs ſeront roſes;
Tous arbres, oliviers:
L'an n'aura plus d'hyver, le jour n'aura plus d'ombre;
Et les perles ſans nombre
Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

DIEUX, qui de vos arreſts formez nos deſtinées;
Donnez un derniers terme à ces grans Hyménées.
C'eſt trop les différer.
L'Europe les demande; accordez ſa requeſte.
Qui verra cette feſte,
Pour mourir ſatisfait n'aura que deſirer.

Epitaphe de feu Monſeigneur le Duc d'Orleans.

SONNET.

PLUS Mars que Mars de la Thrace;
Mon pere victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Ota la premiere place.

MA mere vient d'une race
Si fertile en demi-Dieux,
Que ſon éclat radieux
Toutes lumieres efface.

JE ſuis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ſes loix
Egales & néceſſaires :

RIEN ne m'en a ſu parer.
Apprenez, ames vulgaires,
A mourir ſans murmurer.

Conſolation à Caritée, ſur la mort de ſon mari.

AINSI quand Mauſole fut mort,
Artémiſe accuſa le ſort,
De pleurs ſe noya le viſage,
Et dit aux aſtres innocens
Tout ce que fait dire la rage,
Quand elle eſt maiſtreſſe des ſens.

AINSI fut ſourde au réconfort,
Quand elle ut trouvé dans le port
La perte qu'elle avoit ſongée,
Celle de qui les paſſions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des alcyons.

VOUS n'êtes ſeule en ce tourment
Qui témoignez du ſentiment,

O trop fidelle Caritée :
En toutes ames l'amitié,
De meſmes ennuis agitée,
Fait les meſmes traits de pitié.

DE combien de jeunes maris
En la querelle de Pâris
Tomba la vie entre les armes ;
Qui fuſſent retournez un jour,
Si la Mort ſe payoit de larmes,
A Micenes faire l'amour ?

MAIS le Deſtin qui fait nos loix
Eſt jaloux qu'on paſſe deux fois
Au deçà du rivage bleſme :
Et les Dieux ont gardé ce don
Si rare, que Jupiter meſme
Ne le ſut faire à Sarpédon.

POURQUOY donc ſi peu ſagement ;
Démentant voſtre jugement,
Paſſez-vous en cette amertume
Le meilleur de voſtre ſaiſon,
Aimant mieux plaindre par coutume ;
Que vous conſoler par raiſon ?

NATURE fait bien quelque effort ;
Qu'on ne peut condanner qu'à tort ;

Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous ſemblez entreprendre
De ruiner voſtre beauté ?

QUE vous ont fait ces beaux cheveux ;
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer voſtre colere ;
Et devenus vos ennemis
Recevoir l'injuſte ſalaire
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

QUELLES aimables qualitez
En celuy que vous regrettez
Ont pu mériter qu'à vos roſes
Vous oſtiez leur vive couleur,
Et livriez de ſi belles choſes
A la merci de la douleur ?

REMETTEZ-vous l'ame en repos ;
Quittez ces funeſtes propos :
Et par la fin de vos tempeſtes
Obligeant tous les beaux-eſprits,
Conſervez au ſiécle où vous eſtes
Ce que vous lui donnez de prix ?

AMOUR, autrefois en vos yeux
Pleins d'appas ſi délicieux,

Devient mélancolique & ſombre,
Quand il voit qu'un ſi long ennui
Vous fait conſumer pour une ombre
Ce que vous n'avez que pour lui.

S'IL vous reſſouvient du pouvoir
Que ſes traits vous ont fait avoir,
Quand vos lumieres eſtoient calmes,
Permettez-luy de vous guérir ;
Et ne différez point les palmes
Qu'il brule de vous acquerir.

LE Tems d'un inſenſible cours
Nous porte à la fin de nos jours :
C'eſt à noſtre ſage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous conſoler de ſa fuite
En le ménageant comme il faut.

Conſolation à Monſieur du Périer, Gentilhomme d'Aix en Provence, ſur la mort de ſa fille.

TA douleur, du Périer, ſera donc éternelle ;
Et les triſtes diſcours
Que te met en l'eſprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours ?

LE malheur de ta fille au ſombeau deſcendue,
Par un commun trépas,
Eſt-ce quelque dédale, où ta raiſon perdue
Ne ſe retrouve pas ?

JE ſay de quels appas ſon enfance eſtoit pleine ;
Et n'ay pas entrepris,
Injurieux ami, de ſoulager ta peine
Avecque ſon mépris.

MAIS elle eſtoit du monde, où les plus belles choſes
Ont le pire deſtin :
Et roſes elle a vêcu ce que vivent les roſes,
L'eſpace du matin.

PUIS, quand ainſi ſeroit que, ſelon ta priere ;
Elle auroit obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé ſa carriere ;
Qu'en fut-il avenu ?

PENSES-tu que, plus vieille, en la maiſon céleſte
Elle uſt u plus d'accueuil ?
Ou qu'elle uſt moins ſenti la pouſſiere funeſte,
Et les vers du cercueuil ?

NON, non, mon du Périer: auſſi-toſt que la Parque
Oſte l'ame du côrs,
L'âge s'évanouit au deçà de la barque,
Et ne ſuit point les morts.

TITHON n'a plus les ans qui le firent cigale ;
Et Pluton aujourd'huy,
Sans égard du paſſé, les mérites égale
D'Archémore & de luy.

NE te laſſe donc plus d'inutiles complaintes :
Mais ſage à l'avenir,
Aime une ombre comme ombre, & des cendres éteintes
Eteins le ſouvenir.

C'EST bien, je le confeſſe, une juſte coutume ;
Que le cœur affligé
Par le canal des yeux vuidant ſon amertume,
Cherche d'eſtre allégé.

MESME, quand il avient que la tombe ſépare
Ce que Nature a joint,
Celuy qui ne s'émeut a l'ame d'un barbare,
Ou n'en a du tout point.

MAIS d'eſtre inconſolable, & dedans ſa mémoire
Enfermer un ennuy,
N'eſt-ce pas ſe haïr, pour acquérir la gloire
De bien aimer autruy?

PRIAM, qui vit ſes fis abatus par Achille,
Dénué de ſupport,
Et hors de tout eſpoir du ſalut de ſa ville,
Reçut du reconfort.

FRANÇOIS, quand la Caſtille, inégale à ſes armes,
Luy vola ſon Daufin,
Sembla d'un ſi grand coup devoir jetter des larmes
Qui n'uſſent point de fin:

IL les ſecha pourtant; & comme un autre Alcide
Contre fortune inſtruit,
Fit qu'à ſes ennemis, d'un acte ſi perfide
La honte fut le fruit.

LEUR camp, qui la Durance avoit preſque tarie
De bataillons épais,
Entendant ſa conſtance ut peur de ſa furie,
Et demanda la paix.

DE moy, déja deux fois d'une pareille foudre
Je me ſuis vu perclus ;
Et deux fois la raiſon m'a ſi bien fait reſoudre,
Qu'il ne m'en ſouvient plus.

NON qu'il ne me ſoit grief que la terre poſſede
Ce qui me fut ſi cher :
Mais en un accidant qui n'a point de remede,
Il n'en faut point chercher.

LA MORT a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier ;
La cruelle qu'elle eſt, ſe bouche les oreilles,
Et nous laiſſe crier.

LE pauvre en ſa cabane, où le chaume le couvre,
Eſt ſujet à ſes loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre
N'en défant point nos Rois.

DE murmurer contre elle, & perdre patiance,
Il eſt mal-à-propos :
Vouloir ce que Dieu veut, eſt la ſeule ſçiance
Qui nous met en repos.

RACAN.

HONORAT DU BUEIL Chevalier Marquis DE RACAN, né à la Roche-Racan en Touraine, fils d'un Chevalier des Ordres du Roi, a autant fait d'honneur à la Poëſie Françoiſe par ſa qualité que par ſes ouvrages. Il a été diſciple de Malherbe, & a appris l'art de la Poëſie ſous ce grand homme. Il fut Page de la Chambre du Roi Henri le Grand : ce fut là qu'il connut Malherbe, & qu'il contracta avec lui une amitié qui a duré toute ſa vie. Son mérite le fit admettre à l'Académie Françoiſe : & il avoit l'eſprit tellement né pour la Poëſie, qu'encore qu'il n'eût point d'étude, il n'a pas laiſſé de faire des vers, qui peuvent encore aujourd'hui ſervir de modéle. On voit dans ſes ouvrages beaucoup d'élévation, & beaucoup de naturel. Il a été loué généralement des plus fameux Critiques de ſon tems. On dit que Malherbe lui écrivant ſur l'affaire de Theophile, qui étoit en ce tems-là en priſon à la Conciergerie, lui diſoit que pour lui, il ne tenoit Theophile coupable que de n'avoir rien fait qui vaille au métier dont il ſe mêloit. *S'il meurt pour cela,* diſoit-il à M. de Racan, *vous ne devez point avoir de peur ; on ne vous prendra point pour un*

de ſes complices. C'eſt lui qui fit ces vers contre le livre de Dumoulin, intitulé le *Bouclier de la Foi*, que Madame des Loges lui prêta, & l'engagea à lire, leſquels vers on a cependant mal-à-propos attribués à Malherbe.

BIEN que Dumoulin en ſon livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur eſt toûjours de ſuivre
Le Proſne de noſtre Curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaiſent qu'aux foles cervelles.
Pour moy, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range;
Et n'ay jamais aimé le change
Que des femmes & des habits.

On verra la réplique dans la vie de Monſieur de Gombaud que fit le même Monſieur de Gombaud, qu'on a attribuée cependant à Madame des Loges. *Racan* rechercha en mariage Madame de Termes, veuve de Monſieur de Termes: mais ayant appris qu'elle aimoit Monſieur de Vignier, qu'elle a depuis épouſé, il ſe déſiſta de ſa pourſuite. Il mourut pauvre, quoiqu'il eût hérité de vingt mille livres de rente de Madame de Bellegarde, qui étoit ſa couſine germaine.

RACAN.

STANCES

A l'imitation du Pſeaume XVIII.

Cœli enarrant gloriam, &c.

TOY qui de l'Eternel contemples les miracles ;
Les feux du firmament ſont-ce pas des oracles,
Dont le ſilence parle, & s'entend par les yeux ?
Et le pouvoir qu'ils ont deſſus noſtre naiſſance,
Peut-il venir d'ailleurs que de cette puiſſance
Qui tient ferme la terre & fait mouvoir les cieux ?

L'ORDRE continuel dont depuis tant d'années
L'on voit naiſtre & finir les nuits & les journées,
Et meſurer leur cours d'un ſi juſte compas,
N'eſt-ce pas un chef-d'œuvre, où chacun peut connoiſtre
Que ce grand Artizan, de qui tout prend ſon eſtre,
Ne fait point au hazard les choſes d'icy bas ?

CES visibles effets d'une cause invisible ;
Ces suprêmes grandeurs, cette essence impassible,
Exigent de nos cœurs l'honneur qui leur est deu ;
Ils preschent aux Gentils, ils preschent aux Sauvages ;
Et dans tout l'univers il n'est point de langages
Où leur discours muet ne puisse estre entendu.

CET esprit, qui du temps precede la naissance ;
Afin de tesmoigner que sa magnificence,
Ainsi que son pouvoir, est sans comparaison,
De l'astre le plus beau, qui sur la terre & l'onde
Se fait voir tous les jours aux yeux de tout le monde,
Luy-mesme en le faisant en a fait sa maison.

LA sa grandeur fait voir à tout ce qui respire,
Dans son trosne éternel digne de son empire,
Sur des lambris d'azur briller des diamans :
Jamais le blond Hymen couvert d'or & de soye,
Quand il a chez les Rois joint la pompe à la joye,
N'a fait dans leurs Palais luire tant d'ornemens.

C'EST de là qu'à sa force égalant sa justice,
Un jour il sortira pour destruire le vice,
Tel qu'un puissant géant au combat préparé :
Il atteindra par tout ; tout craindra son tonnerre ;
Ses yeux verront par tout ; & par toute la terre
Rien n'est si tenebreux qui n'en soit éclairé.

Il n'eſt point d'ignorant que ſes œuvres n'inſtruiſent;
Il n'eſt point de meſchant que ſes loix ne reduiſent:
Chacun diverſement eſt appellé de Dieu;
Mais les cœurs genereux, qui peuvent ſans contrainte
Faire pour ſon amour ce qu'on fait pour la crainte,
Comme les plus parfaits, auront le plus haut lieu.

Ainsi qu'aux reprouvez la peine eſt aſſeurée,
Ainſi la recompenſe eſt aux bons preparée,
Hors de tous les malheurs dont nous ſommes troublez:
L'or n'a point de beautez qui ſoit ſi deſirables,
Ny le miel le plus pur de douceurs comparables
Au moindre des plaiſirs dont ils ſeront comblez.

Heureux ſera le cœur delivré de tout vice,
Qui donnant à ſon Dieu ſa vie & ſon ſervice,
Se rend digne des biens qui luy ſont deſtinez;
Et qui de ſa raiſon connoiſſant l'impuiſſance,
Quand il a des penſers trop remplis de licence,
Les eſtouffe en ſon ame auſſi-toſt qu'ils ſont nez!

Et bien-heureux encor qui voyant la manie
De ceux que le peché tient ſous ſa tyrannie,
Ne veut que ſon Dieu ſeul pour maiſtre & pour appuy;
Qui par tout eſt pareil; & qui ſe prenant garde
Que celuy qui voit tout en tous lieux le regarde,
Se gouverne en tous lieux comme eſtant devant luy!

SOUVERAIN Roy des Roys, Providence éternelle,
Qu'en la mer de ce monde à toute heure j'appelle,
Mon Dieu, mon Redempteur, mon aide & mon
ſupport,
Puis qu'à tous mes beſoins tes bontez tousjours
preſtes
M'ont desja tant de fois retiré des tempeſtes,
Acheve ton ouvrage, & me conduis au port.

ODE,

Au Roy.

VICTORIEUSES des armées
Nymphes, dont les inventions
Tirent des mains des Deſtinées
Les mémorables actions;
Si jadis aux rives de Loire
Vous avez recité l'hiſtoire
De mes incurables douleurs,
Quittez cette inutile peine:
Auſſi bien ma belle inhumaine
Ne faict que rire de mes pleurs.

FAITES, Déeſſes, que ma lyre,
Traiſnant les rochers après ſoy,

Aux

Aux deux bouts du monde aille dire
Des chanſons dignes de mon Roy.
Tous les veritables oracles
Nous promettent que les miracles
De ſon courage ambitieux,
Feront tant bruire ſon tonnerre ;
Qu'un jour il ſera ſur la terre
Ce qu'eſt Jupiter dans les cieux.

DE'S ſon printemps chacun s'eſtonne
De la ſageſſe de ſes mœurs,
Et juge qu'avant ſon automne
Il produira des fruicts tous meurs ;
Fiſt-il pas voir à ſes armées
D'injuſte colere animées,
Que rien ne pouvoit l'empeſcher
De leur faire mordre la pouldre,
Et qu'il a ſceu jetter la foudre
Auſſi-toſt qu'il a ſceu marcher ?

DESJA la Diſcorde enragée
Sortoit des gouffres de l'Enfer ;
Desja la France ravagée
Revoyoit le ſiecle de fer ;
Et desja toutes les Furies
Renouvellans leurs barbaries
Rendoient les vices triomphans ;
Par une impieté ſi noire,

Que la Nuit meſme n'euſt peu croire
Avoir produit de tels enfans.

TOUTEFOIS nos rages civiles
Ont trompé l'eſpoir des meſchants.
La paix rend la pompe en nos villes ;
Et l'abondance dans nos champs :
Et maintenant qu'en aſſeurance
Il conduit la nef de la France,
Et que les plaiſirs ont leur tour,
Ses yeux qui, pour venger nos larmes,
S'armoient d'éclairs dans les alarmes,
Sont armez d'attraicts pour l'Amour.

CETTE belle Nymphe du Tage,
Pour qui nous fiſmes tant de vœux,
Tient ce miracle de cét âge
Dans les chaînes de ſes cheveux :
Les Graces dont elle eſt ſuivie
La font admirer de l'envie ;
Tous les mortels ſont éblouis
D'y voir tant de flammes paroiſtre.
Auſſi les Dieux l'avoient fait naiſtre
Pour Jupiter, ou pour Louis.

ROY, dont le pouvoir indomptable
Eſt des loix le ferme ſouſtien,
Aux meſchants auſſi redoutable,
Comme agréable aux gens de bien ;

Quel hymne en la bouche des Anges
Pourra celebrer vos louanges,
Si l'univers dans ſa rondeur
N'a rien digne de vos merites;
Et ſi le ciel dans ſes limites
N'en peut limiter la grandeur ?

CE grand Henry, dont la mémoire
A triomphé du monument,
Eſt maintenant comblé de gloire
Sur les voûtes du firmament:
La nuict pour luy n'a plus de voiles;
Il marche deſſus les eſtoilles;
Il boit dans la coupe des Dieux;
Et voit, ſous ſes piés, les tempeſtes
Venger ſur nos coulpables teſtes
La juſte colere des cieux.

MAIS, quoy que ce Roy conſidere
De tout ce qu'il voit aux deux bouts
De l'une & de l'autre hemiſphere,
Il ne voit rien d'égal à vous:
Auſſi, combien qu'après ſa vie
Son ame d'honneur aſſouvie
Poſſede ce bon-heur entier
Qu'à ces vertus le ciel octroye,
Il n'a point de ſi grande joye
Que d'avoir un tel heritier.

IL voit dans les choſes futures ;
Qui ſont preſentes à ſes yeux,
Les glorieuſes advantures
De vos exploicts laborieux :
Il voit desja les citadelles
Que deffendent les Infidelles
Cacher ſous l'herbe leur ſommet ;
Et, dans Byſance reconquiſe,
Les Fleurs de Lys venger l'Egliſe
Des blaſphemes de Mahomet.

O que lors, dans ces deux rivages,
Le Nil oyra nos combattans
Faire jour & nuict de ravages
Dans les provinces des Sultans !
Que Biſerte dans ſes murailles
Verra faire de funerailles !
Et que de peuples déconfis
Pleureront leurs maiſons ſuperbes ;
Quand l'on moiſſonnera les gerbes
Sur les ruynes de Memphis !

CHANSON DE BERGERS,

A la louange de la Reyne Mere du Roy.

PAISSEZ, cheres brebis; jouiſſez de la joye
Que le Ciel nous envoye.
A la fin ſa clemence a pitié de nos pleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie;
N'épargnez point les fleurs:
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

PAR elle renaiſtra la ſaiſon deſirée
De Saturne & de Rhée,
Où le bon-heur rendoit tous nos deſirs contens;
Et par elle on verra reluire en ce rivage
Un éternel printemps,
Tel que nous le voyons pareſtre en ſon viſage.

NOUS ne reverrons plus nos campagnes deſertes;
Au lieu d'eſpics, couvertes
De tant de bataillons l'un à l'autre oppoſez:
L'innocence & la paix regneront ſur la terre:
Et les Dieux appaiſez
Oubliront pour jamais l'uſage du tonnerre.

LE ſoin continuel, dont ſon puiſſant genie
Nos affaires manie,

Rend tousjours leur ſuccez conforme à ſon deſir :
La fortune d'Europe eſt par luy gouvernée,
Et ſouffre avec plaiſir
Que de ſi belles mains la tiennent enchaînée.

SON bon-heur nous rendra la terre auſſi feconde,
Qu'en l'enfance du monde,
A l'heure que le Ciel en eſtoit amoureux ;
Et jouirons d'un âge ourdy d'or & de ſoye,
Où les plus malheureux
Ne verſeront jamais que des larmes de joye.

DESJA ce grand Soleil diſſipant les nuages,
Autheurs de nos orages,
Eſpand de tous coſtez ſa lumiere ſi loin,
Que celuy qui le ſoir ſe va coucher dans l'onde,
Voit bien que ſans beſoin
Il en ſort au matin pour éclairer le monde.

EN nos tranquillitez aucune violence
N'interrompt le ſilence :
Nos troubles pour jamais ſont par elle amortis :
Depuis les premiers flots de Garonne & de Loire
Juſqu'à ceux de Tethys,
On n'entend autre bruit que celuy de ſa gloire.

LA Nymphe de la Seine inceſſamment revere
Cette grande Bergere,

Qui chaſſe de ſes bords tout ſujet de ſoucy :
Et pour jouyr longtemps de l'heureuſe fortune
Que l'on poſſede icy,
Porte plus lentement ſon tribut à Neptune.

PAISSEZ donc, mes brebis ; prenez part aux delices
Dont les Deſtins propices
Par un ſi beau remede ont guery nos douleurs.
Allez dans la campagne, allez dans la prairie ;
N'épargnez point les fleurs :
Il en revient aſſez ſous les pas de Marie.

ODE,

Pour Monſeigneur le Duc de Bellegarde, Pair & Grand Eſcuyer de France.

AMOUR, à qui je dois les chanſons immortelles
Qui par toute la terre ont volé ſur tes aîles,
Et qui ſeul m'as enflé le courage & la voix ;
N'es-tu pas bien enfant, alors que tu m'invites
D'oublier les rigueurs, pour chanter les merites
D'une ingrate beauté qui mépriſe tes loix ?

PERMETS qu'employant mieux les accords de ma lyre
Je chante mon Roger, l'honneur de cet empire,

Et qui deſſous le tien ſi longtemps a veſcu.
Puis que de ſa valeur tu fus tousjours le maiſtre ;
En diſant ſes vertus, ne fais-je pas connoiſtre
La gloire du vainqueur par celle du vaincu ?

QUAND trois luſtres paſſez le mirent hors d'enfance,
Et que parmy la joye & la magnificence
Les belles admiroient ſes aimables appas.
Combien en oyoit-on ſouſpirer leur martyre ?
Si tu voulois, Amour, tu ſçaurois bien qu'en dire ;
Toy qui ne l'as jamais abandonné d'un pas.

A peine le coton ombrageoit ſon viſage
Que desja ſous Henry, ce genereux courage
Fit voir par les effets qu'il eſtoit fils de Mars.
Toy-meſme, dès ce temps, l'aimas comme ton frere ;
Et quittas ſans regret le giron de ta mere
Pour ſuivre ſa fortune au milieu des hazards.

TU fus tousjours depuis ſon demon tutelaire :
Tu fis avecques luy ta demeure ordinaire,
Quelquefois dans ſon cœur, quelquefois dans ſes yeux ;
De ſes plus beaux deſſeins tu fus tousjours complice,
Et preferois l'honneur de luy rendre ſervice,
A celuy de regir les hommes & les Dieux.

QUAND ſes jeunes attraits triomphoient des plus belles,
Combien as-tu de fois fendu l'air de tes aîles

Pour

Pour éclairer ſes pas avecque ton flambeau ?
Et quand toute la Cour admiroit ſes merveilles,
Pour voir en tous endroits ſes graces nompareilles,
Combien as-tu de fois arraché ton bandeau ?

MAIS nos proſperitez ſont de courte durée ;
Il n'eſt point icy bas de fortune aſſeurée :
Elle changea bien toſt nos plaiſirs en douleurs,
Quand, durant une paix en delices feconde,
La Seine, par la mort du plus grand Roy du monde,
Vit rouler dans ſon lict moins de flots que de pleurs.

EN vain lors ſes eſprits envieux de ſa gloire
Dégorgerent le fiel de leur malice noire
Pour luy ravir l'honneur dont il eſt reveſtu ;
L'équité de ſes mœurs qui luy ſervoit d'ægide
Fiſt qu'après ſes travaux à la fin cet Alcide
Força meſme Junon d'admirer ſa vertu.

TEL qu'un cheſne puiſſant dont l'orgueilleuſe teſte,
Malgré tous les efforts que luy fait la tempeſte,
Fait admirer nature en ſon accroiſſement ;
Et ſon tronc venerable aux campagnes voiſines
Attache dans l'Enfer ſes ſecondes racines,
Et de ſes larges bras touche le Firmament :

TEL parut ce guerrier, quand leurs folles penſées
Taſcherent de ternir ſes actions paſſées ;

Plus il fut traverſé, plus il fut glorieux ;
Sa barque triompha du courroux de Neptune ;
Et les flots qu'émouvoient les vents de la Fortune,
Au lieu de l'engloutir, l'éleverent aux Cieux.

SES lauriers reſpectez des tempeſtes civiles,
Dans les champs où la Saône épand ſes flots tranquilles,
Protegerent Themis en nos derniers malheurs ;
Aux vents ſeditieux ils défendoient l'entrée ;
Et n'en ſouffroient aucun en toute la contrée,
Que celui ſeulement qui fait naiſtre les fleurs.

DESJA ſe ratizoient nos rages domeſtiques ;
Desja Mars appreſtoit les ſpectacles tragiques
Par qui l'on voit tomber les empires à bas :
Jamais ſa cruauté n'a produit tant de plaintes,
Non pas meſmes jadis, quand les cendres eſteintes
Ne ſçeurent au bucher eſteindre leurs debas.

TOUTESFOIS ſa prudence, à noſtre ayde fatale,
Calma de nos diſcors la paſſion brutale,
Et toucha nos fureurs d'un ſentiment humain ;
Bellonne s'appaiſa contre toute eſperance ;
Et le fer, aiguiſé pour deſtruire la France,
Encore tout ſanglant luy tomba de la main.

ROGER, dont la valeur meſpriſe la fortune
En ce temps où chacun ſa faveur importune,

Et ſouffre laſchement l'inſolence du ſort,
A toy ſeul nous devons des vœux & des images :
Si quelque liberté reſte dans les courages,
C'eſt ta ſeule vertu qui luy ſert de ſupport.

Nos crimes trop frequents ont laſſé le tonnerre ;
Le Ciel ne puniſt plus l'engeance de la terre,
Qui desja reproduit tant de monſtres divers ;
Le Deſtin abſolu regne à ſa fantaiſie ;
Les Dieux dans leur Olimpe enyvrez d'ambroiſie
Se deſchargent ſur luy du ſoin de l'Univers.

Mais parmy tant d'ennuis, dont la vie enragée
Depuis un ſi longtemps a la France outragée,
Qu'elle eſt preſque reduite à ployer ſous le faix,
Certes le ſeul de tous qui nous eſt le plus rude,
Eſt de voir que le ſiecle a trop d'ingratitude,
Et ne reconnoiſt pas l'honneur que tu luy fais.

Pour moy, de qui l'enfance au malheur aſſervie,
Surmonta les ſoucis qui menaçoient ma vie
Par l'excez des faveurs qu'elle receut de toy,
Ces obligations me rendent inſolvable :
Mais dois-je eſtre honteux d'eſtre ton redevable,
Si la France à jamais l'eſt auſſi bien que moy ?

ODE BACHIQUE,

A Monſieur Menard, Preſident d'Orillac.

MAINTENANT que du capricorne
Le temps melancolique & morne
Tient au feu le monde aſſiegé,
Noyons noſtre ennuy dans le verre,
Sans nous tourmenter de la guerre
Du Tiers-Eſtat & du Clergé.

JE ſçay, Menard, que les merveilles
Qui naiſſent de tes longues veilles
Vivront autant que l'univers:
Mais que te ſert-il que ta gloire
Se liſe au temple de Memoire,
Quand tu ſeras mangé des vers?

QUITTE cette inutile peine;
Beuvons pluſtoſt à longue haleine
De ce nectar delicieux,
Qui, pour l'excellence, precede
Celuy meſme que Ganymede
Verſe dans la coupe des Dieux.

C'EST luy qui fait que les années
Nous durent moins que des journées;

C'eſt luy qui nous fait rajeunir,
Et qui banniſt de nos penſées
Le regret des choſes paſſées
Et la crainte de l'avenir.

BEUVONS, Menard, à pleine taſſe;
L'âge inſenſiblement ſe paſſe,
Et nous meine à nos derniers jours;
L'on a beau faire des prieres;
Les ans, non plus que les rivieres,
Jamais ne rebrouſſent leur cours.

LE printemps veſtu de verdure
Chaſſera bien-toſt la froidure;
La mer a ſon flux & reflux;
Mais depuis que noſtre jeuneſſe
Quitte la place à la vieilleſſe,
Le temps ne la ramene plus.

LES loix de la Mort ſont fatales
Auſſi bien aux maiſons royales,
Qu'aux taudis couverts de roſeaux:
Tous nos jours ſont ſujets aux Parques;
Ceux des bergers & des monarques
Sont coupez de meſmes ciſeaux.

LEURS rigueurs, par qui tout s'efface,
Raviſſent en bien peu d'eſpace

Ce qu'on a de mieux eſtably ;
Et bien-toſt nous meneront boire
Au delà de la rive noire
Dans les eaux du fleuve d'Oubly.

SONNET,

A Monſieur d'Armilly gentilhomme de Touraine, ſous le nom de d'Amer.

NE t'eſtonne, d'Amer, de voir la conſcience,
L'honneur qu'on doit aux loix, la foy, ni la raiſon,
Non plus que des habits qui ſont hors de ſaiſon,
N'eſtre point approuvez parmy la bien-ſeance.

NE t'eſtonne de voir meſpriſer la ſcience,
L'impieté par tout eſpandre ſon poiſon ;
Et l'Eſtat deſpité contre ſa gueriſon
Courir à ſa ruine avec impatience.

NE t'eſtonne de voir le vice reveſtu
Des meſmes ornemens qui parent la vertu,
La richeſſe ſans choix injuſtement éparſe.

SI le monde fut pris des plus judicieux
Pour une comedie au temps de nos ayeux,
Peut-eſtre qu'à preſent l'on veut jouer la farce.

ODE,

A Monſieur le Comte de Buſſy de Bourgogne.

BUSSY, noſtre printemps s'en va preſque expiré ;
Il eſt temps de jouyr du repos aſſeuré,
Où l'âge nous convie :
Fuyons donc ces grandeurs qu'inſenſez nous ſuivons ;
Et ſans penſer plus loin, jouiſſons de la vie
Tandis que nous l'avons.

DONNONS quelque relaſche à nos travaux paſſez :
Ta valeur & mes vers ont eu du nom aſſez
Dans le ſiecle où nous ſommes.
Il faut aimer noſtre aiſe ; & pour vivre contens,
Acquerir par raiſon ce qu'enfin tous les hommes
Acquierent par le temps.

QUE te ſert de chercher les tempeſtes de Mars ;
Pour mourir tout en vie au milieu des hazards
Où la gloire te meine ?
Cette mort, qui promet un ſi digne loyer,
N'eſt tousjours que la mort qu'avecque moins de peine
L'on trouve en ſon foyer.

QUE ſert à ces galants ce pompeux appareil
Dont ils vont dans la lice éblouyr le Soleil

Des treſors du Pactole ?
La gloire qui les ſuit après tant de travaux
Ne paſſe en moins de temps que la poudre qui vole
Du pié de leurs chevaux.

A quoy ſert d'élever ces murs audacieux
Qui de nos vanitez font voir juſques aux cieux
Les folles entrepriſes ?
Maints chaſteaux accablez deſſous leur propre faix
Enterrent avec eux les noms & les deviſes
De ceux qui les ont faits.

EMPLOYONS mieux le temps qui nous eſt limité ;
Quittons ce fol eſpoir, par qui la vanité
Nous en fait tant accroire :
Qu'Amour ſoit deſormais la fin de nos deſirs ;
Car pour eux ſeulement les Dieux ont fait la gloire,
Et pour nous les plaiſirs.

HEUREUX qui, dépouillé de toutes paſſions,
Aux loix de ſon pays regle ſes actions
Exemptes d'artifice ;
Et qui, libre du ſoin qui t'eſt trop familier,
Aimeroit mieux mourir dans les bras d'Artenice
Que devant Montpelier !

ODE.

A Monſieur de Balzac.

DOCTES Nymphes, par qui nos vies
Bravent les ans & le treſpas,
Seules beautez dont les appas
Ont mes paſſions aſſervies,
Vous ſçavez bien que la ſplendeur
De cette orgueilleuſe grandeur,
Où l'eſpoir des autres ſe fonde,
N'eſt point ce que j'ay deſiré ;
Et que j'ay tousjours preferé
Vos faveurs à celles du monde.

ENFLE' de cette belle audace ;
A peine ſçavois-je marcher,
Que j'oſay vous aller chercher
Au plus haut ſommet de Parnaſſe ;
Apollon m'ouvrit ſes treſors ;
Et vous me juraſtes dèſlors
Par vos ſciences immortelles,
Que mes eſcris verroient le jour ;
Et tant qu'on parleroit d'Amour,
Vivroient en la bouche des belles.

TOUTESFOIS, mes cheres compagnes,
Ces eſperances m'ont failli;
Balzac tout ſeul a recueilli
Ce qu'on cherche dans vos montagnes.
C'eſt en vain que tous ſes rivaux
Eſperent par leurs longs travaux
En voſtre éternelle richeſſe;
Luy ſeul la poſſede aujourd'huy:
Et faut que je tienne de luy
Les effets de voſtre promeſſe.

LORS que la nuit eſtend ſes voiles,
On y remarque des flambeaux
Qui ſemblent plus grands & plus beaux
Que ne ſont les autres eſtoiles;
Mais ſi toſt que l'aſtre des cieux
Commence à paroiſtre à nos yeux,
Et qu'il a les ombres chaſſées,
Nous voyons que de tous coſtez
Grandes & petites clartez
Sont également effacées:

DE meſme ceux à qui la France
A veu tenir les premiers rangs
Dans le ſiecle des ignorans,
Devant luy perdent l'aſſeurance.
Ce grand Soleil des beaux Eſprits
A tout ſeul remporté le prix;

De luy ſeul la gloire eſt connue ;
Et tous ces petits eſcrivains
Qui faiſoient n'agueres les vains,
Diſparoiſſent à ſa venue.

IL r'apprend à l'âge où nous ſommes
L'art qui fiſt ces premieres loix
Par qui l'on rendit autrefois
Les hommes eſclaves des hommes.
Il produit ces inventions,
Dont les ſeules impreſſions
Ont fait les vertus & les vices,
Ont fait les villes ſouſlever,
Et fait aux plus laſches trouver
En la mort meſme des delices.

C'EST par là que, dans les tempeſtes
De tout un peuple mutiné,
On tient par l'oreille enchaiſné
Ce cruel Typhon à cent teſtes :
C'eſt par ſes propos attirans
Qu'on voit arracher les tyrans
D'entre les bras de la fortune ;
Ou qu'ils ſçavent s'y maintenir,
Et qu'ils ont le pouvoir d'unir
Diverſes volontez en une.

LES choſes les plus ordinaires

Sont rares quand il les eſcrit ;
Et la clarté de ſon eſprit
Rend les myſteres populaires.
La douceur & la majeſté
Y diſputent de la beauté.
Son éloquence eſt la premiere
Qui joint l'élegance au ſçavoir :
Et qui n'a point d'yeux pour la voir
N'en a point pour voir la lumiere.

DIVIN Balzac, qui par tes veilles
Acquiers tout l'honneur de nos jours ;
Grand demon, de qui les diſcours
Ont moins de mots que de merveilles ;
Dieu qui vivant avecque nous
As rendu l'Olympe jaloux,
Et toute la terre eſtonnée,
Te ſçaurois-je rien immoler
Qui puiſſe jamais eſgaler
La gloire que tu m'as donnée !

EN vain dans le marbre & le jaſpe
Les Roys penſent s'eterniſer,
En vain ils en font eſpuiſer
L'un & l'autre rive d'Hydaſpe,
En vain leur pouvoir nompareil
Eſleve juſques au Soleil

Leur ambitieuſe folie ;
Tous ces ſuperbes baſtiments
Ne ſont qu'autant de monuments
Où leur gloire eſt enſevelie.

Ces heros jadis venerables
Par les âges nous ſont ravis ;
Les Dieux meſmes qu'ils ont ſervis
N'ont plus de nom que dans nos fables ;
Ny leurs temples, ny leurs autels
N'eſtoient point honneurs immortels ;
Le temps a briſé leurs images.
Quoy qu'eſpere la vanité,
Il n'eſt point d'autre éternité
Que de vivre dans tes ouvrages.

Par eux ſeuls la rigueur des Parques
Se rend ſenſible à la pitié ;
Par eux ſeuls de noſtre amitié
Se gravent à jamais les marques ;
Et dans les ſiecles à venir
Où la Mort meſme doit finir,
Noſtre memoire, reverée
Par tout où le Soleil luira,
A l'univers eſgalera
Son eſtendue & ſa durée.

EPIGRAMME.

A Monſieur Roger, Lieutenant Criminel à Tours, pour l'avoir aſſiſté de ſon conſeil.

SI pour tant de plaiſirs divers,
De peine & de ſolicitude,
Je ne vous donne que des vers,
Ne m'accuſez d'ingratitude;
Les Dieux, de qui vous imitez
Toutes vos belles qualitez
Si rares au temps où nous ſommes,
Combien qu'en diverſes façons
Ils veillent pour le bien des hommes,
Ils n'en ſont payez qu'en Chanſons.

SONNET.

Sur la maladie de ſa maiſtreſſe.

UN tel excès d'ennuis accable mon courage,
Qu'il n'eſt point de raiſon pour mon ſoulagement;
Quand je voy qu'Amaranthe endure inceſſamment
Tout ce que la douleur a de pointe de rage.

CES roſes & ces lys, où mes vœux font hommage,
Paroiſſent dans ſon teint affligé de tourment,
Comme on voit en hyver reluire triſtement
Les feux du point du jour au travers d'un nuage.

DIEUX! qu'avoit-elle fait pour ſouffrir la rigueur
De ce mal violent, dont l'extrême longueur
Ravit à nos deſirs tout eſpoir d'allegeance;

O Juges ſouverains, qui preſidez ſur nous,
Si de ſa cruauté j'ay demandé vengeance,
Pourquoy m'exauciez vous?

ODE.

VOUS qui riez de mes douleurs,
Beaux yeux, qui voulez que mes pleurs
Ne finiſſent qu'avec ma vie,
Voyez l'excez de mon tourment
Depuis que cet eſloignement
M'a voſtre preſence ravie.

POUR combler mon adverſité
De tout ce que la pauvreté
A de rude & d'inſuportable,

Je ſuis dans un logis deſert,
Où par tout le plancher y ſert
De lit, de bufet, & de table.

NOSTRE hoſte avec ſes ſerviteurs,
Nous croyant des reformateurs,
S'enfuit au travers de la crote,
Emportant ployé ſous ſes bras
Son pot, ſon chaudron, & ſes dras,
Et ſes enfans dans une hote.

AINSI, plus niais qu'un oiſon,
Je me vois dans une maiſon,
Sans y voir ny valet ny maiſtre :
Et ce ſpectacle de malheurs,
Pour faire la nique aux voleurs,
N'a plus ny porte ny feneſtre.

D'AUTANT que l'orage eſt ſi fort,
Qu'on voit les navires du port
Sauter comme un chat que l'on berne,
Pour ſauver la lampe du vent,
Mon valet a fait en reſvant
D'un couvre-chef une lanterne.

APRES maint tour & maint retour,
Noſtre hoſte s'en revient tout cour

En

En aſſez mauvais épuipage,
Le poil craſſeux & mal peigné,
Et le front auſſi renfrongné
Qu'un eſcuyer qui tanſe un page.

QUAND ce vieillard desja caſſé,
D'un compliment du temps paſſé
A nous bien veigner s'eſvertue,
Il me ſemble que ſon nez tors
Se ploye, & s'alonge à reſſorts,
Comme le col d'une tortue.

FORCE vieux ſoldats affammez,
Mal habillez & mal armez,
Sont icy couchez ſur du chaume,
Qui racontent les grands exploits
Qu'ils ont fait depuis peu de mois
Avecque monſieur de Bapaume.

AINSI nous nous entretenons
Sur le cul comme des guenons,
Pour ſoulager noſtre miſere.
Chacun y parle en liberté,
L'un de la priſe de Paré,
L'autre du ſiege de Fougere.

NOSTRE hoſte, qui n'a rien gardé,
Voyant noſtre ſouper fondé

Sur d'aſſez foibles eſperances ;
Sans autrement ſe tourmenter,
Eſt reſolu de nous traicter
D'excuſes & de reverences.

Et moy, que le ſort a reduit
A paſſer une longue nuit
Au milieu de cette canaille,
Regardant le ciel de travers,
J'eſcris mon infortune en vers,
D'un tiſon contre une muraille.

O beau Soleil, le ſeul flambeau
Qui conduit mes jours au tombeau ;
Quand vous ſçaurez ce qui ſe paſſe ;
Je vous aſſeure, ſur ma foy,
Si vous n'avez pitié de moy,
Que je n'eſpere plus de grace.

ODE,

Au Fleuve du Loir desbordé.

LOIR, que tes ondes fugitives
Me ſont agréables à voir,
Lors qu'en la priſon de tes rives
Tu les retiens en leur devoir;
Au lieu de voir ſur tes rivages
Durant ces funeſtes ravages
Les peuples maudire tes eaux;
Quand leurs familles effrayées
Cherchent de leurs maiſons noyées
Le debris parmi les roſeaux.

DESJA dans les terres prochaines
Ton courroux enflé de bouillons,
Trainant les arbres dans les plaines,
Arrache les bleds des ſeillons:
Desja les peuples des campagnes
Cherchent leur ſalut aux montagnes;
Les poiſſons logent aux foreſts,
Quittant leurs cavernes profondes;
Et la naſſelle fend les ondes,
Où le ſoc fendoit les guereſts.

MAIS pour voir des chaſteaux ſuperbes
Deſtruits par tes débordemens,
A peine laiſſer dans les herbes
Les marques de leurs fondemens;
Pour voir les champs les plus fertiles
Changez en mareſts inutiles,
Cela ne m'offenſeroit pas,
Si ton impetueuſe rage
Ne s'oppoſoit point au voyage
Où l'Amour conduiſoit mes pas.

SI quelque vain deſir de gloire
Te donne une jalouſe ardeur
D'imiter la Seine, ou la Loire;
En leur admirable grandeur;
Lors que laſſé de ton audace,
Changeant ta colere en bonace;
Tu rentreras dans ton berceau,
L'on t'appellera temeraire,
De voir qu'en ton cours ordinaire
Tu n'es plus qu'un petit ruiſſeau.

O fleuve ingrat à mes prieres,
Pourquoy m'es-tu ſi rigoureux,
Autres fois les Dieux des rivieres
Comme moy furent amoureux.
L'œil de la belle Dejanire
Fait qu'encore aujourd'huy ſouſpire

Et bruſle dans ſon froid ſejour,
Ce pauvre fleuve triſte & morne
Qui perdit avecque ſa corne
L'eſperance de ſon amour.

L'ON voit encore en la Sicile
Celuy qu'un beau feu conſumoit,
A qui rien ne fut difficile
Pour jouir de ce qu'il aimoit.
Et peut-eſtre cette inhumaine
Qui donne à mon cœur tant de peine,
Bleſſe le tien des meſmes traits;
Quand ſes yeux où l'Amour reſide,
Viennent dans ton cryſtal liquide
Prendre conſeil de leurs attraits.

C'EST d'où vient la jalouſe envie
Qui s'oppoſe à mes volontez:
Pour jouir tout ſeul de Sylvie,
Tu l'enfermes de tous coſtez.
Ces beaux aſtres, de qui les flâmes
Captivent tant de belles ames,
Sont captifs dans une maiſon;
Et ſemble qu'en tes bras humides,
A l'exemple des Aloïdes,
Tu tiennes les Dieux en priſon.

MAIS toutes mes plaintes ſont vaines ;
Le bruit de tes flots irritez
Qui vont grondant parmy les plaines ;
Gardent mes cris d'eſtre eſcoutez.
Il faut, ſans plus longue demeure,
Ou que je paſſe, ou que je meure :
Puis que l'excez de mes douleurs
Aucune tréve ne m'octroye,
Autant vaut-il que je me noye
Dans ce fleuve, que dans mes pleurs.

ODE.

DEPITE' contre Amour, mon cœur s'eſtoit promis,
Que jamais ce tyran ne le verroit ſoubmis
Aux loix d'une maiſtreſſe :
Mais, ô ſage raiſon, qui fais tout pour le mieux ;
L'on n'eſt point obligé de tenir la promeſſe
Qu'on fait contre les Dieux.

LES beaux yeux d'Artenice, auſſi fiers que puiſſans,
Ont, malgré tes efforts, rendu mes propres ſens

Ennemis de ma vie ;
Et me donnent la mort par un ſi doux poiſon,
Que, ſi je perds l'eſpoir, je perds auſſi l'envie
De voir ma gueriſon.

POUR elle j'ay desja tant combattu le ſort ;
Que la fin de mes jours eſt le ſeul reconfort,
Où mon eſpoir ſe fonde ;
Mais que ſert de conter les maux que j'ay ſoufferts ;
Puis qu'au lieu d'eſtre plaint, je voy que tout le monde
Porte envie à mes fers ?

SON teint a des appas qui n'ont rien d'emprunté ;
Ses yeux ont des rayons, dont la vive clarté
Toute clarté ſurmonte ;
Et depuis que la terre a produit ces flambeaux ;
Le Soleil n'oſe plus, de peur de voir ſa honte,
Se mirer dans les eaux.

APRE'S mes longs travaux, après tant de tourment,
Que feray-je, raiſon, ſi d'aucun ſentiment
La pitié ne la touche ?
Tous ſes charmes ſont pleins de chaiſnes & de traits ;
Et meſmes les refus d'une ſi belle bouche
Ne ſont point ſans attraits.

QUAND tu vois dans ces yeux ce monarque de cœurs,
Toy mesme tu me dis qu'à de plus doux vainqueurs,
Je ne pouvois me rendre.
Tu braves ce tyran, quand tu ne le vois pas:
Mais, si tost qu'il paroist, au lieu de me deffendre;
Tu mets les armes bas.

RECONNOY ta foiblesse; & cede à la beauté;
Dont la douce rigueur me retient arresté
D'une chaisne éternelle.
Tu t'opposes en vain aux volontez du sort;
Puis que tu n'y peux rien, je dois attendre d'elle;
Ou ma vie, ou ma mort.

CHANSON.

CRUEL tyran de mes desirs;
Respect, de qui la violence,
Au plus fort de mes déplaisirs,
Permets qu'aux rochers seulement
Je conte les ennuis que je souffre en aimant.

CES bois éternellement sours,
Ne sont point suspects à ma plainte;
Les echos y dorment tousjours;
Le repos y fuit la contrainte;

Les

Les zephirs peuvent ſeulement
Y ſouſpirer le mal que je ſouffre en aimant.

QUE ſous leurs ombrages eſpais
Ma triſteſſe trouve des charmes!
Que ces lieux amis de la paix
Reçoivent doucement mes larmes!
C'eſt là que je puis ſeulement
Me plaindre des ennuis que je ſouffre en aimant.

ENCORE que devant Daphné
Ma paſſion ſoit exceſſive,
Ce qui tient mon cœur enchaiſné
Tient auſſi ma langue captive;
Meſme je n'oſe ſeulement
Y ſouſpirer le mal que je ſouffre en aimant.

TOUT cede au pouvoir de ſes yeux;
Leurs clartez n'ont point de pareilles;
L'auteur de la terre & des cieux
N'admire qu'en eux ſes merveilles:
Auſſi ſa beauté ſeulement
Eſt digne des ennuis que je ſouffre en aimant.

SI la fortune quelque jour
Exauce ma juſte requeſte,
Et fait triompher mon amour
De cette penible conqueſte,
Alors aux rochers ſeulement
Je dirai les douceurs que l'on gouſte en aimant.

ODE.

PHILIS, vous avez beau jurer,
Quand vous proteſtez d'ignorer
Le deſir dont Amour nous touche;
Les yeux, que vous avez ſi doux,
Démentant voſtre belle bouche,
Seront plus croyables que vous.

VOUS ſentez tout ce que je ſens;
Vos diſcours les plus innocens
Sont pleins de ruſe & d'artifice.
Je ne croy plus à voſtre foy;
Je connois trop voſtre malice;
Vous n'eſtes enfant que pour moy.

CE tyran ſi craint dans les cieux,
Ce petit Dieu, qui dans vos yeux
Fait tous les jours ſa reſidence,
Quand meſme il y tend ſes apas,
Vous jurez avec impudence
Que vous ne le connoiſſez pas.

POUR en parler ſans paſſion;
Vous ne ſçauriez faire action

D'une ingratitude plus noire,
Que lors que vous nous teſmoignez
D'ignorer le nom & la gloire
De celuy par qui vous regnez.

METTEZ vous en voſtre devoir;
N'attendez pas que ſon pouvoir
Vous contraigne à le reconnoiſtre:
Et n'eſtimez point odieux
D'eſtre ſous l'empire d'un maiſtre
Qui nous rend compagnons des Dieux.

STANCES.

THIRSIS, il faut penſer à faire la retraite:
La courſe de nos jours eſt plus qu'à demy faite;
L'âge inſenſiblement nous conduit à la mort;
Nous avons aſſez veu ſur la mer de ce monde
Errer aux gré des flots noſtre nef vagabonde;
Il eſt temps de jouyr des delices du port.

LE bien de la fortune eſt un bien periſſable;
Quand on baſtit ſur elle, on baſtit ſur le ſable;
Plus on eſt eſlevé, plus on court de dangers:
Les grands pins ſont en bute aux coups de la tempeſte;
Et la rage des vents briſe pluſtoſt le faiſte
Des maiſons de nos roys, que des toicts des bergers.

O bien heureux celuy qui peut de ſa memoire
Effacer pour jamais ce vain eſpoir de gloire,
Dont l'inutile ſoin traverſe nos plaiſirs;
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans ſa maiſon content de ſa fortune,
A ſelon ſon pouvoir meſuré ſes deſirs!

IL laboure le champ que labouroit ſon pere;
Il ne s'informe point de ce qu'on delibere
Dans ces graves conſeils d'affaires accablez:
Il voit ſans intereſt la mer groſſe d'orages;
Et n'obſerve des vents les ſiniſtres preſages,
Que pour le ſoin qu'il a du ſalut de ſes bleds.

ROY de ſes paſſions, il a ce qu'il deſire:
Son fertile domaine eſt ſon petit empire,
Sa cabane eſt ſon Louvre & ſon Fontainebleau;
Ses champs & ſes jardins ſont autant de provinces;
Et ſans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez luy de les voir en tableau.

IL voit de toutes parts combler d'heur ſa famille;
La javelle à plein poing tomber ſous la faucille,
Le vendangeur ployer ſous le faix des paniers;
Et ſemble qu'à l'envy les fertilles montagnes,
Les humides vallons, & les graiſſes campagnes
S'efforcent à remplir ſa cave & ſes greniers.

Il ſuit aucunes fois un cerf par les foulées ;
Dans ces vieilles foreſts du peuple reculées,
Et qui meſme du jour ignorent le flambeau :
Aucunesfois des chiens il ſuit les voix confuſes ;
Et voit enfin le liévre, après toutes ſes ruſes,
Du lieu de ſa naiſſance en faire ſon tombeau.

Tantost il ſe promene au long de ſes fontaines ;
De qui les petits flots font luire dans les plaines
L'argent de leurs ruiſſeaux parmy l'or des moiſſons :
Tantoſt il ſe repoſe avecque les Bergeres
Sur des lits naturels de mouſſe & de fougeres,
Qui n'ont autres rideaux que l'ombre des buiſſons.

Il ſouſpire en repos l'ennuy de ſa vieilleſſe,
Dans ce meſme foyer où ſa tendre jeuneſſe
A veu dans le berceau ſes bras emmaillottez :
Il tient par les moiſſons regiſtre des années ;
Et voit de temps en temps leurs courſes enchaiſnées
Vieillir avecque luy les bois qu'il a plantez.

Il ne va point fouiller aux terres inconnues ;
A la mercy des vents & des ondes chenues,
Ce que Nature avare a caché de treſors ;
Et ne recherche point, pour honorer ſa vie ;
De plus illuſtre mort ny plus digne d'envie,
Que de mourir au lit où ſes peres ſont morts.

Il contemple du port les insolentes rages
Des vents de la faveur, auteurs de nos orages;
Allumer des mutins les desseins factieux:
Et voit en un clin d'œil, par un contraire eschange,
L'un deschiré du peuple au milieu de la fange,
Et l'autre à mesme temps eslevé dans les cieux.

S'il ne possede point ces maisons magnifiques,
Ces tours, ces chapiteaux, ces superbes portiques;
Où la magnificence estale ses attraits;
Il jouit des beautez qu'ont les saisons nouvelles:
Il voit de la verdure & des fleurs naturelles,
Qu'en ces riches lambris l'on ne voit qu'en portraits.

Croy-moy: retirons-nous hors de la multitude;
Et vivons desormais loin de la servitude
De ces palais dorez où tout le monde accourt.
Sous un chesne eslevé les arbrisseaux s'ennuyent;
Et devant le Soleil tous les astres s'enfuyent,
De peur d'estre obligez de luy faire la court.

Apres' qu'on a suivy sans aucune asseurance
Cette vaine faveur qui nous paist d'esperance,
L'envie en un moment tous nos desseins destruit;
Ce n'est qu'une fumée; il n'est rien de si fresle;
Sa plus belle moisson est sujette à la gresle,
Et souvent elle n'a que des fleurs pour du fruit.

AGREABLES deſerts, ſejour de l'innocence,
Où, loin des vanitez, de la magnificence,
Commence mon repos & finit mon tourment;
Vallons, fleuves, rochers, plaiſante ſolitude,
Si vous fuſtes teſmoings de mon inquietude,
Soyez-le deſormais de mon contentement.

STANCES,

Pour un Ameriquain danſant à un Ballet.

DE ces riches climats les derniers découverts;
De ces fertiles champs qui n'ont jamais d'hyvers;
Je me ſuis venu rendre aux priſons de Cloride:
J'ay par terre & par mer voyagé nuict & jour;
Et n'ay voulu qu'Amour,
Tout aveugle qu'il eſt, pour pilote & pour guide.

L'ON ne peut ignorer quels eſtoient les plaiſirs
Dont ces lieux innocens contentoient mes deſirs;
Nos terres ny nos mœurs ne ſont plus inconnues.
C'eſt là qu'on trouve aux cœurs de la fidelité;
Et que la liberté
Fait voir, comme les corps, les ames toutes nues.

NOUS avons dans nos champs, au milieu des cailloux,
Ces ſuperbes treſors, dont les hommes jaloux
Courent par tant de mers en faire la conqueſte :
Et joignant la richeſſe avecque les appas,
Nous foulons ſous nos pas
Les joyaux dont vos roys ſe couronnent la teſte.

C'EST la ſeule contrée où le ſiecle doré,
Malgré l'ire des Dieux, eſt tousjours demeuré :
C'eſt là que des plaiſirs la contrainte eſt bannie :
C'eſt là qu'on voit l'honneur, la honte & le devoir,
Sans nom & ſans pouvoir ;
Et l'Amour abſolu regner ſans tyrannie.

TOUTESFOIS ces attraits ne ſçeurent m'arreſter ;
Depuis le premier jour que j'entendis vanter
L'aſtre dont la clarté n'eut jamais de ſeconde,
Et de qui l'on verra les rayons glorieux
Faire le tour des cieux,
Comme ſa renommée a fait le tour du monde.

JE ſçay que je pouvois avecque peu d'efforts
Eſtablir mon empire au delà de ces bords
Où le fameux Alcide eſleva ſes colomnes :
Mais l'eſpoir de ſervir cette divinité,
Fut une vanité
Qui me fiſt preferer les chaiſnes aux couronnes.

SES attraits ſont ſi pleins d'aimables qualitez,
Que lors qu'on la compare aux plus rares beautez
Dont les ſiecles paſſez ont laiſſé la peinture,
Ne confeſſe-t'on pas, exempt de paſſion,
Que la perfection
N'eſtoit point devant elle au pouvoir de Nature?

L'AISE que j'en reçoy n'a rien à deſirer,
Sinon que ſa rigueur me deffend d'eſperer
De pouvoir par mes pleurs amollir ſon courage;
Et ſuis à la mercy d'un ſi fragile ſort,
Que penſant eſtre au port,
C'eſt lors que je me voy le plus près du naufrage.

Conſolation à Monſeigneur de Bellegarde, ſur la mort de Monſieur de Termes ſon frere.

C'EST à ce coup, Roger, que la rage du ſort
A contre ta vertu fait ſon dernier effort,
Ennuyé de ſouffrir ſa longue reſiſtance.
Chacun avecque doute attend l'évenement
D'un combat, où l'on voit une extrême conſtance
S'oppoſer aux aſſauts d'une extrême tourment.

L'ON pardonne les pleurs aux perſonnes communes;
Mais non pas aux eſprits qui dans les infortunes

Ont ſi viſiblement leur courage eſprouvé.
Modere donc l'ennuy dont ton ame eſt touchée ;
Et ne regrette point que ton frere ait trouvé
La mort que ta valeur a tant de fois cherchée.

LA gloire eſtoit le but de ſon ambition ;
L'amour de la vertu, la ſeule paſſion
Dont il eſtoit eſpris, ſoit en paix, ſoit en guerre :
Et ſortant, comme toy, de la tige des Dieux,
Cependant que le ſort l'arreſtoit ſur la terre,
Tous ſes vœux ne tendoient qu'à retourner aux cieux.

DESORMAIS ce guerrier eſt, ſelon ſon envie,
Parvenu par ſa mort à la celeſte vie,
Après s'eſtre aſſouvy des appas de l'honneur.
Les Dieux l'ont retiré des mortelles allarmes :
Et ſi rien à preſent peut troubler ſon bon-heur,
C'eſt de te voir pour luy reſpandre tant de larmes.

IL voit ce que l'Olimpe a de plus merveilleux ;
Il y voit à ſes piés ces flambeaux orgueilleux,
Qui tournent à leur gré la Fortune & ſa roue ;
Et voit comme fourmis marcher nos legions,
Dans ce petit amas de pouſſiere & de boue,
Dont noſtre vanité fait tant de regions.

QUELLE magnificence aux hommes inconnue
A teſmoigné là haut l'aiſe de ſa venue !

Que de feux éternels naiſſoient deſſous ſes pas !
Qu'il augmenta du ciel la clarté couſtumiere !
Et que ce grand flambeau qu'on admire icy bas,
Auprès de ce bel aſtre avoit peu de lumiere !

PARMY tant de beautez qui luiſoient en tous lieux,
A peine ſon eſprit daignoit baiſſer les yeux,
Pour voir deſſous ſes piés ce que la terre adore.
Tous les Dieux à l'envy luy verſoient du nectar ;
Sinon Bellonne & Mars, qui pourſuyvoient encore
Les auteurs de ſa mort ſur les rives du Tar.

MAIS puiſque ſes travaux ont trouvé leur azile ;
Oublie en ſa faveur cette plainte inutile,
Dont l'injuſte longueur traverſe tes plaiſirs.
Croy-tu que, jouiſſant d'une paix ſi profonde,
Il vouluſt à preſent que, ſelon tes deſirs,
Le ciel le renvoyaſt aux miſeres du monde ?

LE bon-heur d'icy bas ſe paſſe en un moment.
Le Sort, roy de nos ans, y regne abſolument :
Par luy ce grand Ceſar n'eſt plus rien que fumée.
Puis qu'en ce changement tu ceſſes de le voir,
Au lieu de ſa deſpouille, aime ſa renommée :
C'eſt ſur quoy le Deſtin n'aura point de pouvoir.

EPIGRAMME.

CELUY de qui les os ſont dans ce monument,
Dès l'avril de ſon âge avoit tant de ſageſſe,
Qu'en un ſiecle remply de tout débordement,
Seulement ſa valeur témoignoit ſa jeuneſſe.

UN chacun admiroit la douceur de ſes mœurs:
Et la Mort, dont la faulx toute choſe moiſſonne,
Voyoit de ſa vertu naiſtre des fruits ſi meurs,
Qu'elle prit de ſes jours le printemps pour l'automne.

JAMAIS homme icy bas, au jugement de tous,
Ne fut moins envié, ny ſi digne d'envie:
Les Dieux ſouhaiteroient de mourir comme nous,
Pour vivre ſur la terre une auſſi belle vie.

CHŒUR DE BERGERS,

Tiré du troiſiéme Acte des Bergeries.

TOUSJOURS la colere des cieux
Ne tonne pas deſſus nos teſtes,
Tousjours les vents ſeditieux
N'enflent pas la mer de tempeſtes,

Tousjours Mars ne met pas au jour
Des objects de ſang & de larmes :
Mais tousjours l'empire d'Amour
Eſt plein de troubles & d'alarmes.

QUE le ſiecle d'or fut heureux,
Où l'innocence toute pure
Ne preſcrivoit aux amoureux
Que les ſeules loix de nature !
Combien, depuis ce premier temps,
La honte, l'honneur & l'envie
Ont aux eſprits les plus contents
Aigry les douceurs de la vie !

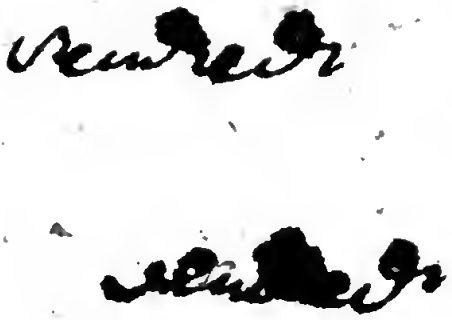
DE'S l'heure, l'on vit en tous lieux
S'eſlever la puiſſance feinte
D'un nombre infiny de faux Dieux ;
Incogneus enfans de la crainte.
L'Ambition, fille d'enfer,
Miſt le ſceptre en la main des princes ;
Et Bellone avecques le fer
Partagea la terre en provinces.

SES champs n'eſtoient point diviſez ;
Les richeſſes eſtoient eſgales ;
Les antres qu'elle avoit creuſez
Servoient de chambres & de ſales ;

Mais le monde, hors de propos,
Y fiſt murailles ſur murailles ;
Et pour luy deſchirer le dos,
Tira l'acier de ſes entrailles.

PARMY les jeux & les feſtins
Nos jours comblez d'heur & de joye,
Par les mains de meſmes Deſtins
Eſtoient faicts d'une meſme ſoye.
La faveur ne faiſoit point voir
L'un au ciel, l'autre dans la boue ;
Et la Fortune ſans pouvoir
N'avoit point encore de roue.

MAIS de tous ces ſoins rigoureux
Qui regnans dans l'eſprit des hommes
Font croire ceux-là malheureux
Qui naiſſent au ſiecle où nous ſommes,
Ce qui nous doibt le plus faſcher
Eſt cet Honneur, qui nous ordonne
D'acheter & vendre ſi cher
Les plaiſirs que l'Amour nous donne.

Fin du ſecond Volume.

627036
SBN